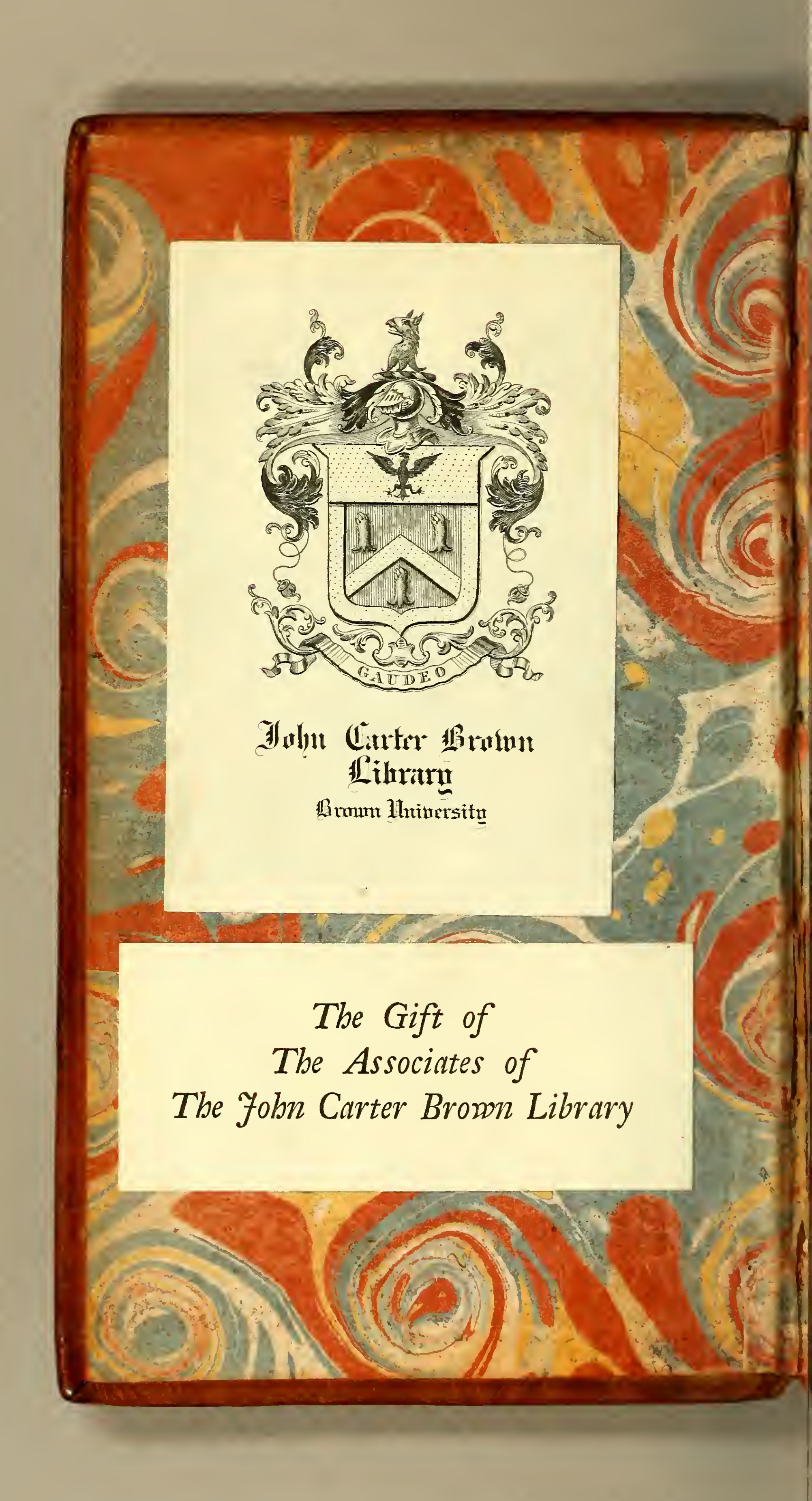
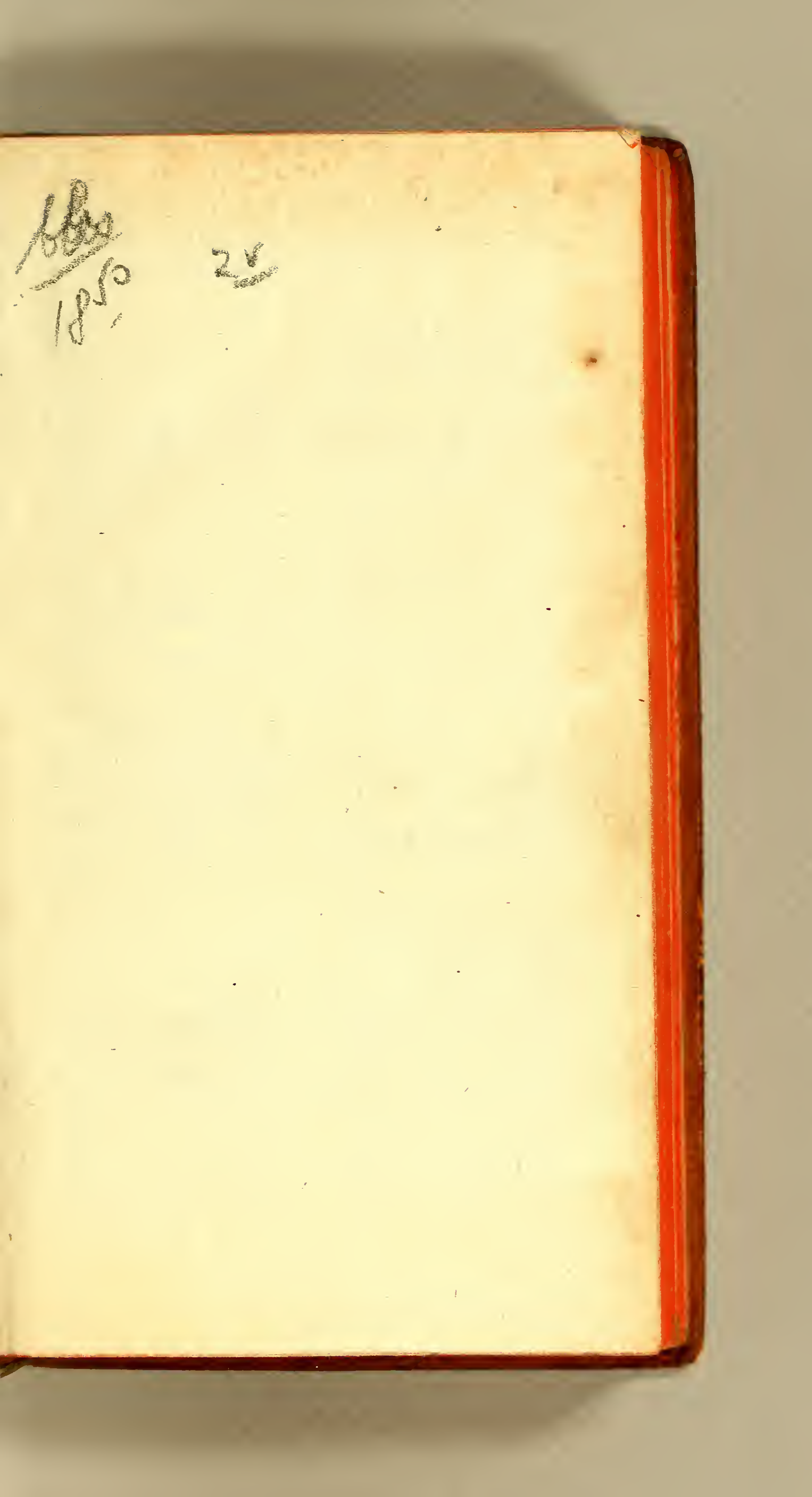



GAUDEO
John Carter Brown
Library
Brown University





Extrait du Catalogue des Livres qui se trouvent chez THÉOPHILE BARROIS, *Libraire, quai des Augustins*, n°. 18.

ADANSON : Familles des Plantes, 2 vol. in-8. 15 l.
Agronome (l'), Diction. portatif du Cultivateur, in-8. 9 l.
Anciens Minéralogistes de France, 2 vol. in-8. 12 l.
Andry : Génération des vers, 2 vol. 6 l.
— L'Orthopédie, 2 vol. in-12. 6 l.
Arbuthnot : Effets de l'air, in-12. 2 l. 10 s.
Arconville : Essai sur la putréfaction, in-8. 6 l.
Astruc de Morbis venereis libri, 2 v. in-4. 18 l.
Bagieu : Examen de Chirurgie, 2 vol. 6 l.
Baglivi : Traité des maladies, in-12. 3 l.
Beaumé : Manuel de Chymie, in-12. 3 l.
— Mém. sur les alambics, in-8. 1 l. 16 s.
— Chym. exp. & raison. 3 vol. in-8. 18 l.
Bertrandi : Opérations de Chirurgie, in-8. 6 l.
Bienville : Nymphomanie, in-12. 2 l. 10 s.
Boerhaave de cognoscendis & curandis Morbis Aphorismi, ejusdem Materia Medica & tractatus de lue Venerea, in-8. 3 l. 12 s.
Boerhaave : Aphorismes de Chirurgie, 7 v. 21 l.
— Aphor. de Médecine, 6 vol. in-12. 15 liv.
— Aphor. & Mat. med. 3 l. 12.
— De Morbis Nerv. 2 v. in-8. 9 l.
Bomare : Minéralogie, 2 vol. in-8. 12 l.
Bordeu : Recherches sur les glandes, in-12. 3 l.
— sur le pouls, 4 vol. in-12. 12 l.
— Maladies chroniques, in-8. 6 l.
— Traités de Médecine, in-12. 3 l.
Bourgelat : Mat. médic. vétérinaire, in 8. 5. l.
— Dem. élém. de Botan. 2 vol. in-8. 10 l.
Bourru : Rech. médic. de Londres, 1 vol. 3 l.
— Utilité des voyag. sur mer, in-12. 3 l.
Burton : Systême de l'art des Accouchemens, 2 vol. in-8. 14 l.
Camus : Médecine de l'esprit, 2 vol. 6 l.

Camus : Médec Pratique, 3 vol. in-12. 9 l.
Cat (le) : Ostéologie, in-8. fig. 3 l.
Celse : Ouvrage sur la Médecine, traduit par Ninnin, 2 v. in-12. 6 l.
Cheyneus : De sanitate tuendâ, in-12. 3 l.
Consultations de Montpellier, 10 vol. 3 l.
Coste : Traité de la goutte, in-12. broch. 1 l. 16.
— Maladie du poumon, in-12. br. 1 l. 4 s.
Deleurye : Accouchemens, in-8. 6 l.
Dévaux : Art de faire les rapports en Chirurgie, in-12. 3 l.
Dienert : Introduct. à la Mat. méd. in-12. 3 l.
Dictionnaire du Diagnostic, in-12. 3 l.
— des Pronostics, in-12. 3 l.
Didelot : Avis aux gens de la campagne, in-12. 2 l. 10 s.
— Précis des maladies chroniques & aiguës, 2 vol. in-12. 4 l. 10 s.
Douglas : Opération de la Taille, in-12. 2 l. 10 s.
Dran (le) : Observat. de Chirurgie, 2 vol. 6 l.
— Abrégé d'Anatomie, in-12. fig. 3 l.
Dran (le) : Parallèle de la Taille, in-8. fig. 6 l.
— Plaies d'armes à feu, in-12. 2 l. 10 s.
Dufieu : Diction. d'Anat. 2 vol. in-8. 10 l.
Fabre : Maladies vénériennes, in-8. 6 l.
— Recherch. sur différens points de Physiologie, de Pathologie, 2 vol. in-8. br. 6 l.
Freind : Opera medica, in-4. 12 l.
— Emmenologia, in-12. 3 l.
Gaubii Pathologia, in-12. 3 l.
Geofroy : Mat. médic. 17 vol. in-12. 51 l.
Gendron : Maladies des yeux, 2 v. in-12. 6 l.
Grant : Recherches sur les fièvres, 3 vol. 9 l.
Guettard : Mém. sur les Sciences & les Arts, 3 vol in-4. 30 l.
Haen : Ratio medendi, 11 vol. in-12. 33 l.
Hales : Stat. des végétaux & des animaux, in-8. fig. 9 l.
Haller : Collection de Thèses de Chirurgie, 5 vol. in-12. 15 l.
— Elémens de Physiologie, in-12. 3 l.
Heisteri Compend. Institutionum, in-8. 1 l. 16 s.

La suite de cet Extrait est au Tome second.

ESSAI
SUR LES MALADIES
DES EUROPÊENS
DANS LES PAYS CHAUDS,
ET LES
MOYENS D'EN PRÉVENIR LES SUITES;

Suivi d'un APPENDICE ſur les Fièvres intermittentes, & d'un MÉMOIRE qui fait connoître une méthode ſimple pour deſſaler l'eau de mer, & prévenir la diſette des comeſtibles dans les navigations de long cours;

Par JACQUES LIND, Médecin de l'Hôpital du Roi à Haſlar, près de Portſmouth, & Membre du Collège royal de Médecine d'Edimbourg :

Traduit de l'Anglois ſur la dernière édition, publiée en 1777, & augmenté de Notes;

Par M. THION DE LA CHAUME, D. M., ancien Médecin des Hôpitaux militaires, employé en chef dans les dernières expéditions de Mahon & Gibraltar, Correſpondant de la Société Royale de Médecine, Penſionnaire du Roi.

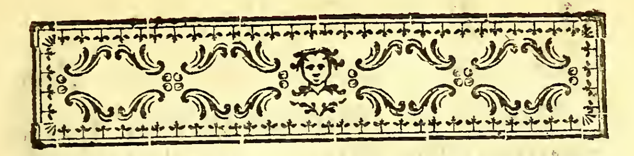
TOME PREMIER.

Ars quæ ſanitati tuendæ præſidet, iis qui ſibi paruerint, conſtantem ſanitatem promittit.
GALENUS.



A PARIS,
Chez THÉOPHILE BARROIS le jeune, Libraire, quai des Auguſtins, N°. 18.

M. DCC. LXXXV.
Avec Approbation & Privilège du Roi.



PRÉFACE
DU
TRADUCTEUR.

L'Européen qui, dans sa patrie, n'est habitué qu'aux légères variations d'un climat doux & tempéré, doit nécessairement éprouver, à son arrivée en Afrique & dans les deux Indes, les grandes révolutions que, dans l'ordre physique, amènent toujours les vicissitudes démesurées (1).

---

(1) Quoique la terre soit toute entière à l'homme, qu'il jouisse du privilège d'en pouvoir habiter toutes les régions, il a communément à souffrir du changement de température. On connoît l'effet ordinaire des renouvellemens de saisons, & les maladies qu'ils occasionnent, lorsqu'ils se font avec précipitation & sans nuances intermédiaires.

A cette cauſe générale s'en joignent de particulières, qui, pendant ſon ſéjour, n'influent pas moins ſur ſa conſtitution. Sans parler ici de ces fléaux terribles qui, ſous un horizon enflammé, moiſſonnent également l'indigène & l'étranger, les altérations de l'air, l'extrême chaleur des jours, la grande fraîcheur des nuits, l'habitation dans des lieux bas & marécageux, les exhalaiſons des bois & des eaux, les plaiſirs exceſſifs, un ſoleil brûlant, tout eſt péril pour lui s'il n'en ſait tempérer les effets.

Si de ces premières vues ſur l'homme iſolé, qui ſe tranſplante ſous un ciel deſtructeur, on paſſe à des rapports plus étendus; ſi l'on y conſidère les Européens raſſem-

Qu'eſt-ce néanmoins que ce paſſage, auprès de la différence qui ſe trouve, par exemple, entre le ciel de la France & celui de la Guinée?

blés dans des établiſſemens depuis long-temps habités, ou s'occupant du ſoin de s'en former de nouveaux, on trouve des motifs plus preſſans encore de prévenir les dangers qu'ils ont à craindre. Il ne s'agit plus alors de conſerver un ſeul individu, mais la maſſe toute entière : alors l'imprudence peut entaſſer victimes ſur victimes. C'eſt ainſi que des caſernes conſtruites dans des endroits mal-ſains, que des forts élevés dans le voiſinage des marais & de plages enfoncées, ou ſitués près de forêts épaiſſes qui interceptent la circulation de l'air ; que des vaiſſeaux ancrés dans des havres reſſerrés, ou près d'eaux ſtagnantes, ont fréquemment été des théatres de mort. C'eſt ainſi que des colonies européennes voient périodiquement ſe détruire preſque tous leurs habitans. On diroit que la Nature a voulu, dans ces contrées, placer

ſes plus grandes richeſſes à côté de ſes plus effrayans déſordres, & ne multiplier les attraits du climat que pour en mieux cacher les mortelles influences : elles ſeules ont fait plus de ravages que les fureurs de la mer & les guerres les plus ſanglantes.

Cependant, c'eſt en vain que ces cruelles dévaſtations ont tant de fois porté l'épouvante, & ſemé la conſternation dans ces parages ; le fléau diſparu, le calme renaît, & l'indifférence reſte. Ceux qui ſurvivent à la contagion, ou s'y vont expoſer, également inſoucians ſur ſes cauſes, ne cherchent pas à les approfondir. Ce triſte ſpectacle ſe renouvelle, & l'on voit ſans émotion ſe perpétuer ces déſolantes calamités.

Mais que de larmes amères ne doivent-elles pas arracher à l'obſervateur éclairé, qui voit qu'elles ſont preſque toujours les ſuites du

peu de ſoin qu'on apporte à s'en préſerver ! De ſimples précautions ſuffiroient le plus ſouvent pour écarter des maux, ſi répétés qu'ils devroient être mieux connus, & marqués par la nature à ſi grands caractères, qu'elle ſemble ne menacer qu'en avertiſſant de ſe ſouſtraire à ſes fureurs.

C'eſt en Afrique & dans les deux Indes que la médecine préſervative eſt peut-être la plus néceſſaire ; c'eſt-là que, du moins, il faudroit faire marcher de front l'étude & des précautions à prendre, pour éviter les dangers du climat lorſqu'ils s'annoncent ; & des reſſources contre les atteintes du mal, lorſqu'il a porté ſes coups. Ainſi l'art, doublement conſervateur, auroit tous les droits à l'eſtime, & mériteroit enfin la confiance univerſelle. Ses ſuccès, d'un côté, pourroient paroître plus brillans ; mais, de l'autre, ils ſeroient

plus sûrs ; & dans le choix des deux moyens, aux yeux de la saine raison, le premier auroit sans doute la préférence. Malheureusement on oublie presque toujours l'homme qui préserve pour celui qui soulage ; plus malheureusement encore le Médecin qui jouit dans sa patrie d'une réputation méritée, n'est plus celui qui voudra se résoudre à s'expatrier pour aller faire au loin un nouveau stage ; ce sont de jeunes praticiens pressés par la soif de l'or, ou sans emploi, qui passent communément dans nos possessions d'outre-mer. Dès que leur ambition est satisfaite, peu jaloux de faire jouir des fruits de leur expérience, ils forment des vœux pour un climat plus doux, & repassent bientôt en Europe. Il est bien rare qu'on voie dans le nouveau-monde des Médecins qui se donnent le temps d'y devenir célèbres.

Quel plus beau motif peut néanmoins animer le courage & ſoutenir les forces ? De quel prix ne ſeroit pas la méthode qui réuniroit les avantages que je viens de préſenter ?

Par elle, tous ceux qui ſe deſtinent à l'art de guérir dans ces pays dévorans, inſtruits des faits, préparés par des obſervations bien conſtatées, ſeroient, pour ainſi dire, dès le commencement de leur carrière, au niveau de l'homme exercé par la plus longue expérience.

Dans l'entretien, & ſur-tout la fondation des colonies, cette entrepriſe délicate, qui n'exige pas moins les connoiſſances du Phyſicien, que les talens de l'Adminiſtrateur, dans laquelle il faut combiner à la fois l'étude des lieux & des hommes, la néceſſité des défrichemens, & la prévoyance de leurs dangers, l'inſ-

truction des ouvriers, & leur salut, la distribution méthodique des travaux suivant les saisons, & leurs plus grands avantages (2);

(2) Des diverses colonies qu'on a tenté d'établir en Corse, cette isle qui n'attend que des bras pour devenir une de nos plus riches possessions, une seule a réussi, & c'est celle de Cargheze, de l'inspection de laquelle les Commissaires du Roi m'avoient chargé pendant mon séjour à Ajaccio. Toutes les autres n'ont eu qu'une existence momentanée. Les Allemands, Lorrains, &c. qui les composoient, ont été détruits avec une effrayante rapidité. Frappé de ces désastres, j'avois cru devoir faire des recherches pour reconnoître leurs causes. Je m'étois transporté partout où les établissemens avoient été formés; j'avois examiné leurs sites, leurs voisinages, les qualités de leurs terreins, les vents dominans, la construction des maisons; je m'étois même informé des habitudes des différens colons : en un mot, j'avois tâché de rassembler toutes les connoissances de ce qui, tant au moral qu'au physique, avoit occasionné la ruine de ces colonies.

De toutes ces notions, j'en étois à composer un mémoire, dont l'objet auroit été de prouver par l'exemple quelles sont les précautions à prendre pour assurer, par la suite, le succès de ces sortes d'établissemens, lorsqu'appellé dans la dernière guerre pour le service

cette méthode aſſureroit l'exiſtence des premiers colons, & par ſuite celle des générations qui doivent leur ſuccéder.

Ce ſeroit enfin pour la conſervation des troupes que cette méthode ſeroit infiniment utile; elle inſtruiroit leurs chefs des ſoins qu'ils doivent prendre pour le ſalut des hommes qui leur ſont confiés. Car, j'oſerai le dire, les qualités guerrières ne ſont pas les ſeules qui doivent briller dans ces chefs; ils doivent encore y joindre des connoiſſances approfondies ſur les effets de la température. Tout commandant qui, dans ces contrées, ignoreroit les influences meurtrières de certaines ſaiſons,

---

de l'armée devant le Fort Mahon, je me ſuis vu forcé d'interrompre mon travail. Si jamais les circonſtances me le permettent, je reprendrai cet ouvrage, preſque fini, & pour lequel il ne me manque plus qu'un petit nombre d'obſervations à faire ſur les lieux.

des brouillards, du voiſinage des marais, où des forêts épaiſſes, & qui, ſans réflexion, occuperoit ſes ſoldats aux travaux des plaines, des fortifications, les emploieroit de nuit, &c. ſeroit pour eux le fléau le plus deſtructeur. Il ne traîneroit bientôt à ſa ſuite que des hôpitaux comblés de mourans, & ne compteroit ſous ſes drapeaux que des hommes affoiblis, devant leſquels l'ennemi n'auroit pas même beſoin de ſe préſenter pour être aſſuré de la victoire.

De toutes les nations commerçantes de l'Europe, les Anglois ſont ceux qui paroiſſent avoir le mieux ſenti ces vérités. Une moindre population chez eux, de plus nombreux établiſſemens à ſoutenir dans les trois autres parties du monde, un génie naturellement obſervateur & profond, tout a dû

diriger plus particuliérement leur attention ſur les moyens de conſerver les hommes qu'ils emploient au dehors : auſſi eſt-ce en Angleterre qu'on a le plus écrit ſur les maladies auxquelles les Européens ſont ſujets en Afrique & dans les deux Indes. Mais parmi ceux qui s'en ſont occupés, le docteur Lind eſt celui qui l'a fait d'une manière plus ſatisfaiſante. Ce Médecin, déjà connu par un *Traité du ſcorbut*, un *Eſſai ſur la ſanté des gens de mer*, & des *Mémoires ſur les fièvres & la contagion*, ouvrages dont les éditions ſe ſont ſuccédées rapidement, a terminé par celui dont je publie la traduction.

Dans ce dernier, après avoir recueilli les obſervations des meilleurs Praticiens ſur ces différens pays, il fixe les maladies particulières à leur température, & faiſiſſant, pour ainſi dire, le fil des

maux qu'elles font éclorre, expoſe une méthode préſervative & curative, établie ſur des faits d'une vérité inconteſtable.

S'il a profité, comme il le devoit, des lumières de ceux qui l'ont précédé; s'il a ſu raſſembler les vérités éparſes dans leurs écrits, lui-même a fait un très-grand nombre d'obſervations neuves, & ſous le titre modeſte d'*Eſſai*; ce Traité laiſſe ſi peu de choſes à deſirer, que tous ceux qui, depuis ſa publication, ſe ſont exercés dans la même carrière, n'ont fait que reproduire ſes principes, & ſouvent ſes propres expreſſions.

La ſimplicité, le jugement, la clarté, l'ordre & la préciſion dans les faits, caractériſent particuliérement cet Auteur. Il a ſur-tout le mérite de ne s'appuyer que ſur l'expérience. On ne trouve point chez lui de ſyſtême; l'obſervation ſeule eſt ſa baſe; il n'avance rien

qui n'ait été confirmé par des épreuves réitérées. C'eſt un de ceux qui ſe ſont remis dans l'ancienne voie, malheureuſement trop abandonnée depuis Sydenham. En parlant des maladies, il indique leurs différens ſymptomes de la manière la plus conciſe & la plus vraie : auſſi ſes deſcriptions diffèrent eſſentiellement de celles qui ſe trouvent dans quelques Traités modernes, ingénieux ſans doute, mais qu'on devroit proſcrire, parce qu'ils ne ſont dus qu'à l'imagination de leurs Auteurs.

Telle eſt l'idée que m'a fait prendre de cet écrivain la lecture de ſon Ouvrage, idée dans laquelle je me ſuis de plus en plus affermi par mes propres obſervations & une aſſez longue expérience. Employé dès le commencement de ma carrière à la Médecine des parties méridionales de l'Europe, j'ai toujours eu lieu de

me louer de l'application de ſes principes & de ſa méthode. On verra dans mes notes avec quel avantage je m'en ſuis ſervi pour le ſalut des troupes auxquelles j'ai donné mes ſoins.

Au reſte, mon opinion ſur le docteur Lind eſt celle qu'on a généralement de lui. Il eſt placé dans un rang diſtingué parmi les Praticiens, tant en Angleterre (3) que par-tout où ſes Ouvrages ſont connus.

Les premiers le ſont en France, & nous en avons une traduction. Le dernier, qui, depuis 1777, eſt à ſa troiſième édition, ne l'eſt parmi nous que du petit nombre des perſonnes à qui la langue an-

(3) On ſait que le Gouvernement anglois a cru devoir donner la ſanction de la loi aux conſeils donnés par cet Auteur dans ſon *Eſſai ſur les moyens de conſerver la ſanté des gens de mer*, & qu'il y a un réglement par lequel il eſt enjoint d'approviſionner les vaiſſeaux conformément à ce qu'il recommande.

gloiſe & les productions de ce pays ſont familières.

En le liſant, on ſe convaincra qu'il ne méritoit pas moins d'être répandu que les autres. Je dirai plus : on reconnoîtra que ſa publicité tient à nos plus grands intérêts. Si des maladies meurtrières enlèvent annuellement des milliers d'Européens dans nos poſſeſſions lointaines ; ſi nos iſles du vent & ſous le vent ſont le tombeau de nos compatriotes ; ſi, d'après les calculs les plus modérés, la France voit à peine rentrer dans ſon ſein le tiers des individus appellés dans ſes poſſeſſions d'outre-mer ; ſi toutes ces pertes réunies nous privent continuellement de négocians utiles, de matelots exercés, de ſoldats aguerris, d'officiers diſtingués, &c. peut-on douter qu'elles ne ſoient autant d'obſtacles à la gloire de la nation, & à la proſpérité de ſon commerce ?

Depuis qu'un Monarque bienfaiſant, aſſurant la liberté des mers, nous a, pour ainſi dire, ouvert toutes les barrières du monde, & permis d'habiter toutes ſes régions, ne ſommes-nous pas encore plus obligés d'apprendre à vaincre les dangers de leur température ?

Enfin, ſi nous conſidérons que les maladies des pays chauds ſe montrent quelquefois en Europe ; ſi nous obſervons que les étés ſont ſouvent très-chauds, même dans nos latitudes ſeptentrionales ; que des brouillards épais couvrent de temps en temps notre horizon, depuis plus de dix ans, & que pluſieurs époques, telles que l'année 1783, ont vu ſe répandre des épidémies ſemblables à celles qui moiſſonnent tant d'hommes entre les tropiques, nous verrons à combien d'égards cet Ouvrage nous devient précieux & néceſſaire.

J'ai donc penſé que cette partie

du public qui cherche à s'inſtruire, & celle qui comprend plus particuliérement toutes les perſonnes directement intéreſſées à ſa connoiſſance, telles que les habitans de nos colonies, nos militaires-facteurs & commerçans, tant en Afrique que dans les deux Indes; que même ceux de mes confrères qui n'entendent pas l'anglois, & qui, diſtraits par des occupations trop impérieuſes, n'ont point de temps à donner à ſon étude; en un mot, que tous me ſauroient gré d'un travail dont l'utilité ne peut être incertaine.

Sans rien ajouter ſur le mérite de l'Ouvrage, je vais tracer ſuccinctement ſa marche, & dire un mot de mon travail en particulier.

L'Auteur commence par quelques détails ſur les maladies qui règnent dans certaines parties de

l'Europe & de l'Amérique ſeptentrionale.

Après ce coup-d'œil rapide, il paſſe à celles de l'Afrique, des Indes orientales & occidentales.

On trouve enſuite l'énumération des ſignes auxquels on peut reconnoître un pays mal-ſain, & des travaux qui peuvent y devenir funeſtes.

Puis il donne les moyens de ſe ſouſtraire aux influences des pays chauds, & de s'y acclimater, ſoit qu'on habite les rives de la mer, ſoit qu'on réſide dans l'intérieur des terres.

Il en vient alors aux traitemens même des maladies, pour leſquels on ne connoiſſoit guère, juſqu'à lui, qu'une routine aveugle & meurtrière.

On obſervera ſans doute, en liſant attentivement cette partie de ſon *Eſſai*, combien il ſait varier ſa méthode ſuivant les temps

& les circonſtances. Il n'ignore point que, tour à tour, la nature & l'art doivent parler & écouter, diriger & ſuivre, obéir & commander; que leur diſtrict mutuel, s'il eſt permis de s'exprimer ainſi, eſt ſéparé par des bornes qu'on ne franchit pas impunément; que leurs droits reſpectifs ſont auſſi impreſcriptibles, qu'ils ſont ſolidement établis; que leur autorité réciproque eſt non-ſeulement réelle, mais inaliénable; que s'il eſt dangereux de donner à l'art un moment qui appartient à la nature, il n'eſt pas moins funeſte d'abandonner à la nature un moment fait pour l'art.

Une autre remarque qui n'échappera point, c'eſt que dans ſa pratique, le docteur Lind n'emploie qu'un petit nombre de médicamens ſimples & de formules peu compliquées : il exécute ce que Boerhaave deſiroit faire, la méde-

cine avec peu de drogues. C'eſt ſur-tout dans les pays chauds qu'on ſe trouve bien de cette méthode; j'en ai vu des preuves ſans nombre à Monaco, en Corſe, à Minorque, & devant Gibraltar. En général, la polipharmacie n'a jamais été que la reſſource de la médiocrité. Les vrais diſciples d'Hippocrate ſe font toujours une loi de ne point contrarier les opérations de la nature par une multiplicité de remèdes, qui fréquemment ſe contrediſent.

Le docteur Lind termine par des inſtructions pour le traitement des maladies qui ſuivent les Européens à leur retour des pays chauds.

A cet *Eſſai* il a joint deux Mémoires.

L'un, ſur les fièvres intermittentes.

L'autre, ſur les moyens de prévenir

venir en mer les calamités de la faim & de la ſoif. Pluſieurs de ces moyens peuvent également être de la plus grande utilité dans les villes aſſiégées, & lorſque les armées ſont obligées à de longues marches, à travers un pays dépourvu de ſubſiſtances.

Ces deux Ouvrages, que des rapports aſſez prochains lient avec le premier, ſont, comme lui, d'une utilité frappante (4); ils portent l'empreinte de l'Auteur; c'eſt-à-dire, qu'ils ſont auſſi-bien vus que préſentés. D'après ces conſidérations, j'ai cru qu'il n'étoit pas moins important de les faire paſſer dans notre langue :

(4) Celui qui traite des fièvres intermittentes, eſt, ſelon moi, le plus intéreſſant de tous ceux qu'on a publiés ſur cette matière; on y trouve des vues qui n'appartiennent qu'à l'Auteur, & jettent le plus grand jour ſur le traitement de ces maladies, malheureuſement trop communes & réfractaires dans toutes les parties de l'ancien & du nouveau monde.

d'ailleurs, ces trois écrits ayant été publiés en même temps, je ne devois pas me permettre de les ſéparer.

A l'égard de ma traduction, je préviens que mes vues ſe ſont bornées à faire connoître mon Auteur. Je n'ai voulu dénaturer ni le fond, ni la forme de ſes idées. Tout ce que je me ſuis permis, ç'a été de concilier, autant qu'il a été poſſible, la tournure angloiſe avec celle de ma langue : encore en ai-je ſouvent fait le ſacrifice. J'ai ſuivi le même plan pour la traduction des notes originales.

A celles-ci j'ai cru devoir ajouter les miennes, ſoit pour éclaircir les paſſages qui m'ont paru demander quelque explication, ſoit pour rendre compte de mes propres obſervations dans les circonſtances pareilles à celles que M. Lind indique.

Lorſque je ſuis d'accord avec ce praticien, & le plus ſouvent il en eſt ainſi, c'eſt un hommage que je lui dois, & que je m'empreſſe de lui rendre. Si je ne ſuis pas de ſon avis, on voit ſur quoi je me fonde. Dans tous les cas, il n'eſt pas douteux qu'ayant fait uſage des moyens annoncés dans ſon Ouvrage, on avoit droit d'attendre que je communiquaſſe les réſultats de mes épreuves. C'eſt l'expérience qui met le ſceau de l'opinion aux découvertes de tous les arts; celui de la conſervation étant le plus important pour l'humanité, le premier devoir de celui qui ſe voue à cette profeſſion, eſt de s'expliquer ouvertement ſur ce qui peut confirmer ou détruire ſes principes.

En traduiſant ce qui regarde le traitement des maladies, toutes les fois que j'ai trouvé un remède preſcrit, j'en ai donné la compo-

ſition, que j'ai extraite de la pharmacopée de Londres, ou autres, afin d'éviter des recherches.

Enfin, il auroit manqué quelque choſe à mon travail, ſi, faiſant paſſer dans notre langue le Mémoire dans lequel le docteur Lind donne un moyen ſimple & facile pour deſſaler l'eau de mer, & la rendre potable, je n'avois joint celui dont M. Poiſſonnier eſt l'inventeur, & qu'il a bien voulu me communiquer. En rapprochant les procédés imaginés par ces deux Savans, la préférence, que j'ai donnée au Phyſicien françois, eſt une juſtice qui lui étoit due, & qu'on ſera généralement forcé de lui rendre toutes les fois qu'on voudra comparer, ſans prévention, ſa machine diſtillatoire, non-ſeulement avec celles du Médecin anglois, mais même avec tous les appareils propoſés juſqu'à ce jour.



EPÎTRE DÉDICATOIRE

DE L'AUTEUR,

A PHILIPPE STÉPHENS,

ECUYER,

SECRÉTAIRE DE L'AMIRAUTÉ.

MONSIEUR,

L'accueil dont vous avez honoré mes premiers Essais dans la carrière littéraire, m'enhardit à mettre votre

nom à la tête de cet Ouvrage. En même temps qu'il assure une distinction précieuse à mon travail, j'y trouve l'occasion de témoigner, quoique foiblement, ma reconnoissance de l'amitié, qui vous a fait distinguer,

MONSIEUR,

Votre très-obligé & obéissant serviteur, JACQUES LIND.

TABLE

Des Articles contenus dans ce premier Volume.

SECONDE PARTIE.

Fin de la Table.

ERRATA

ERRATA DU TOME I.

Page 1, ligne 22, y font, *lisez* ont fait.
3, ligne 5, préjudiciables, *lisez* funestes.
4, dernière ligne, s'acclimater, *lisez* acclimater.
5, ligne 4, s'affoibliffoient, *lisez* affoibliffoient.
7, ligne 5, de armées, *lisez* des armées.
10, ligne 17, ivrognerie, *lisez* ivreffe.
12, ligne 27, étouffée, *lisez* étouffante.
15, ligne 21, ivrognerie, *lisez* ivreffe.
ibid., ligne 28, fynoch, *lisez* fynoque.
19, dernière ligne, *ajoutez à la fin la lettre* (L), *qui défigne les notes de l'Auteur.*
20, ligne 21, à l'égard, *lisez* l'expofé.
30, dernière ligne, *ajoutez à la fin la lettre* (L), *qui fert à indiquer les notes de M. Lind.*
32, ligne 13, rechûtent, *lisez*, retombent.
36, ligne 13, mir, *lisez* vomir.
41, ligne 4, minoritifs, *lisez* minoratifs.
56, ligne 2, marécageux, *lisez* marécageufes.
ibid., ligne 3, inondés, *lisez* inondées.
63, ligne 2, vieufe, *lisez* pluvieufe.
68, ligne 12, fraîchiffantes, *lisez* rafraîchiffantes.
82, ligne 21, émorrhoïdes, *lisez* hémorrhoïdes.
92, ligne 1, *à fupprimer.*
107, ligne 27, fur la falubrité des diffé-

rens établissemens des Européens, *lisez* sur les différens établissemens formés par les Européens.

Page 115, ligne 2, annumearre, *lisez* annumerare.

ibid., ligne 7, in, *lisez* ni.

116, ligne 1, beaucoup plus sain, *lisez* moins mal-sain.

119, ligne 11, capitale, *lisez* chef-lieu.

144, ligne 11, conte, *lisez* contre.

149, ligne 27, désagréable au goût, *lisez* désagréable.

150, ligne 16, sur presse, *lisez* sous presse.

156, ligne 27, calibés, *lisez* chalibés.

199, ligne 5, que l'on, *lisez* qu'on.

202, ligne 8, & à la vie même, *lisez* & la vie même.

211, ligne 27, baies, *lisez* baia.

229, ligne 9, ennuyeuses, *lisez* mal-saines.

ibid., ligne 13, considérables, *lisez* très-graves.

276, ligne 9, cordelières, *lisez* cordilières.

AVERTISSEMENT.

Les Notes de l'Auteur sont indiquées par la lettre (L). Celles du Traducteur, par la lettre (T).

AVIS



INTRODUCTION.

JE publie cet Ouvrage comme une ſuite de ce que j'ai déjà mis au jour ſur les meilleurs moyens de conſerver la ſanté des gens de mer, & celle des perſonnes qui entreprennent de voyager dans les pays éloignés ; ou plutôt comme la concluſion de ce que j'ai dit précédemment ſur cet objet intéreſſant.

La conſervation des hommes reſſerrés dans les bornes étroites d'un vaiſſeau, matelots, ſoldats ou paſſagers, eſt ce que j'ai principalement en vue.

Les ſuppoſant heureuſement débarqués ſur une terre étrangère, les préceptes ſuivans ajoutés à ceux que j'ai donnés ci-devant, leur deviennent fort néceſſaires, & peuvent leur être d'un très-grand ſecours pour réparer leur ſanté & tempérament, altérés par le ſéjour qu'ils y font.

Il y a peu de perſonnes qui faſſent par plaiſir le voyage des Indes orientales ou occidentales, mais il y en a

mille tous les ans qui partent d'Angleterre afin de s'établir dans quelqu'une de nos colonies en Amérique. Un très-grand nombre a été peupler depuis peu les parties de l'Amérique, & les isles des Indes occidentales qui nous ont été cédées par le dernier Traité de paix. Souvent on fait partir des régimens de la Grande-Bretagne pour en aller relever d'autres dans des parties très-éloignées du globe; & plus souvent encore on fait passer des recrues à ces régimens. Cet Essai est consacré à l'utilité des différentes classes d'individus qui forment ces émigrations.

Les hommes qui quittent ainsi le lieu de leur naissance pour des pays lointains, peuvent être assimilés à des végétaux transplantés dans un sol étranger, où ils ne peuvent être conservés & accoutumés qu'avec un soin extraordinaire, & la plus grande attention. Leur constitution respective doit nécessairement éprouver quelque changement à cet égard.

Certains climats sont sains & favorables pour les Européens, comme plusieurs terres conviennent à la pro-

duction des plantes européennes; mais la plupart des pays ſitués hors des limites de l'Europe, que les Européens fréquentent, leur ſont malheureuſement préjudiciables.

L'objet de ce Traité eſt de comparer les différens degrés de ſalubrité qu'ils y trouvent, d'expoſer les moyens les plus propres à prévenir les dangereux effets du climat, & d'indiquer un traitement approprié aux maladies qu'ils ont le plus à craindre dans chacun d'eux.

Cette matière eſt de la plus grande importance. Conſidérons la malheureuſe deſtinée des Portugais, ces premiers aventuriers qui firent la découverte des parties méridionales de l'Afrique. Vers le quinzième & ſeizième ſiecles, ils formèrent des établiſſemens ſur les côtes de Guinée & une grande partie de l'Inde; mais ils y eurent beaucoup plus à ſouffrir par les maladies que par les naufrages, quoiqu'ils parcouruſſent des mers inconnues. Elles leur furent même plus funeſtes que les guerres qu'ils eurent à ſoutenir contre les habitans du pays, & que tous les autres accidens qu'ils

éprouvèrent d'ailleurs. Dans plusieurs endroits de la côte de Guinée, où ils s'étoient établis, à peine pourrions-nous reconnoître actuellement des traces de leur postérité. Leurs descendans ne diffèrent point de la race des mulâtres. Il est vrai qu'on y retrouve encore des restes de corruption de leur langage sous le nom de langue franche ; mais c'est la seule espèce de mémoire qu'ils aient laissée.

Il y a lieu de croire que ces aventuriers, qui furent les premiers à pénétrer dans les climats méridionaux, ont ignoré quelle étoit la vraie cause de leurs maladies. La mortalité qui régnoit parmi eux leur parut devoir être attribuée sur-tout aux alimens, qui, composés des productions du pays, leur étoient étrangers. Voyant que ceux qui avoient le bonheur d'échapper à leur arrivée, aux maladies & à la mort, jouissoient ensuite d'une assez bonne santé, ils en conclurent que le sang de ces personnes avoit été totalement dénaturé par les nourritures indigênes. D'après ce faux principe, ils adoptèrent la plus mauvaise de toutes les méthodes pour s'acclimater

dans ces dangereuſes contrées. Elle conſiſtoit à faire tirer peu-à-peu tout le ſang qu'ils imaginoient être dans le corps. De cette manière ils s'affoibliſſoient à l'excès. Suppoſant que cette perte étoit ſur le champ réparée par les nourritures & l'eau du pays, & que le ſang ſe trouvoit formé par-là des mêmes ingrédiens qui compoſoient celui des naturels, ils ſe flattoient qu'ils auroient enſuite des tempéramens également propres à ſurmonter les dangers du climat.

On n'eſt pas moins convaincu de leur profonde ignorance ſur les vraies cauſes des maladies dans ces climats, quand on conſidère la mauvaiſe ſituation des lieux qu'ils avoient choiſis pour y fonder leurs établiſſemens.

Ainſi, lorſque les Portugais découvrirent les iſles du Cap-Verd, ils formèrent le projet d'établir la capitale de toutes leurs poſſeſſions dans les parties ſeptentrionales de la Guinée, ſur une de ces iſles. Dans cette vue ils s'arrêtèrent à San-Yago, la plus mal-ſaine de toutes, &, comme on le vit clairement depuis, ils en jettèrent les fondemens ſur l'endroit même

qui étoit le moins ſalubre. Cela fait, comme ſi les dangers naturels de la poſition & du climat n'euſſent pas été ſuffiſans, ils les augmentèrent encore, en faiſant creuſer des foſſés dans leur voiſinage, & en les rempliſſant d'eau dont la ſtagnation devoit être continuelle.

La grande deſtruction des Portugais établis à San-Yago, eſt une preuve bien triſte & bien frappante de leurs erreurs.

On a cru généralement que les productions végétales des pays mal-ſains, donnoient lieu aux maladies qui attaquoient les étrangers. J'ai fait obſerver dans un autre ouvrage (1), que le prince Eugêne, commandant en Hongrie, fit venir d'Allemagne toutes ſes proviſions de bouche, afin de ſe souſ-

(1) Dans mon Eſſai ſur les moyens de conſerver la ſanté des gens de mer, page 61. Je dois obſerver que les pages de mes autres Ouvrages, citées dans celui-ci, ſont celles de leurs dernières éditions : je veux dire la troiſième de mon Traité du ſcorbut, la troiſième de mon Eſſai ſur les moyens de conſerver la ſanté des gens de mer, la ſeconde de ma Diſſertation ſur les fièvres & la contagion. (L)

traire aux maladies du pays (2). Mais

(2) Tout le monde convient que la Hongrie eſt un des climats les plus mal-ſains de l'Europe, peut-être même du monde entier. De armées autrichiennes y ont perdu en peu de temps plus de quarante mille hommes de leurs meilleures troupes. La même cauſe qui produit les maladies en Hongrie, eſt préciſément celle qui les occaſionne dans la plupart des pays chauds. La Hongrie renferme beaucoup de rivières qui ſont ſujettes à ſe déborder, & comme tout ce pays eſt plat & enfoncé, il s'y forme alors des lacs & des marais dont les eaux croupiſſent pendant les grandes chaleurs, & infectent l'air. Ces marais ſont ſi mal-ſains, que les rivières qui y paſſent, & même le Danube lorſqu'il y mêle ſes eaux, acquièrent un degré de corruption capable de produire des maladies épidémiques.

L'air y eſt preſque toujours humide ou d'une chaleur étouffante. Kramer, dans ſes obſervations ſur ce climat, dit que dans le temps de la moiſſon, il y a tant d'humidité, que les ſoldats Autrichiens réuſſiſſent difficilement à empêcher que leurs tentes ne ſoient mouillées en les couvrant d'une triple toile. Suivant le même Auteur, les maladies qui ſe font ſentir en Hongrie, en juillet, août, ſeptembre, ſont les mêmes que celles des côtes de Guinée, & que celles auxquelles on eſt expoſé dans les Indes orientales & occidentales, c'eſt-à-dire des fièvres malignes remit-

il n'eſt pas poſſible que les productions végétales en ſoient la cauſe dans ces climats, par deux raiſons : 1°. parce qu'on ne court aucun riſque à manger

---

tentes & intermittentes, des dyſſenteries & des diarrhées.

Le même Auteur nous aſſure que la chaleur a été plus forte en Hongrie que dans toute autre partie de l'Europe. On y a obſervé que plus les forts ou les villes avoiſinent les marais ou les rivières dont les bords ſont limonneux, plus les habitans y ſont ſujets aux maladies. Dans la mauvaiſe ſaiſon l'air y eſt rempli d'inſectes & d'animalcules mal-faiſans, ſignes d'un mauvais air.

Plus l'été eſt chaud, plus les maladies ſont dangereuſes. Les Autrichiens en firent la triſte épreuve en 1717 & 1718 ; ils y perdirent alors plus d'hommes par les maladies que par le fer des ennemis.

En 1717, pendant qu'on aſſiégeoit Belgrade, les fièvres & les dyſſenteries firent un ſi grand ravage, & cauſèrent tant d'effroi, que chacun uſa de préſervatifs. Le prince Eugène, qui commandoit en chef, faiſoit venir de Vienne chaque ſemaine l'eau la plus pure, & les proviſions néceſſaires à ſa table, comme le dit notre Auteur. Il obſervoit dans le boire & le manger le régime le plus exact, & nonobſtant cela, ce héros fut attaqué d'une dyſſenterie ſi dangereuſe, qu'il manqua d'en périr. (T)

le riz, le millet, le maïs, & autres productions des pays les plus mal sains, quand on les a fait passer ailleurs; 2°. parce que dans ces lieux insalubres, l'usage même des productions européennes n'en garantit pas.

On a dit aussi que c'étoit l'usage des mauvaises eaux qui rendoit malade. Il est bien certain que celles qui sont impures, occasionnent des flux & plusieurs autres maladies. Mais toutes les fois qu'elles sont la seule cause des maladies, celles-ci ne varient dans aucune saison de l'année, & l'emploi des bonnes eaux les prévient sûrement. Rien de tout cela n'arrive dans les pays dont il est question, comme l'expérience nous l'apprend.

Enfin, la vie dissolue que mènent la plupart des jeunes gens qui passent aux Indes orientales & occidentales, a été regardée comme la principale cause de leurs maladies & de leur mort : ainsi l'on a souvent avancé qu'ils étoient plutôt la victime de leurs débauches que de l'air du pays. Il est bien certain qu'en s'enivrant de rhum nouvellement distillé peu après leur arrivée à la Jamaïque, ils feront

immanquablement attaqués de fièvres violentes ; qu'en mangeant trop de fruits ils auront le flux de ventre, & qu'en surchargeant leur estomac de choses indigestes, ils auront un cholera-morbus, ou un vomissement qui pourront trancher en peu d'heures le fil de leurs jours. Mais il n'est pas moins vrai que les personnes les plus sobres, celles qui observent le mieux les loix de la tempérance, perdent souvent la vie dans ces climats malsains tout aussi-tôt que celles qui n'observent pas de régime, & se livrent à toutes sortes d'excès. Au reste, il paroît que les exercices violens, l'ivrognerie, &c., disposent à l'invasion des maladies épidémiques dans les pays chauds ; mais alors ces causes ne sont que prédisposantes ; la prochaine ou immédiate est très-différente.

Les exemples récens de grande mortalité dans les pays chauds, doivent réveiller l'attention de toutes les nations commerçantes de l'Europe, leur faire sentir combien il est important qu'elles s'occupent des moyens de conserver la santé des individus qui leur appartiennent, & que leurs affai-

res portent au-delà des mers. Les établiſſemens mal-ſains exigent un ſupplément d'hommes habituel, épuiſent la mère patrie, lui en enlèvent prodigieuſement, la privent même de ceux qui lui ſont les plus utiles. Les poſſeſſions que les Eſpagnols ont au-dehors, ont fourni des preuves très-convaincantes de cette vérité. Aujourd'hui même la plupart des marchands & aventuriers de cette nation, qui partent annuellement d'Europe, terminent leur carrière à Porto-Bello (3)

(3) On n'en ſera point ſurpris quand on ſaura que l'air y eſt d'une malignité qui ne ſe fait pas moins ſentir aux habitans de la ville qu'aux étrangers ; il produit des maladies mortelles ou capables d'affoiblir les meilleurs tempéramens. On étoit perſuadé autrefois qu'il étoit fort dangereux pour l'accouchement des femmes, & cette opinion les faiſoit partir deux ou trois mois avant le terme, pour aller faire leurs couches à Panama. Une femme de diſtinction ayant heureuſement bravé le danger, par affection pour ſon mari, à qui ſes affaires ne permettoient pas de quitter Porto-Bello pour la ſuivre, la prévention s'eſt diſſipée.

Les habitans ont les idées les plus déſavantageuſes de leur climat ; ils aſſurent que les animaux des autres pays ceſſent de multiplier

ou Carthagene (4) peu de temps après leur arrivée.

---

lorſqu'ils ſont tranſportés dans leur ville ; que les poules, par exemple, qui viennent de Panama & de Carthagène, ſont ſtériles après leur arrivée, & que les bœufs amenés de Panama deviennent ſi maigres, qu'on n'en peut preſque plus manger la chair, ſans que les pâturages, dont les montagnes & les vallons abondent aux environs de la ville, puiſſent arrêter ce dépériſſement.

Les chaleurs ſont exceſſives ; on en rejette particulièrement la cauſe ſur les hautes montagnes qui l'entourent, & qui ferment le paſſage aux vents.

L'intempérie du climat, qui fait nommer Porto-Bello le tombeau des Eſpagnols, ne laiſſe guere eſpérer que cette ville ſoit jamais fort peuplée. (T)

(4) Les chaleurs y ſont exceſſives & preſque continuelles ; les torrens d'eau qui tombent ſans interruption, depuis le mois de mai juſqu'à celui de novembre, ont cette ſingularité, qu'ils ne rafraîchiſſent jamais l'air, quelquefois tempéré par les vents de nord-eſt pendant la ſaiſon ſèche. La nuit n'eſt pas moins étouffée que le jour. Une tranſpiration habituelle donne aux habitans la couleur pâle & livide des malades, lors même qu'ils ſe portent bien. Leurs mouvemens ſe reſſentent de la molleſſe de l'air, qui relâche ſenſiblement leurs fibres : on s'en apperçoit juſques dans

Les établiſſemens Hollandois à Surinam [a], Saint-Euſtache & Curaçao, ainſi que pluſieurs de ceux qu'ils ont formés aux Indes orientales, n'ont pas été plus favorables à leur ſanté que les iſles de la Martinique, de Saint-Domingue, & depuis peu l'iſle de Cayenne, ne l'ont été aux François qui s'y ſont fixés.

Quantité d'Anglois ont également été victimes du climat à la Jamaïque. On a peine à croire juſqu'où la perte en a été portée : elle ne peut ſe calcu-

---

leurs paroles, toujours traînantes & prononcées à voix baſſe.

Ce dépériſſement eſt l'avant-coureur d'un mal plus fâcheux encore, mais dont la nature eſt peu connue. On croit qu'il vient à quelques perſonnes des mauvaiſes digeſtions, à d'autres parce qu'elles ſe ſont refroidies : il ſe déclare par des vomiſſemens accompagnés d'un délire ſi violent, qu'il faut lier le malade pour l'empêcher de ſe déchirer. Souvent il expire au milieu des tranſports, qui durent rarement plus de trois à quatre jours. Une limonnade faite avec le ſuc de l'opontia ou raquette, eſt, ſelon Godin, le meilleur ſpécifique qu'on ait trouvé contre une maladie ſi meurtrière.

D'ailleurs, la ville & ſon territoire préſentent le ſpectacle d'une lèpre hideuſe. (T)

ler que par le dénombrement ordinaire. Il en résulte que cette isle a perdu tous les cinq ans, jusques aux derniers temps, la totalité de ses habitans blancs : actuellement elle n'est plus aussi mal-saine.

On sait très-bien maintenant, & on ne le conteste plus, que dans le nombre des Européens, victimes de l'intempérie des climats étrangers, dix-neuf sur vingt ont succombé aux fièvres & aux flux : ce sont les maladies dominantes, & les plus funestes dans tous les endroits mal-sains de toutes les parties du monde.

J'ai dit dans mon Essai sur les moyens de conserver la santé des gens de mer, que la fièvre maligne, du genre des remittentes ou intermittentes, plus souvent de celui des doubles-tierces, étoit le produit ordinaire de la chaleur & de l'humidité ; que c'étoit la fièvre automnale de tous les pays chauds, & la maladie épidémique entre les tropiques. Je puis ajouter que c'est aussi la maladie la plus fatale aux Européens dans tous les pays chauds & mal-sains.

Mon dessein est de donner une idée

claire & diſtinĉte de cette fièvre, des différens ſymptomes qui l'accompagnent, des différentes formes ſous leſquelles elle ſe montre dans la plus grande partie de ce monde connu, de l'influence que les climats, les ſaiſons, & différentes autres circonſtances exercent ſur elle, afin d'établir les meilleurs moyens de la prévenir (5).

Quoique la fièvre ſoit une maladie

(5) Pour plus de clarté, nous devons donner une explication des termes dont on s'eſt ſervi communément pour diſtinguer les différentes fièvres dont nous aurons occaſion de parler, & indiquer dans quel ſens il faut les entendre.

Les anciens Médecins, Grecs & Romains, ont appellé éphémère ou fièvre d'un jour celle qui attaque une perſonne en ſanté à la ſuite d'un exercice violent, de l'ivrognerie, ou autre choſe ſemblable, & qui, après avoir duré vingt-quatre heures ſans aucun ſymptome fâcheux, laiſſe dans le même état qu'auparavant. Si elle perſiſte plus de vingt-quatre heures ſans intermiſſion, toujours ſans accidens graves ou dangereux, ils la nomment continue benigne, ou ſynoch non putride. On peut s'en former une idée très-ſimple, en la conſidérant comme le produit de l'accélération

ſi fréquente & ſi commune, peut-être n'y en a-t-il pas de plus difficile à ca-

---

du mouvement du ſang, ſans altération ſenſible dans les fluides ou les ſolides.

Les mêmes Auteurs donnent le nom de ſynoch putride ou de fièvre continue putride à celle dans laquelle le ſang ou les autres humeurs ont dégénéré; les inteſtins peuvent s'affecter, les ſymptomes étant alors plus violens & alarmans. Ces ſignes ou ſymptomes peuvent ſe déclarer dès le commencement de l'invaſion, la fièvre ſe montrant comme putride dans le principe, ou peuvent avoir lieu quelques jours après l'invaſion de la ſynoch non putride, celle-ci ayant changé de nature, & étant devenue putride. Les anciens ont encore donné différens autres noms aux fièvres, relativement à leurs différens ſymptómes. Ainſi le *cauſus* ou fièvre ardente a été ainſi appellé par rapport à la chaleur brûlante & dévorante qui l'accompagne, chaleur qui eſt inſéparable d'une ſoif inextinguible, de la ſècchereſſe de la peau, de la bouche, de la langue, &c. Cette fièvre étant extrêmement aiguë, emporte ſouvent le malade le troiſième ou quatrieme jour; & ſi c'eſt le vrai cauſus, rarement elle va au-delà du ſeptième. Je dois obſerver ici qu'il ne paroît pas que les anciens, en donnant à une fièvre l'épithète de putride, aient entendu par-là l'eſpèce de putréfaction qu'un corps mort éprouve naturellement.

Je ſuis porté à croire qu'ils ont fait dériver ce nom & leur théorie ſur la fièvre putride

raćtériser & à définir d'une manière sûre & infaillible. On a dit que l'accé-

de la philosophie d'Aristote. On trouve cette assertion dans un de ses problêmes : *omnia quæ putrescunt calidiora fiunt ;* de là ils ont assigné comme caractère distinctif de la fièvre putride, une sensation de chaleur âcre & désagréable en touchant la peau des malades.

Quelques Auteurs modernes ont cherché à faire trois classes des fièvres continues ; celle des inflammatoires, celle des nerveuses, celle des putrides ou malignes. On peut supposer que la première accompagne toutes les inflammations, sur-tout celle des membranes, & qu'elle a pour symptome inséparable la plénitude du pouls, son accélération, quelquefois sa dureté & sa concentration.

Dans la fiévre nerveuse le pouls doit être plus foible, moins plein & dur ; & s'il y a quelque symptome d'une inflammation violente, les nerfs & la poitrine paroissent particuliérement affectés.

Quant à ce qui regarde la fièvre putride ou maligne, j'ai déjà fait connoître ce qui avoit d'abord déterminé à donner le nom de putride aux fièvres. J'emploie souvent ce terme dans cet Ouvrage pour caractériser une petite fievre, accompagnée de symptomes très-dangereux, & qui contraste avec l'inflammatoire. On se sert quelquefois du nom de maligne pour désigner une fièvre produite par une violente contagion, ou, ce qui est plus exact, une fièvre accompagnée de symp-

lération du mouvement du ſang conſtituoit ſa véritable nature & ſon eſ-

---

tomes extraordinaires, graves & fâcheux. Il en eſt de même de la petite-vérole ; quand elle ne paroît qu'avec les ſymptomes qui lui ſont propres, & ceux qui ſont d'un bon augure, on la qualifie de benigne ; quand, au contraire, elle ſe déclare avec des taches pourprées, des urines ſanguinolentes, le délire, &c., on dit qu'elle eſt maligne. Une maladie ou fièvre s'appelle auſſi maligne lorſqu'elle s'annonce avec des ſymptomes violens & dangereux, ou mortels : c'eſt dans ce ſens que j'adopte ſouvent cette épithète dans cet Ouvrage.

On pourroit, peut-être avec beaucoup plus de raiſon, diviſer les fievres en intermittentes, rémittentes & continues. Les premières laiſſent ſans aucun ſymptome fébrile pendant leur intermiſſion : les ſecondes ont des intermiſſions irrégulières ou imparfaites : les troiſièmes n'en ont point de ſenſibles.

Chacune de ces fièvres, intermittente, rémittente & continue, peut être accompagnée de ſymptomes ordinaires & benins, ou de ſymptomes violens & fatals ; dans ce dernier cas on les appellera malignes.

De plus, dans ces trois eſpèces de fièvres, ſi la bile pure ou jointe à d'autres matières s'évacue copieuſement ou fréquemment, par haut ou par bas, on dit que la maladie eſt bilieuſe, & alors il y a quelquefois une douleur à la région du foie ; douleur qui eſt la ſuite de l'excrétion.

ſence ; mais dans pluſieurs de celles dont j'aurai occaſion de parler , ſouvent le pouls ne démontre point ſa

---

La peau ſe teint en jaune , non ſeulement dans les fièvres intermittentes ordinaires , mais même dans les autres. Cette couleur eſt ſouvent un indice de leur malignité , comme cela arrive dans celles qui ſont épidémiques ; quelquefois elle annonce la diſſolution univerſelle du ſang & des humeurs , comme on le voit dans quelques fièvres des Indes occidentales. Ce ſymptome accompagne fréquemment de petites évacuations bilieuſes , & la maladie du foie.

Les fièvres intermittentes s'appellent quotidiennes ou tierces , ſuivant que leurs accès ſe renouvellent tous les jours , ou de deux jours l'un. La double-tierce , telle que je l'ai communément entendue dans cet Eſſai , eſt celle dont le malade a deux paroxiſmes dans l'eſpace de quarante-huit heures , l'un étant ordinairement plus foible que l'autre.

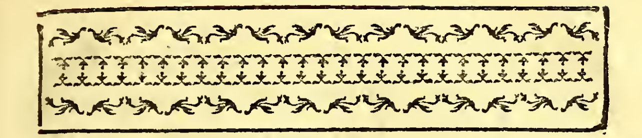
Je ſais que ces définitions de fièvres ne ſont pas à l'abri de toute critique , mais elles peuvent au moins ſervir à expliquer les termes de l'art que j'emploie , & faire comprendre quel eſt le ſens que je leur donne. Le mot épidémique ſignifie l'univerſalité d'une maladie ; endémique , ſa conſtance à attaquer dans un endroit particulier ; ſporadique , celle à laquelle on eſt expoſé dans différens temps ou en différens lieux.

nature, ne donne aucun ſigne certain à cet égard, & n'indique pas les dangers dont elle menace.

La fièvre eſt une indiſpoſition ordinairement accompagnée d'une augmentation de chaleur, de ſoif, ſouvent de mal de tête, plus fréquemment d'accélération dans le pouls, ou au moins de changement très-ſenſible dans ſon état naturel, ſuivie la plupart du temps, de différens autres ſymptomes de mal-aiſe, & qui ſe termine en peu de jours par le recouvrement de la ſanté, la rémiſſion ou la mort : c'eſt-là, je crois, la ſeule définition qu'on puiſſe en donner.

Ces différens points dont nous avons cru néceſſaire de nous occuper, une fois établis, il ne nous reſte plus rien à ajouter à notre Introduction, ſi ce n'eſt à l'égard de nos craintes. Nous appréhendons que le manque d'expérience ſur les pays étrangers, & l'ignorance des vraies cauſes des maladies qui y règnent, ne ſoient auſſi funeſtes aux Européens, que la maligne influence des climats les plus mal-ſains.





AVIS AUX EUROPÉENS.

PREMIÈRE PARTIE.

MALADIES qui attaquent les Etrangers dans différentes parties du monde.

CHAPITRE PREMIER.

MALADIES en Europe & dans l'Amérique ſeptentrionale.

SECTION PREMIÈRE.

Funeſte ſaiſon en Angleterre pendant l'année 1765 : des ſaiſons les plus malſaines dans les Pays-Bas, la Hongrie, la campagne de Rome, les iſles de Sardaigne, Minorque & Gibraltar.

NOUS allons maintenant porter les yeux ſur les différentes parties du

globe, & les maladies qui leur ſont particulières. Nos obſervations auront d'abord pour objet les effets de la chaleur & de l'humidité en Angleterre.

Les années 1765 & 1766 furent très-remarquables par une épidémie extraordinaire de fièvres intermittentes & rémittentes ; elles régnèrent dans la plus grande partie de l'Angleterre. On obſerva que le vent d'eſt ſouffla beaucoup plus ſouvent que de coutume.

Il n'eſt pas rare d'entendre dire que le vent d'eſt rapporte avec lui dans cette iſle le brouillard de la mer ; mais la vérité eſt, que dans pluſieurs endroits de la Grande-Bretagne il élève beaucoup de vapeurs, des eaux, de la vaſe, & de tous les endroits marécageux & humides.

Je ne me ſouviens pas d'avoir jamais trouvé d'obſervations ſur les propriétés exhalantes du vent d'eſt, quoique j'en aie été témoin oculaire. Quand le vent tourne à l'eſt, ſouvent la vaſe ſe porte dans l'atmoſphère en vapeurs épaiſſes, ſemblables à de la fumée. J'ai deux viviers dans mon voiſinage, l'un d'eau douce, l'autre d'eau

ſalée ; aux approches du vent d'eſt il en ſort une vapeur denſe, pareille à celle qui ſortiroit d'un pot d'eau bouillante.

La perſonne qui voudra voir diſtinctement ce phénomène, n'aura qu'à ſe tenir à environ cent verges de diſtance des terreins limonneux, ou des étangs. Si le ſoleil luit quand le vent tourne à l'eſt, elle verra une colonne de vapeurs qui s'en éleveront à la hauteur d'environ treize pieds, tandis que l'air ambiant reſtera pur & ſerein. Comme la vapeur ou le brouillard qui partent d'autres endroits, gliſſent ſur la ſurface de la terre, & ſont portés aux marais par le vent d'eſt, elle ſera toujours à même de diſtinguer, pendant quelque temps, ſur-tout ſi le ſoleil luit encore, ne fût-ce que foiblement, les vapeurs montant perpendiculairement au-deſſus des étangs, d'avec celles qui ſont charriées par le vent en direction horizontale.

L'évaporation que produit le vent d'eſt, paroît ſe manifeſter égalemen par ſes effets, tant ſur le thermomètre que ſur le corps humain. Le thermomètre ſuſpendu ſur un terrein humide,

tandis que les brouillards ou les exhalaisons s'en élèvent, peut indiquer un degré de froid qui soit au-dessous du terme de la congellation.

Celui qui se fait sentir d'une manière aussi frappante quand on est dans cette position, me paroît venir de la même cause, & produire des sensations à-peu-près semblables à celles qu'on éprouve en entrant dans une chambre dont le plancher vient d'être arrosé.

Mais les vents ne produisent pas toujours les mêmes effets ; quelquefois le temps est chaud avec le vent du nord ; quelquefois il l'est très-peu avec celui du midi. Il en est de même des brouillards ; ils ne sont pas toujours inséparables du vent d'est, & l'évaporation dont nous avons parlé, ne s'apperçoit pas dans tous les cas.

Je sais parfaitement qu'on peut prendre le change là-dessus, & qu'au lieu de supposer que la quantité des vapeurs qui s'exhalent, est augmentée par le vent d'est, on peut imaginer que sa fraîcheur les condense & les rend visibles. Mais cette idée même peut être combattue par de fortes objections : car

car nos vents du nord, qui ſont très-froids, ne produiſent jamais, ou du moins bien rarement, cet effet, & ſont ordinairement ſuivis d'un temps ſec & ſerein.

Quoi qu'il en ſoit, le vent d'eſt eſt ordinairement accompagné d'une vapeur froide, humide & mal-ſaine, qui, d'après l'obſervation, nuit au règne végétal & animal, & dans pluſieurs lieux donne naiſſance à des fièvres intermittentes opiniâtres, ainſi qu'à des rechûtes réitérées.

Dans quelques endroits de l'iſle baſſe & humide de Portſey, ſouvent la fièvre intermittente, & quelquefois le flux, règnent pendant l'automne. Ces maladies y ſont plus communes & plus violentes dans certaines années que dans d'autres. On remarque que les étrangers, ou ceux qui ont auparavant habité des endroits plus ſecs & plus élevés, en ſont toujours frappés plus vivement.

L'année 1765 fut mémorable, par la durée extraordinaire du vent d'eſt, & la chaleur exceſſive. Ces maladies ſévirent avec beaucoup plus de violence, & plus généralement qu'elles

ne l'avoient fait depuis bien des années. Pendant les mois de mai, juin & juillet, l'hôpital d'Haſlar contint rarement moins de trente ou quarante perſonnes atteintes de fièvres tierces régulières, ayant de vraies intermiſſions. Dans ce nombre, pluſieurs en avoient été attaquées à bord des vaiſſeaux gardes-côtes, ancrés dans le havre près de la vaſe; mais la majeure partie étoient des ſoldats de marine employés à Portſmouth.

En août le mercure montoit ſouvent dans le thermomètre de Farenheit à 82 degrés vers le milieu du jour. Cette prodigieuſe augmentation de chaleur, jointe à la grande ſéchereſſe, rendit la fièvre plus générale, lui donna plus d'intenſité, & la dénatura dans pluſieurs endroits. Portſmouth, & preſque toute l'iſle de Portſey, furent déſolés par une fièvre alarmante, du genre des continues ou rémittentes, qui porta l'effroi juſqu'à *Chicheſter*. A la même époque il n'y avoit preſque aucune eſpèce de maladie à Goſport, ville qui n'eſt éloignée que d'un mille de Portſmouth, tandis que dans les villages & les métairies des environs, une petite fièvre tierce s'emparoit de

familles entières. La violence de la fièvre, sa rémittence ou son intermittence indiquoient, pour ainsi dire, la nature du sol où on l'avoit contractée. Elle eut de fâcheux symptomes à Portsmouth, de plus mauvais à Kinston, & toujours de plus violens & de plus dangereux à un endroit nommé *Maisons de Moitié-Chemin.* Dans une rue ainsi appellée, à deux milles environ de Portsmouth, à peine y avoit-il une seule personne par famille qui en fût exempte. Communément elle commençoit par le délire. Dans le grand fauxbourg de Portsmouth, appellé *le Commun*, elle parut être beaucoup plus cruelle que dans la ville, si l'on en excepte quelques endroits : cependant des rues entières de ce fauxbourg, ainsi que les maisons de l'arsenal, y furent inaccessibles.

Les soldats de marine, qu'on exerçoit de bon matin trois fois la semaine sur la plage qui est du côté du midi, eurent singuliérement à souffrir, relativement à l'eau stagnante d'un marais contigu : il n'étoit pas rare d'en voir des demi-douzaines à la fois se trouver mal dans leurs rangs, étant sous

les armes. Chez quelques-uns la maladie s'annonçoit par un tel vertige, qu'ils avoient peine à reſter debout, tandis que d'autres perdoient la parole en tombant, & revenus à eux-mêmes, ſe plaignoient d'un mal de tête inſupportable.

Ces malades étant reçus dans l'hôpital, j'obſervai qu'un petit nombre avoit une fièvre intermittente réguliere, mais que la majeure partie étoit atteinte de fièvre rémittente, dont la rémiſſion étoit quelquefois imperceptible pendant pluſieurs jours. Les ſymptomes les plus ordinaires & les plus accablans de cette maladie étoient un mal de tête & un vertige continuels; quelques-uns déliroient; il y en eut qui rendirent par en-haut des torrens de bile : mais tous en général avoient le viſage jaune.

La longue durée de cette fièvre donna lieu à l'hydropiſie, à la jauniſſe & à la réunion de ces deux accidens. Sa plus légère attaque jetta dans une extrême foibleſſe les perſonnes les plus robuſtes, & cet état, ainſi que le vertige, ſubſiſtèrent long-temps après qu'elle avoit ceſſé.

Quelquefois on vit naître des pustules sur les lèvres & les angles de la bouche ; mais plus souvent on fut témoin à Portsmouth, endroit où rien n'autorisoit à soupçonner qu'il pût y avoir de contagion, d'une éruption de galle sèche sur tout le corps, fort ressemblante à la galle ordinaire, & qui paroissoit être, à-peu près, de même nature.

L'universalité de cette fièvre, ainsi que ses symptomes extraordinaires, furent d'abord très-effrayans ; mais peu de personnes en moururent quand on eut renoncé à la saignée, & qu'on se fut déterminé à faire prendre le quinquina en grandes doses (1). Elle

(1) Quand le mal de tête ou le vertige étoient très-violens, & que le pouls n'avoit ni plénitude ni dureté, je faisois appliquer un vessicatoire au dos, & cherchois à rendre la fièvre intermittente, en donnant toutes les six heures demi-grain de tartre émétique, avec quelques grains de nitre.

Souvent j'ai réussi dans mon projet par ce moyen ; alors j'ai prescrit sur le champ le quinquina. Les vomitifs ont été utiles, ainsi que la teinture sacrée, donnée comme purgatif pendant les rémissions. La grande cephalalgie qui tourmentoit les malades après l'accès, a

diminua avec la chaleur, & devint ordinairement quarte pendant l'hiver. J'aurai encore occasion d'en parler ailleurs.

Ceci doit suffire à la description que nous avons entendu faire de la fièvre automnale de la Grande-Bretagne, qui régna dans toute sa force, non-seulement à Hampsire, mais encore dans plusieurs autres endroits de cette isle, & paroît avoir été causée cette année par la chaleur excessive de l'été, l'humidité putride du sol, que les pluies ne rafraîchirent point, & la longue durée du vent d'est.

Passons maintenant sur le continent, & examinons les maladies qui règnent dans les autres parties du monde à cette époque. Les plus obstinées de cette espèce ravagent fréquemment les Pays-Bas, sur-tout la Zélande, & sont particuliérement funestes aux étrangers.

La traduction Hollandoise de mon Essai sur les moyens de conserver la santé des gens de mer, faite par le

---

presque toujours été dissipée par l'application d'une emplâtre épispastique entre les deux épaules.

docteur Wind, eſt enrichie de remarques judicieuſes : de ce nombre ſont les ſuivantes, relatives à ce que j'y ai dit ſur les fièvres tierces.

« A Mildebourg, dit-il, capitale de » la Zélande occidentale, où ſon père » & lui ont pratiqué pendant vingt-» huit ans, communément il y a une » maladie qui ſe déclare vers la fin » d'août ou le commencement de ſep-» tembre, & eſt toujours plus violente » après les étés chauds.

» Elle paroît après les pluies qui » tombent ordinairement ſur la fin de » juillet ; ſon règne eſt d'autant plus » long, qu'elle paroît de meilleure » heure, car le froid ſeul la fait ceſſer.

» Vers la fin d'août & le commen-» cement de ſeptembre, c'eſt une fièvre » ardente continue, accompagnée de » vomiſſemens de bile, qui porte le » nom de maladie bilieuſe. Après » trois ou quatre jours, elle a des » intermiſſions, prend la forme de » double-tierce, & diſparoît au bout de » quinze, même plutôt. Les étrangers » accoutumés à reſpirer un air pur & » ſec, ne ſe rétabliſſent pas ſi promp-» tement.

» Ceux qui font mal à leur aife, tels
» que les foldats Ecoffois & Alle-
» mands en garnifon dans les places
» adjacentes, font fujets à avoir les
» jambes enflées après ces fièvres,
» & à tomber dans l'hydropifie. Ce
» dernier accident en fait périr plu-
» fieurs.
» Les flux font communs en fep-
» tembre & octobre. Vers la fin de
» ces mois l'air devient meilleur, &
» les maladies diminuent. A cette épo-
» que, ceux qui ont eu la fièvre rechu-
» tent quelquefois; mais alors ce n'eft
» qu'une fimple tierce, qui rarement
» empêche de fortir.
» Comme l'obferve encore ce pra-
» ticien, ces maladies ne diffèrent point
» des fièvres doubles tierces, commu-
» nes entre les tropiques. Ceux qui
» font attaqués de la maladie bilieufe
» ont d'abord le corps en feu, perdent
» l'appétit, leur langue devient blanche
» & chargée, leurs yeux fe jauniffent,
» & la pâleur s'empare de leurs lè-
» vres. Un émétique pris avant que le
» mal foit déclaré, eft avantageux;
» il eft rare qu'on foit obligé de faire
» ouvrir la veine, à moins qu'on n'ait

» à traiter des perſonnes pléthoriques.
» Les remèdes rafraîchiſſans ſont les
» principaux moyens de guériſon ;
» mais en octobre les fièvres tierces
» ne peuvent pas être domptées ſans
» quinquina.

» Ceux qui vivent convenablement,
» qui font uſage du vin, portent des
» habits chauds, & qui ſont bien lo-
» gés, réſiſtent beaucoup mieux à la
» ſaiſon dangereuſe, que les pau-
» vres gens. Néanmoins ces mala-
» dies ne ſont point contagieuſes, &
» rarement elles moiſſonnent les na-
» turels.

» On ſait que le régiment Ecoſſois,
» qui eſt au ſervice de la Hollande, a
» perdu tout ſon monde à *Sluys* en
» trois années ».

J'excéderois de beaucoup les bornes que me ſuis propoſé de donner à cet Eſſai, ſi j'entreprenois de faire l'énumération des maladies du même genre qui règnent annuellement pendant l'automne dans les autres parties de l'Europe. J'ai eu occaſion de parler ailleurs des épidémies qui ravagent la Hongrie & la campagne de Rome pendant les mois de juillet, août & ſep-

tembre. L'insalubrité de la Hongrie lui a fait donner, à juste titre, le nom de tombeau des Allemands. Quant à la Campagne de Rome, Lancisi, médecin du Pape Clément XI, nous fournit une preuve très-frappante de la malignité de l'air qu'on y respire.

Il rapporte que trente personnes, gentils-hommes & dames de la première distinction de Rome, ayant été, par partie de plaisir, vers l'embouchure du Tibre, le vent changea tout à coup, & souffla du midi sur des marais infects; qu'alors vingt-neuf d'entr'elles furent attaquées sur le champ de fièvres tierces; qu'une seule en fut exempte.

Avant de quitter l'Europe, il est bon que nous considérions les maladies qui dominent dans quelques endroits malsains des parties les plus méridionales, où l'on peut supposer que la chaleur a beaucoup d'influence. Dans cette vue nous choisirons l'isle de Sardaigne. Je ne crois pas qu'on ait rien imprimé sur celles qui l'affligent.

Tous les ans cette isle est dévastée par une maladie épidémique, qui se montre depuis le mois de juin jusqu'à

celui de ſeptembre (2) ; les habitans l'appellent intempérie. Il y a des étés où l'on manque de pluie pendant quatre ou cinq mois, & c'eſt alors qu'elle ſe déploie dans toute ſa force, étant toujours plus funeſte dans quelques endroits que dans d'autres, & particuliérement aux étrangers. Derniérement des Anglois en ont fait une triſte épreuve. En août 1758, l'Amiral

(2) On ne ſera point ſurpris que la Sardaigne ſoit ravagée tous les ans par une maladie épidémique, quand on ſaura que les marais y ſont extrêmement multipliés. Les vapeurs qui partent de ces eaux ſtagnantes, d'une boue délayée, qui ne nourrit des animaux & des végétaux que pour qu'ils y périſſent, & dont l'action du ſoleil accélère la diſſolution, y infectent l'air, & le rendent très-nuiſible. C'eſt ſur-tout le ſoir & le matin qu'elles ſont peſtilentielles pendant l'été, & principalement à l'époque où le deſſéchement commence à ſe faire. L'atmoſphère eſt tellement viciée dans certains cantons de cette iſle, vers les mois de mai, juin, juillet, août & ſeptembre, qu'on ne peut les traverſer, à quelque heure que ce ſoit, même du jour, ſans s'expoſer à des fièvres meurtrières. Etant en Corſe, j'ai ſouvent eu à traiter des fièvres malignes ou rémittentes des gens qui n'avoient fait que les parcourir à la hâte. (T)

Broderik montant un vaiſſeau de guerre appellé *le Prince*, fit jetter l'ancre dans la baie d'Oriſtane. Vingt-ſept hommes envoyés à terre pour les beſoins du bâtiment, y gagnèrent la maladie épidémique : douze entr'autres, qui avoient paſſé la nuit ſur le rivage, furent reconduits à bord dans le délire ; tous en général furent attaqués d'une fièvre nerveuſe, accompagnée de forte oppreſſion à la poitrine, & au creux de l'eſtomac, d'envies de mir continuelles, & chez quelques-uns, de vomiſſemens de bile : ce qui étoit fréquemment ſuivi de délire. Ces fièvres ſe changèrent en doubles tierces, & ſe terminèrent enſuite en quartes obſtinées. Nous ne devons pas oublier d'obſerver que dans le vaiſſeau, qui n'étoit qu'à deux milles du rivage, il n'y eut de malades que ceux qui avoient été à terre, dont ſept moururent. Le Prieur d'un Couvent étant venu rendre viſite aux Officiers anglois, leur apprit que les intempéries de l'iſle étoient des fièvres rémittentes ou intermittentes ; qu'il en avoit été attaqué pluſieurs fois lui-même, & avoit pris quantité de quinquina &

de ſerpentaire de Virginie, mais qu'il s'étoit toujours bien trouvé du changement d'air. Il ajouta que pendant le temps des maladies, les perſonnes riches quittoient leurs maiſons de campagne pour aller s'établir dans les villes, tandis que la plupart des pauvres gens, ſur-tout dans quelques endroits, ſuccomboient à la maladie épidémique, parce qu'ils n'étoient pas en état de prendre cette précaution.

Le remède employé par les habitans, eſt un émétique pris immédiatement après le premier accès. Ils le préparent en jettant quelques morceaux de verre rougi au feu dans un vin foible; cette boiſſon agit d'abord comme vomitif, & produit enſuite des ſueurs copieuſes.

La Sardaigne étoit autrefois ſi remarquable par ſon mauvais air, que les Romains avoient coutume d'y bannir leurs criminels. Actuellement elle a peu d'habitans. L'épidémie, qui ſe renouvelle tous les ans, en eſt la déplorable cauſe.

Quoiqu'elle ait environ 140 milles de longueur, & dans pluſieurs endroits 75 milles de largeur, on a cal-

culé que ſa population entière n'excédoit pas aujourd'hui 250,000, petit nombre en comparaiſon de celle de la Corſe, ſituée dans ſon voiſinage : iſle plus petite, mais proportionnellement plus ſaine, quoique les régimens françois y aient encore perdu derniérement beaucoup de monde par les fièvres intermittentes & rémittentes (3).

---

(3) Quoiqu'elle ne ſoit plus auſſi mal-ſaine que du temps de la conquête, par rapport à l'agriculture dont on s'occupe davantage, il eſt cependant vrai de dire que les fièvres rémittentes bilieuſes, & les intermittentes malignes, y enlèvent encore annuellement beaucoup de monde. Nos ſoldats y ſont très-expoſés quand leur garniſon ſe trouve près des marais, comme à Saint-Florent, au fauxbourg d'Ajaccio, &c. ; ou bien quand ils ſe haſardent à travailler dans les plaines. Ces maladies ſont exceſſivement dangereuſes lorſqu'elles ne ſont pas combattues dans leur principe par les remèdes les plus efficaces.

On ne doit point être ſurpris que les fièvres intermittentes & rémittentes ſoient ſi communes en Corſe. Perſonne n'ignore combien il y en a dans tous les pays chauds ; leur malignité eſt toujours plus ſenſible quand l'humidité, la fraîcheur des nuits, l'intempérance, le mauvais régime, les vers, concourent à leur développement. Il eſt tout ſimple qu'elles ſe contractent plus aiſément dans les plaines &

Quant aux possessions angloises dans les parties méridionales de l'Europe, les fièvres intermittentes & rémittentes, ainsi que le flux, sont les maladies dominantes à Minorque, depuis le mois de juin jusqu'à celui de novembre (4), & dans quelques années, elles

le voisinage des étangs, que par-tout ailleurs puisque dans ces endroits la chaleur est jointe à l'humidité.

Etant Médecin de l'hôpital militaire d'Ajaccio, ville maritime de cette isle, j'ai toujours vu que les saignées, les vermifuges, les émétiques, les laxatifs, les boissons anti-bilieuses, & le quinquina, étoient les moyens de guérison, les plus sûrs qu'on pût employer en pareil cas. J'ai observé d'ailleurs qu'on pouvoit prévenir ces fièvres jusqu'à un certain point, en usant de coraline non préparée, de vinaigre, de bon vin, d'alimens choisis, en vivant sobrement, fuyant l'ardeur du soleil, & évitant la fraîcheur des nuits. J'ajouterai que, comme les soldats mis en faction la nuit près des étangs, sont les plus sujets aux fièvres rémittentes & intermittentes de mauvais caractère, on contribueroit encore à les y soustraire en leur faisant porter des capotes dès que le soleil est couché; & veillant à ce qu'ils allumassent du feu devant leur poste. (T)

(4) Les maladies qui règnent le plus communément à Minorque, sont les fièvres d'été & d'automne, dont les signes caractéristiques

ſont très-réfractaires. L'air eſt plus pur

---

imitent ſouvent les retours périodiques des tierces, des doubles-tierces, des triples-tierces ou hémitritées, des ſubintrantes, &c. Comme leurs premières exacerbations & leurs jours de repos répondent aſſez ordinairement aux intervalles des fièvres tierces, le vulgaire généraliſe ſous la dénomination de *las tertianas* la plupart des maux dont on eſt affecté dans cette iſle, lorſqu'il y eſt queſtion de fièvre.

Les fièvres tierces qu'on y obſerve, exigent peu de remèdes quand elles ſont ſimples. Après les préparations convenables, le quinquina joint à la rhubarbe en poudre & au nitre, les guérit ſûrement. Lorſqu'elles ſont malignes, il faut adminiſtrer l'écorce du Pérou très-promptement, & à grandes doſes. Les ſignes auxquels on reconnoît ces dernières, ſont détaillés dans beaucoup d'ouvrages : Cælius Aurelianus, Torti, Mercatus, Heredia Werloff, &c., en ont parlé. Dans ce cas, on donne le quinquina dès la fin du ſecond accès ; quelquefois même après le premier. N'oublions pas de dire que les veſſicatoires ſont preſque auſſi indiqués que ce remède, lorſque les fièvres tierces s'annoncent comme nous venons de le dire. Quelquefois elles prennent tout de ſuite le caractère de continues avec redoublemens, & ne cachent plus leur malignité : il n'eſt pas permis alors de ſonger au fébrifuge, vu que le ventre eſt douloureux & bourſoufflé. Les ſaignées du bras, de la jugulaire, du pied ; les ventouſes ſèches

à Gibraltar, & ſa ſituation eſt plus ſaine.

& ſcarifiées, les veſſicatoires, les bains, les demi-bains, les pédiluves, les fomentations émollientes, les minoritifs, le petit-lait, les boiſſons aigrelettes, les lavemens émolliens, le camphre, deviennent ici des moyens très-utiles. Les apozêmes fébrifuges terminent la maladie.

Après les différentes eſpèces de fièvres qui nous ont occupés juſqu'ici, ce ſont les choléra-morbus & les dyſſenteries qui règnent le plus en été & en automne. Rarement ces accidens ſont mortels quand on y remédie de bonne heure. Quoique le premier ſoit ſouvent accompagné de violentes douleurs d'entrailles, de cardialgie, de ſoif, d'anxiétés, de nauſées, de contraction dans les membres, de ſyncope, du froid des extrémités, de ſueurs froides, d'évacuations bilieuſes très-abondantes, on le diſſipe communément en peu de jours par de grands lavages, des lavemens émolliens, les anti-émétiques, les narcotiques prudemment adminiſtrés, les abſorbans en cas d'aigreurs, les ſtomachiques & les purgatifs ſur le déclin.

Quant aux dyſſenteries, ce ſont les putrides qu'on a le plus ſouvent à traiter. Les vomitifs y font des merveilles. Les purgatifs réuſſiſſent également. Les boiſſons aigreletes, les hypnotiques donnés avec ménagement, même après l'évacuation des premières voies, les lavemens mucilagineux, un régime végétal, le ſimarouba, la caſcarille, &c., achèvent ordinairement de les dompter. (T)

SECTION SECONDE.

Climat du Canada, de Terre-Neuve, d'Halifax, de la nouvelle Angleterre, du Maryland, de la Virginie. Mauvaises saisons dans la Caroline méridionale, la Géorgie & la Floride. De Mobile & Pensacola.

TRANSPORTONS-NOUS maintenant vers l'Amérique, & considérons les maladies qui frappent les étrangers dans cette partie du globe : nous commencerons par celles du continent qui est le plus au nord.

Depuis que la vaste contrée du Canada a été soumise à la domination angloise, les troupes que nous y avons envoyées, & les Anglois qui ont été s'y fixer, ont joui de la meilleure santé (1). Il n'est point ici question de la grande mortalité produite par le

(1) Tous ceux qui l'ont parcouru conviennent qu'il exhale un air de longue vie. Sa température, qui, par la position du climat, est délicieuse, ne perd rien de sa salubrité par la rigueur singulière du froid, long & violent. (T)

ſcorbut pendant l'hiver de 1759. J'ai appris d'un Chirurgien qui a pratiqué long-temps dans différentes parties de cette région, & ſur-tout à Québec, que les vraies pleuréſies, & autres maladies inflammatoires, ſont les effets naturels de l'air froid de ce climat, mais qu'on y voit rarement les fièvres bilieuſes & intermittentes malignes.

L'inaltérable ſanté des équipages de vaiſſeaux qui abordent tous les ans aux bancs de Terre-Neuve; celle qui brille pendant ſi long-temps ſur ceux qui paſſent l'hiver à Halifax, prouvent qu'un froid conſidérable dont on ſait adoucir l'âpreté par des précautions convenables, produit peu de maladies, & rarement les fièvres, qui ſont l'objet de cet Eſſai. Les hommes qui montent les bâtimens de Terre-Neuve, reviennent chaque automne en Angleterre mieux portans & plus robuſtes que quand ils en ſont partis.

Le climat de la Nouvelle-Angleterre reſſemble à celui de la Grande-Bretagne, & ſes maladies ſont les mêmes. Mais ſi l'on paſſe dans les parties méridionales, le Maryland &

la Virginie, où les chaleurs ſont plus fortes & les terres plus humides, ſurtout dans les endroits incultes, on voit des fièvres de différentes eſpèces, & des flux qui ſont très-funeſtes aux étrangers, quoique les habitans du pays ſe portent bien en général (2).

Les maladies ſont plus obſtinées, plus aiguës & plus violentes dans la latitude de la Caroline méridionale. En juillet & août ſur-tout, lors de la crue du riz, les fièvres qui attaquent les étrangers ſont tout-à-fait irrégulières : elles ne ſe manifeſtent pas d'abord comme rémittentes ou intermittentes, mais tiennent beaucoup de la nature des affections qui ſont ſi fatales aux Européens nouvellement arrivés dans les Indes occidentales. Pendant ces deux mois il en eſt de même dans

(2) Il eſt certain que ces maladies ont été funeſtes à nos troupes pendant la dernière guerre. On a ſoutenu que le climat de la Virginie étoit également éloigné des excès du froid & du chaud ; mais cela eſt faux. Les chaleurs y ſont très-conſidérables ; d'ailleurs l'air eſt humide dans la partie la plus habitée : ce qui vient des rivières & des lagunes, qui ſont en grand nombre. (T)

la Géorgie & la Floride orientale : mais dans la Floride occidentale les maladies qui menacent les étrangers se rapprochent toujours davantage de celles qui règnent dans nos isles des Indes occidentales.

A Pensacola, où le sol est sablonneux, & tout-à-fait stérile, les Anglois ont beaucoup souffert ; plusieurs sont morts du scorbut faute de végétaux, mais la plus grande partie a été moissonnée par les fièvres. La chaleur excessive de l'atmosphère y a quelquefois produit une maladie mortelle, pareille à celle qui est connue dans les Indes occidentales sous le nom de fièvre jaune. En 1765 elle fut extrêmement fatale à un régiment envoyé d'Angleterre, pour lequel de semblables climats étoient étrangers ; il en fut redevable à la malheureuse circonstance de son débarquement dans le plus mauvais temps de l'année. Elle sévit sur-tout dans le fort, où les brizes de mer étant interceptées par la hauteur des murailles, ne laissoient respirer qu'un air très-étouffant & malsain.

Nous devons observer que pendant

le règne de cette fièvre meurtrière, ceux qui vécurent dans le havre à bord des vaiſſeaux s'en garantirent. Depuis peu cependant on regarde Penſacola comme plus ſain que Mobile, où les fièvres intermittentes dominent en juillet, août & ſeptembre. Là, comme dans les autres colonies que nous avons en Amérique, nous voyons en général que le quinquina fournit un ſouverain remède contre ces fièvres, qu'il faut y recourir à la première rémiſſion qui ſe préſente, & que c'eſt de la promptitude de ſon adminiſtration que dépend, en grande partie, la conſervation du tempérament.

Arrivés près du tropique, paſſons directement en Afrique, & de là aux Indes orientales, avant de nous occuper des maladies auxquelles les étrangers ſont expoſés dans les Indes occidentales. Rien ne remplira mieux les vues de cet Eſſai, & ne jettera plus de clarté ſur leur nature.



CHAPITRE II.

Maladies en Afrique.

SECTION PREMIÈRE.

Alger, Tunis, Tripoli, Maroc, Egypte.

LA bonne ſanté dont jouiſſent ordinairement les ſujets de preſque toutes les nations européennes qui vivent dans les liens de l'eſclavage, à Alger, Tunis, Tripoli & l'Empire de Maroc, ne nous laiſſe aucun doute ſur la ſalubrité des parties ſeptentrionales de l'Afrique. On ne peut pas même conteſter que les plus méridionales de l'Empire de Maroc ne ſoient très-ſaines; car les Européens y parviennent à un âge très-avancé, & s'y portent bien communément. Le *Litchfield*, vaiſſeau de Roi, armé de cinquante canons, fit naufrage ſur cette côte en 1758; ſon équipage fut renvoyé en Angleterre après dix-ſept mois de ſéjour à Maroc : tous ceux qui le compoſoient parurent en très-bon état,

revinrent avec l'air de la plus brillante ſanté ; ce qui prouva très-clairement la ſalubrité de ce climat.

Ne comprenons cependant pas l'Egypte dans le nombre des Royaumes d'Afrique, auſſi favorables à la conſtitution européenne. Ses parties baſſes ſont mal-ſaines, relativement au débordement du Nil, qui ſe renouvelle tous les ans, tandis que ſes parties élevées, environnées par des déſerts immenſes, couverts de ſables, ſe trouvent infectées de vapeurs nuiſibles qui s'exhalent, pendant l'été, de ces terreins arides & calcinés. Les maladies produites par ces cauſes (1), ſe

---

(1) Quelques Auteurs qui ont entrepris de parler de l'origine & de la cauſe de la vraie peſte qui ravage ce pays, ne paroiſſent pas avoir pris une connoiſſance bien exacte de la nature des vents & ſaiſons. Probablement ce n'eſt point le débordement du Nil, ni la mal-propreté du grand Caire, qui le rend inhabitable pendant les mois d'été, mais la chaleur des vents qui ſoufflent des déſerts, leſquels commencent ſouvent à ſe faire ſentir vers le milieu d'avril, & continuent pendant l'eſpace de trente ou quarante jours. Les pluies abondantes qui tombent alors après le coucher du ſoleil, ſervent, en quelque façon,

bornent

bornent à certains mois. Elles commencent en mai, & cessent communément en septembre : c'est alors, & principalement vers la fin de l'été, que les étrangers ont à craindre les maladies bilieuses, les flux & les fièvres (2), accidens de même nature que ceux qu'on éprouve dans les parties méridionales de l'Afrique, & dont nous allons nous occuper.

à rafraîchir l'air ; mais quand l'accroissement de la chaleur donne aux vents samiels une violence pestilentielle, & une qualité destructive, la main de la Providence étend une nappe d'eau sur l'Egypte. (L)

(2) *Voyez* Prosper Alpin, Thevenot, Bruin, Paul Lucas, & autres qui ont parlé de l'Egypte. (L)



SECTION SECONDE.

Côte de Guinée ; qualités du terrein ; chaleur qu'on y reſſent ; ſes bonnes & mauvaiſes ſaiſons ; quantité & effets des pluies ; effets ſurprenans des harmattans ; comparaiſon des différens établiſſemens européens ſur cette côte, relativement à la ſalubrité ; maladies qui attaquent les Européens en Guinée ; examen des eaux du pays ; moyen que l'on propoſe pour prévenir le ver de Guinée ; d'où vient la violence & la mortalité des maladies en Guinée ; journal d'un voyage fait à Cacho ; inſtructions médicales.

APRÈS avoir paſſé la grande rivière de Sénégal, nous entrons dans la Nigritie, ou ce qu'on appelle ordinairement la Guinée : à l'exception des parties où le cours de quelques rivières a conduit les Européens, elle nous eſt bien peu connue. De tous les Chrétiens, il n'y a que les Arméniens qui la parcourent.

Ceux-ci ſont les plus grands voyageurs du monde, & les ſeuls que nous

ſachions avoir viſité depuis peu de temps les parties intérieures de l'Ethiopie par pur objet de curioſité. Comme ils n'ont rien publié ſur ce pays, l'Europe a retiré bien peu de fruit de leurs voyages. Pluſieurs d'entre eux ont paru au Cap-Corſe, après avoir vu la haute Egypte & la Nubie, en traverſant tout le continent d'Afrique; mais parce qu'ils ignoroient les langues européennes, il leur a été impoſſible de ſe faire entendre. Tout ce qu'ils ont pu faire, a été de donner le plan de pluſieurs grandes villes à travers leſquelles ils avoient paſſé.

Le plus loin que les Européens aient pénétré dans cette partie de l'Afrique, en remontant les rivières, a été le royaume de Galam, éloigné d'environ ſept cens milles de la mer. Celle de Sénégal les y a conduits. Les François ont eu un comptoir dans cet endroit (1) pour le commerce de l'or;

---

(1) Ce qu'on m'a dit de ce comptoir peut donner une idée de l'état ſauvage des parties intérieures de la Guinée en général. Je dois ces détails à un Médecin qui a ſuivi le premier détachement des troupes angloiſes, envoyé pour en prendre poſſeſſion. Leur paſ-

il a été livré aux Anglois en 1758, après la priſe du Sénégal, ainſi que

---

ſage du Sénégal à cet établiſſement ſe faiſant contre le courant de la rivière, fut d'environ ſix ſemaines. Pendant cet intervalle les fièvres en moiſſonnèrent un tiers; on eut prodigieuſement à ſouffrir des chaleurs étouffantes & des couſins.

Arrivées à leur deſtination, ces troupes trouvèrent un petit fort conſtruit ſur une éminence, au tournant de la rivière, dont les deux rives préſentoient un pays plat, couvert de bois très-touffus, excepté néanmoins autour du comptoir: tous les arbres qui l'entouroient avoient été coupés juſqu'à la diſtance d'un demi-mille. D'un côté de cette rivière il y avoit des Nègres, de l'autre des Arabes, qui, pendant la ſaiſon ſèche, venoient faire paître leurs troupeaux. Là, toute la nature paroiſſoit conſpirer contre l'homme; les tigres empêchoient de ſe promener dans les bois. Ces animaux avoient ſouvent aſſez de hardieſſe pour entreprendre, pendant la nuit, d'eſcalader les murs. Si la précaution de porter des armes, ou de ſortir en petites bandes, garantiſſoit de leur fureur, on étoit expoſé à la morſure des ſerpens venimeux. La terre en nourriſſoit différentes eſpèces, & l'on en voyoit d'une grandeur extraordinaire. Les bords de la rivière étoient infeſtés de crocodiles, le ſol de fourmis blanches, l'air de mouches ſauvages, de mouches de ſable, & de couſins. Quoique les inſectes ne fuſſent pas les ennemis les plus redouta-

tous ceux qu'ils possédoient sur cette rivière. Depuis nous l'avons aban-

---

bles, peut-être étoient-ils les plus inquiétans. Les fourmis dévoroient presque tous les comestibles & habillemens ; rien n'étoit plus à l'abri de leurs ravages. Elles élevoient perpendiculairement un cylindre de terre vers l'objet qu'elles vouloient attaquer, & s'en servoient comme d'une échelle pour y arriver par milliers : c'étoit réellement un des plus grands tourmens des malades dans ce climat. Quoique les lits fussent suspendus à une certaine distance de la terre, elles trouvoient le moyen de s'y insinuer pendant la nuit. Leur piquure faisant l'effet de l'eau bouillante versée sur la peau, devenoit plus insupportable que la maladie. La quantité des mouches de sable, & des cousins, étoit excessive & pouvoit aussi passer pour un fléau. Il y en avoit cependant un encore plus terrible : je veux parler des mouches à miel sauvages, dont les essaims étoient assez nombreux pour obscurcir l'air, & qui souvent venoient faire leur ruche dans les chambres. Une ou deux fois l'été on recevoit la visite des sauterelles, qui venoient de l'est comme un nuage épais, & dévoroient toute la verdure. Au reste, ceci n'étoit qu'un mal passager ; car en huit ou dix jours le sol étoit aussi paré qu'auparavant, & les arbres poussoient de nouvelles feuilles.

Tous les animaux acquerroient dans cet endroit un degré de perfection extraordinaire. Des troupeaux d'éléphans & d'autruches énor-

donné, par rapport à ſon extrême inſalubrité.

De loin cette côte immenſe paroît

---

mes arrivoient fréquemment au fort. Les ſinges étoient aſſez nombreux pour faire le principal amuſement de la garniſon. Ils étoient habillés avec les uniformes des ſoldats morts, & étoient contraints à marcher debout, ayant les pattes de devant liées par derrière : beaucoup avoient été dreſſés à rendre pluſieurs ſervices dans les caſernes.

On eut des peines incroyables à ſupporter la chaleur exceſſive. La nuit même on avoit chaud, & quand le vent ſouffloit des déſerts, on croyoit être à la bouche d'un four. Tous les ans la rivière groſſie par les pluies abondantes qui tombent périodiquement dans ce climat, inondoit le terrein; elle en ſubmergeoit même une étendue conſidérable. Le petit fort, à l'abri des eaux par la hauteur de ſes murailles, reſſembloit à une petite iſle placée au milieu de la mer. C'étoit alors la ſaiſon des maladies : elle emporta près de la moitié du monde pendant ſa durée. Le plus petit écart, la plus légère intempérance, produiſoient la mort. Il étoit poſſible qu'une compagnie ſe rencontrât le ſoir en bonne ſanté, & fût preſque entièrement moiſſonnée le lendemain.

L'attente où l'on étoit d'être relevé vers la fin du douzième mois, fit ſupporter la vie malheureuſe qu'on menoit dans ce fort : malheureuſement à l'époque où l'on croyoit en partir, la mortalité fut telle parmi les ſoldats

n'être, en grande partie, qu'un pays plat, couvert de nuages assez bas. Plus près, on sent communément de fortes rosées pendant la nuit, & l'on voit le sol surchargé de brouillards matin & soir. La surface des terres présente le tableau d'une verdure agréable & continuelle : cependant on n'y trouve de culture que dans certains endroits ordinairement entourés de forêts, ou d'épais buissons, qui n'ont que le désavantage de fermer tout accès aux brizes rafraîchissantes, & de servir de repaire aux bêtes fauves.

---

envoyés du Sénégal pour remplacer cette garnison, qu'il n'y en eut guere plus de trois ou quatre qui y arrivèrent ; tous les autres périrent en remontant la rivière. Il n'y eut donc pas moyen que ses tristes restes l'abandonnassent ; ils se virent obligés d'y traîner encore leur déplorable extstence pendant une autre année, plus ennuyeuse que la précédente. A la fin le très-petit nombre qui en restoit fut renvoyé au Sénégal dans l'état le plus fâcheux.

Depuis on y a fait passer d'Angleterre quelques mineurs, afin d'instruire les naturels des procédes à mettre en usage pour l'exploitation de leurs mines d'or ; mais il n'en est pas revenu un seul ; les uns ont été tués par les habitans, la plus grande partie n'a pu résister au climat. (L)

Les plaines, ainſi que tous les terreins bas, ſont marécageux ou inondés par des rivières ou ruiſſeaux dont les bords fangeux & limonneux nourriſſent des joncs, des mangles, & les végétaux les plus nuiſibles, ſur leſquels ſe ramaſſe quantité de bourbe & d'ordure, dont l'odeur eſt inſupportable, ſur-tout le ſoir.

Là, comme dans toutes les autres contrées placées entre les tropiques, le ſoleil eſt vertical deux fois l'année; & communément, quand il revient du tropique du cancer, il amene avec lui des pluies longues & conſidérables. Ces pluies abattent la chaleur exceſſive, diminuent les vapeurs peſtilentielles qui, d'après toutes les vraiſemblances, s'exhalent de la terre, mais ſur-tout des ſables, dans la plupart des lieux dont la ſituation eſt pareille, & peuvent devenir meurtrières par l'action puiſſante du ſoleil, qui, deux fois l'an, darde des rayons perpendiculaires.

Il réſulte des dernières obſervations, qu'au Sénégal, qui eſt l'extrémité la plus ſeptentrionale de la Guinée, la chaleur fut, en décembre 1763,

de 93 degrés, mesurée au thermomètre de Fareinheit, & de 98 à Serre-Lionne. Le soleil en étoit alors aussi éloigné qu'il pouvoit l'être. De là nous pouvons juger, jusqu'à un certain point, des effets que les rayons perpendiculaires d'un soleil redevenu vertical, produiroient sur une terre déjà échauffée, si ces contrées n'étoient à l'abri de leur influence par une atmosphère de nuages épais, & une pluie presque continuelle. La plupart des pays situés entre les tropiques, n'ont guere que deux saisons, la sèche & l'humide. La première est communément de quatre mois, & celle des maladies; au lieu que, pendant plusieurs mois de la seconde, il y a beaucoup de cantons qui ne le cèdent à aucuns du monde pour l'agrément & la salubrité.

Comme en Europe l'hiver est tantôt rude, d'autres fois doux, précoce une année, tardif dans une autre, de même la saison des pluies, & leur quantité varient dans les pays voisins des tropiques. Au Sénégal, les pluies commencent vers les premiers jours de juillet, & continuent jusqu'à la fin d'octobre. Quelquefois cepen-

dant elles y ſont avancées ou reculées de quelques ſemaines. A Gambie elles devancent d'environ quinze jours ou trois ſemaines celles qui tombent au Sénégal, & le long de la côte elles ont plutôt lieu en proportion qu'on eſt plus éloigné de l'équateur.

On a peine à croire combien ces pluies ſont abondantes. Les obſervations faites au Sénégal ont démontré qu'il en tomboit cent quinze pouces dans les quatre mois de la ſaiſon humide. Il n'en tombe pas plus en Angleterre dans l'eſpace de quatre années.

Ce qui n'eſt pas moins digne de remarque, c'eſt que les changemens de temps les plus conſidérables n'ont point d'effet ſur le baromètre, ou au moins très-peu. Ce qui fait remonter en Europe la colonne mercurielle de près de trois pouces, ne fait preſque rien dans la zone-torride. Le plus violent ouragan, ou la plus forte pluie ne le dérangent point, pour ainſi dire; il eſt rare que le mercure y remonte à plus de quatre à cinq lignes. Ce n'eſt pas ſans difficultés qu'on explique d'une maniere plauſible comment, dans certains pays, tels que ceux qui

ſont placés entre les tropiques, les pluies fortes & continuelles donnent lieu aux maladies, tandis que dans d'autres endroits, particuliérement les parties méridionales de l'Europe, le manque d'eau pendant deux ou trois mois d'été, produit à-peu-près le même effet, & des maladies preſque ſemblables.

Dans un pays auſſi inculte & auſſi marécageux que la Guinée, on a peine à croire qu'il y ait une ſaiſon ſaine; mais ce que j'en avance eſt un fait conſtant, par rapport aux Européens nouvellement arrivés. Quoique ceux qui y vivent continuellement conſervent pendant tous les temps de l'année des marques évidentes de l'inſalubrité du climat, les maladies néanmoins qui les attaquent dans les mois ſecs, ſont ordinairement des reliquats de celles qu'ils ont éprouvées précédemment, ou viennent de ce que leur tempérament a ſouffert pendant la mauvaiſe ſaiſon.

Je ne puis m'empêcher d'obſerver à cet égard qu'on peut difficilement aſſigner une cauſe phyſique de maladie qui n'admette ſes exceptions; ainſi, non-ſeulement les bois & les marais

en Guinée font aſſez ſains pendant la ſaiſon ſèche, à l'exception du vieux & du nouveau Calbary, de Benin, & autres lieux pareils, mais encore il eſt poſſible de citer quelques villes entourées d'étangs & de brouillards, où les habitans n'ont point à ſe plaindre de leur poſition, même pendant la ſaiſon pluvieuſe : la nouvelle Orléans dans la Louiſiane, en eſt une preuve.

Les torrens impétueux vomis par les nuages pendant la ſaiſon humide dans les pays ſitués entre les tropiques, ne renferment-ils point ce qui y eſt nuiſible & contraire à la ſanté ? Ce qu'il y a de très-certain, c'eſt qu'en Guinée la plupart des principaux Nègres, & ſur-tout les Portugais mulâtres, prennent les plus grandes précautions pour éviter d'être mouillés par les pluies, & particuliérement par les premières. Aux approches de la ſaiſon pluvieuſe, ils s'enferment ordinairement dans des huttes couvertes de chaume, où ils ont toujours du feu, fument du tabac, & boivent de l'eau-de-vie : ce ſont les préſervatifs qu'ils emploient contre les

qualités nuiſibles de l'air. Quand la pluie les pénètre par accident, ils ſe plongent ſur le champ dans l'eau ſalée, s'ils en ſont voiſins. Les naturels ont coutume de ſe baigner une fois le jour, mais jamais dans l'eau douce des rivières groſſies par les pluies : ils préfèrent dans ce cas l'eau de fontaine. On s'imagine communément que les premières pluies qui tombent en Guinée ſont les plus mal-ſaines. Elles moiſiſſent quelquefois & pourriſſent totalement les ſouliers de cuir en quarante-huit heures, tachent les habits plus que toute autre, & dès qu'elles ont commencé, la terre fourmille de grenouilles, même dans les endroits qui étoient auparavant ſecs & brûlés. Les peaux, partie eſſentielle du commerce du Sénégal, ſe couvrent alors de grands vers ; & l'on obſerve que les oiſeaux qui ſe jettent avec avidité ſur les autres inſectes, refuſent de s'en nourrir. On a encore remarqué que les étoffes de laine mouillées de ces pluies, qu'on expoſoit enſuite au ſoleil pour être ſéchées, ſe rempliſſoient quelquefois de vers en peu d'heures.

Les maladies de cette ſaiſon doivent

elles être attribuées à la chaleur excesſive du ſoleil, qui eſt alors preſque vertical, ſoleil qui, pour une heure ou deux, diſſipe fréquemment les nuages vers le midi, & dont les rayons directs changent ſur le champ le froid cuiſant de l'atmoſphère en une chaleur pour ainſi dire inſupportable ?

De plus, comme ces orages ſubits & horribles, appellés ouragans dans les Indes orientales & occidentales, & tornados (2) ſur la côte de Guinée,

---

(2) Ils ſont fort communs ſur les côtes d'Afrique. Dans l'eſpace d'une demi-heure l'aiguille aimantée fait le tour entier du cadran, & le tonnerre, accompagné d'éclairs terribles, fait du ciel & de la terre une ſcène d'horreur & d'épouvante. Des traces de ſoufre enflammé qui paroiſſent de tous côtés dans l'air, font craindre que le feu ne prenne aux vaiſſeaux : cependant les navigateurs s'accoutument par degrés à ces phénomènes.

La force du vent dans les tornados eſt telle, qu'elle a quelquefois roulé le plomb des toîts auſſi promptement qu'il pourroit l'être par les mains de l'ouvrier. Le nom de tornados ou d'ouragan fait ſuppoſer pluſieurs vents oppoſés ; mais le plus fort eſt généralement le ſud-eſt.

Atkins, qui, quelquefois, avoit eſſuyé

ſe montrent en partie dans la ſaiſon vieuſe ; ne contribuent-ils pas encore aux maladies qui règnent à cette époque ?

Il y eut une année où l'on l'obſerva au Sénégal, qu'au commencement de la ſaiſon pluvieuſe, beaucoup de ſoldats & les deux tiers des femmes angloiſes tombèrent malades pendant la nuit qui ſuivit un de ces ouragans : toute la garniſon avoit auparavant joui de la ſanté la plus brillante.

Enfin, n'eſt-il pas plus probable que comme dans pluſieurs de ces contrées, la terre n'eſt point humectée par les pluies pendant l'eſpace de ſix à huit mois, mais par les ſeules roſées, qui renouvellent toutes les nuits la végétation, & lui rendent ſon agréable verdure, ſa ſurface ſe durcit dans bien des endroits, & ſe revêt d'une couche ſèche qui retient les vapeurs dans ſon ſein, juſqu'à ce qu'elle ait été amollie par des pluies de quelque durée, & que les exhalaiſons, long-

deux tornados dans un ſeul jour, aſſure que de deux vaiſſeaux à dix lieues l'un de l'autre, l'un eſt quelquefois tranquille, tandis que l'autre eſt expoſé au plus triſte naufrage. (T)

temps enchaînées, aient été mifes en liberté ?

La féchereffe & dureté permanentes des portions de terre qui ne font point couvertes de gazon & autres végétaux, prouvent d'une manière évidente que les rofées n'y pénètrent pas profondément ; ainfi les grandes rivières, refferrées dans des bornes étroites pendant la faifon sèche, abandonnent une partie de leur lit, dont l'humidité, defféchée par les chaleurs, fait place à une croûte dure & folide. Auffi-tôt que les pluies tombent, cette croûte & cette glaife, endurcies par degrés, s'amolliffent peu-à-peu, & le fol, qui n'avoit pas auparavant la moindre odeur, commence à exhaler une puanteur qui, en quatre ou cinq femaines, devient exceffivement dangereufe : c'eft alors que les maladies font ordinairement les plus violentes.

Dans mon Effai fur les moyens de conferver la fanté des gens de mer, j'ai déjà parlé des vapeurs malignes & fatales, appellées *harmattans* (3),

(3) Notre Auteur ne donne point à ce terme

& des saisons où elles infectent quelques endroits de cette côte ; depuis

---

la signification ordinaire, il l'emploie pour désigner une espèce de brouillard ; mais les voyageurs s'accordent à dire que ce nom est celui d'un vent de terre, si fort dès le moment de sa naissance, qu'il prend aussi-tôt l'ascendant sur les vents de mer. Les Portugais l'ont appellé *terreur.* Il forme des orages qui durent ordinairement deux ou trois jours, & quelquefois quatre ou cinq. Il est très-froid & perçant. Le soleil demeure caché dans l'intervalle, & l'air est si obscur, si épais & si rude, qu'il affecte sensiblement les yeux. La nudité des Nègres les expose à ressentir si vivement son action, qu'on les a vu trembler comme dans l'accès d'une fièvre violente. Les Européens même qui sont nés dans un climat plus froid, le supportent à peine, & sont obligés de se tenir renfermés dans leurs chambres avec le secours d'un bon feu & des liqueurs fortes. Les harmattans règnent à la fin de décembre, & sur-tout pendant le mois de janvier ; ils durent quelquefois jusqu'au milieu de février, mais ils perdent alors une partie de leur force : jamais ils ne se font sentir pendant le reste de l'année.

Il est certain que, pendant toute la durée des harmattans, les Blancs & les Nègres sont également forcés de demeurer à couvert dans leurs maisons, & n'en sortent que pour les besoins pressans. L'air, dit-on, est alors si suffoquant, qu'il y a peu de poitrines assez bonnes

j'ai trouvé des perſonnes qui avoient peine à concevoir qu'une vapeur ou un brouillard puſſent ouvrir des crevaſſes dans le bois , & ſéparer des planches unies avec ſoin. Je me contenterai de dire à cet égard que ces faits , dont l'authenticité eſt irrévocable , ne peuvent guère s'expliquer par la théorie. Une perſonne qui a vécu très-long-temps dans le fort du Cap-Corſe , m'a aſſuré qu'étant dans une des chambres d'en-haut pendant le temps de ce brouillard , les bois du plancher s'étoient tellement écartés , qu'elle avoit diſtingué les chandelles allumées dans l'appartement d'en-

---

pour y réſiſter ; la reſpiration eſt embarraſſée : on avale de l'huile pour l'adoucir. Les harmattans ne ſont pas moins pernicieux aux animaux qu'aux hommes ; auſſi les Nègres , qui connoiſſent le danger , prennent-ils des précautions pour en garantir leurs beſtiaux. Deux chèvres qu'un commandant du Cap-Corſe fit expoſer à l'air , dans la vue ſeule de s'inſtruire par l'expérience , furent trouvées mortes au bout de quatre heures. La direction ordinaire de ces vents eſt *eſt-nord-eſt* ; leur force eſt ſi extraordinaire , qu'ils font changer le cours de la marée. (T)

bas (*), & ce qu'on y faifoit. L'écartement avoit été d'environ un demi-pouce pendant le règne de l'*harmattans*. Elles fe réunirent comme auparavant dès qu'il fut diffipé. J'ai déjà dit qu'heureufement ces brouillards n'étoient dangereux que dans certaines années, & qu'alors même le danger fe bornoit à certains endroits : mais il eft temps de finir cette digreffion.

Si par les détails précédens nous nous formons l'idée d'un pays bas, inculte, rempli de bois, fubmergé, même lorfque la chaleur de l'air excède de quelques degrés celle qu'on éprouve en Angleterre, nous ne ferons pas furpris que ceux qui ne font pas acclimatés parviennent rarement à fe fouftraire aux maladies dans la faifon pluvieufe. Si nous confidérons encore que les feules portions de terre défrichées font baffes, marécageufes, inondées tous les ans (celles-ci étant les feules propres à la culture du riz, aliment ordinaire des naturels) ; &

(*) Dans ce pays on ne fait pas de plafonds en plâtre.

ſi nous ajoutons à tout ceci la condamnable inſouciance des Européens eux-mêmes ſur les choſes relatives à la ſanté, nous concevrons ſans peine la violence & la mortalité des maladies qui les attaquent.

Il eſt aſſez commun dans pluſieurs factoreries de voir quelques Européens, renfermés dans un petit eſpace de terre baſſe & humide, environnée de bois ſi touffus, qu'elle eſt inacceſſible aux briſes fraîchiſſantes, & ne permet de ſe promener qu'à une diſtance peu conſidérable. Malheureuſement auſſi les Européens ont fixé quelques-uns de leurs principaux établiſſemens ſur des terreins bas, éloignés de la mer, trop abrités & incultes, ſur des bords limonneux, ou près des embouchures marécageuſes des rivières, ſur les marais ſalins formés par le débordement de l'Océan, ou ſur des endroits infectés par les miaſmes du poiſſon pourri, dont les Nègres couvrent la terre.

Malgré ce que nous avons dit de la Guinée, on ne peut guère, à notre avis, révoquer en doute qu'en défrichant & cultivant une partie de terre

dans ce pays avec autant de ſoin qu'à la Barbade, & deſſéchant les marais voiſins, l'air en ſeroit tout auſſi ſain que celui qu'on reſpire dans cette iſle délicieuſe des Indes occidentales. Actuellement les établiſſemens anglois ſur les rivières de Sénégal & de Gambie, ſont évidemment mal-ſains ; cependant les parties ſeptentrionales de cette côte, ou celles qu'on nomme parties ſous le vent, ſont moins pernicieuſes, ſur-tout dans les endroits ou comptoirs voiſins de la mer : ainſi l'iſle Gorée, la ville de Serrelionne, le fort de Diſcove, de Succonde, le Cap-Corſe, & tous les forts anglois, hollandois & danois, bâtis ſur la côte d'Or, méritent la préférence ſur les pays qui ſont au vent de ces établiſſemens.

L'air eſt mauvais à Whidaw, plus mauvais, &, pour ainſi dire, peſtilentiel pour les Européens dans le golphe de Benin, même juſqu'au Cap-Lopés. Quant à l'établiſſement portugais au midi de ce Cap, nous voyons que Saint-Paul de Loanda, capitale de leurs poſſeſſions dans cette partie du monde, eſt regardée comme aſſez

ſaine, tandis que le royaume, & ſurtout la ville de Benguela, ſont auſſi mal-ſains qu'ils puiſſent l'être. Saint-Salvador eſt la place la plus ſaine, ou le Montpellier, par rapport à ſon air, des établiſſemens portugais formés dans cette partie du globe. Quoiqu'à 150 milles au-deſſus de la rivière de Congo ou Caire, & à ſix degrés de l'équateur, ſa poſition ſur une montagne dont les environs ont été éclaircis par la coupe des bois & arbuſtes, fait que, non-ſeulement ſes habitans reſpirent un air pur, mais encore qu'ils ſont exempts, en grande partie, de toutes les calamités attachées à un climat inſalubre.

Les maladies les moins dangereuſes qui attaquent les Européens en Guinée, ſont le mal de ventre ſec, & un ver qui ſe forme dans les chairs. Ce ver eſt blanc, rond, grêle, quelquefois long de quelques verges, & ſe place dans les interſtices des muſcles, ſous la peau des jambes, des pieds ou des mains; il y produit une eſpèce de tumeur reſſemblante à un clou, accompagnée de grande douleur, tant que ſon ſommet ne ſert point de baſe

à une vésicule remplie d'eau, où la petite tête noire de l'insecte se manifeste. La vessie étant crevée, on doit s'assurer de la tête du ver, en l'attachant à un petit rouleau de toile, enduit d'un emplâtre. Une ou deux fois le jour on en tire une partie, en prenant garde de le rompre, & ayant soin de l'entortiller sur le rouleau jusqu'à ce que l'on l'ait fait sortir tout entier. Une fois qu'il est dehors, communément l'ulcère est bientôt guéri, au lieu que si le ver se casse, la portion qui reste dans les chairs, ne peut s'obtenir que par une douloureuse & longue suppuration en différens endroits. (4) Le docteur Rouppe remarque

(4) Lorsqu'en tournant le ver autour d'un petit rouleau de toile, enduit d'un emplâtre adhérent, on sent de la résistance, il faut le laisser, & mettre de l'huile à l'endroit par où il s'est fait jour. Il est bon de faire tremper la partie attaquée de ce ver dans l'eau froide; c'est le moyen d'en favoriser l'expulsion. Quelquefois il se casse, comme le dit notre Auteur : dans ce cas on doit appliquer des cataplasmes. Celui de fiente de vache est très-vanté pour en provoquer la sortie ou la suppuration.

Le ver nommé *vena medina*, vraisembla-

que le ver guinée eſt une maladie contagieuſe. Au moins il eſt prudent

---

blement à cauſe de ſa reſſemblance avec une veine, ne diffère point, à notre avis, du ver de Guinée; bien des perſonnes en ont la même idée.

Beaucoup d'Auteurs en ont parlé ſous cette dernière dénomination : Galien, lib. 6, *De locis affectis*; Paul Æginette, lib. 4, cap. 59; Aetius, tit. 4, Sermon. 2; Albucaſis, cap. 291, 92; Hans-Sloane, pag. 126, *Appendix ad introductionem*; Kempfer, *Amænitat. exotic.* Faſcicul, 3, obſ. 4.

Ce ver eſt d'un blanc pâle, tendre, de la groſſeur d'une corde de harpe; à ſon muſeau il a de petits poils avec un point noir, & quelque trace de bouche : ſa queue eſt également percée en manière d'anus. Sal ongueur varie; il y en a qui ont plus d'une aune. Kempfer dit qu'il tient beaucoup de la nature du polype. Quelques Naturaliſtes croient que l'animal qui le produit reſſemble à une punaiſe, dont les deux pieds de devant ſont armés de ſerres, & le muſeau d'une eſpèce de forceps, avec lequel il déchire; que ſe trouvant dans l'eau ſtagnante, il s'attache aux jambes, aux bras, &c., où ſes œufs écloſent au printemps. La maladie du ver en queſtion eſt, non-ſeulement commune en Guinée, mais encore dans l'Arabie déſerte, ſur les côtes du golphe Perſique, dans la Péninſule des Indes, &c. Ce ver ſe loge dans les chairs, principalement dans le tiſſu cellulaire, depuis les genoux juſqu'aux pieds, plus rare-

pour

pour les Européens de ne point habiter les chambres des Nègres, qui en

---

ment dans le ſcrotum, les lombes ou les bras. Il ſuit ordinairement les plis des muſcles; & quelquefois s'accroche aux os, d'où on ne l'arrache que très-difficilement. Tantôt il eſt ſolitaire, & tantôt accompagné de pluſieurs autres. Kempfer en tira dix à un Européen dans un été.

La ſortie de ce ver eſt preſque toujours annoncée par une petite fièvre, qui ſouvent eſt éphémère, ſouvent auſſi dure trois jours. Il vient une petite rougeur & tumeur à la partie qui en eſt attaquée; le lendemain on y voit une puſtule de la grandeur d'un pois, tendre, aqueuſe, tranſparente, & fréquemment d'une couleur noire. Au troiſième jour on apperçoit le muſeau du ver qui ſort peu-à-peu. Il faut communément dix jours pour l'ôter tout-à-fait. On l'enlève facilement du ſcrotum & du jarret. Kempfer en tira deux vivans de cette première partie, ſans éprouver de difficulté. Mais lorſqu'il eſt au pied, on ne l'arrache guère que dans l'eſpace de vingt jours. En pareil cas il attire continuellement une grande quantité de matière purulente, cauſe de grandes douleurs & beaucoup de ravages.

La cure conſiſte à mûrir la tumeur avec les émolliens, & enſuite à rouler ce ver comme l'enſeigne M. Lind. Il faut prendre garde de le tirer trop fortement ou trop ſubitement; ce qui cauſeroit des douleurs atroces & la rupture: une fois qu'il eſt caſſé, on a

ſont atteints, & d'éviter toute communication trop particulière avec eux.

à craindre des ulcères fiſtuleux, difficiles à guérir; & d'ailleurs, qu'il ne ſe retire & reparoiſſe dans un autre endroit. Le ver étant ôté, l'ulcère ſe guérit ſans peine. Il y en a qui ſe contentent de le laver avec de l'eau froide. Les gens du peuple ſe ſervent d'oignons cuits ſous la cendre pour faire mûrir la tumeur, aider la ſortie du ver, & cicatriſer la plaie.

N'oublions pas de faire obſerver que les Banians, aux Indes orientales, ont un ſecret pour faire ſortir le ver très-promptement : ils emploient pour cela des cataplaſmes de certaines feuilles; celles-ci le font tomber au bout de vingt-quatre heures, ſans que la partie malade ait ſouffert. Ces feuilles ne viennent, à ce qu'ils diſent, que ſur les côtes de Malabar.

Nous avons dit que des Naturaliſtes croyoient que le ver de Guinée tiroit ſon origine d'un petit inſecte, qui, ſe trouvant dans l'eau ſtagnante, s'attachoit aux bras, aux jambes, &c., où il dépoſoit ſes œufs. Ce ſentiment n'eſt pas, à beaucoup près, le général; bien des perſonnes ſe perſuadent qu'on en reçoit le germe avec les mauvaiſes eaux dont on fait uſage dans les pays où il eſt commun.

Des Chirurgiens qui ont fréquenté la Guinée, ont propoſé de donner le mercure en petite doſe pour tuer le ver dont nous parlons; mais ſuppoſé qu'il en mourût, pourroit-on bien l'extraire ſur le champ? Et dans le cas contraire, ne produiroit-il pas des

Ces maladies ſe voient dans toutes les ſaiſons de l'année, & ſont rarement mortelles. Les plus funeſtes aux Européens, ſont le flux & les fièvres; elles ſe déclarent pendant les pluies. Les femmes d'Europe s'en tirent avec peine, comme on l'a toujours obſervé.

---

accidens inflammatoires, des ulcères & des ſinus?

Le makaque, ver ſi connu à Cayenne entre les Américains, les Nègres, les Créoles, & que les étrangers même y contractent par un long ſéjour, a quelques traits de reſſemblance avec celui qui nous occupe, ſans être de la même eſpèce. Il eſt de la groſſeur d'un tuyau de plume, long d'un pouce, rouſſeâtre, ou d'un brun foncé, approchant d'une chenille par ſa figure. Cet autre inſecte naît ſous la peau, ordinairement aux jambes, aux cuiſſes, auprès des articulations, ſur-tout celle des genoux. D'abord il ſe fait ſentir par une démangeaiſon, qui eſt bientôt ſuivie d'une tumeur. On la perce après l'avoir laiſſé groſſir; le makaque s'y trouve nageant dans le ſang. La manière de l'enlever eſt de preſſer la peau tout ſimplement, & de le prendre avec un petit morceau de bois fendu. Pour hâter la maturité de la tumeur, on l'enduit de la craſſe qui ſe forme dans les pipes à fumer: après l'opération, la plaie ne tarde pas à ſe fermer d'elle-même. (T)

Un chirurgien qui a pratiqué plusieurs années au Sénégal, m'a appris que pendant plusieurs mois de la saison sèche, ce pays ne le cédoit à aucun du monde pour la salubrité & la beauté; mais qu'au commencement de la saison pluvieuse, une fièvre maligne nerveuse se répandoit toujours parmi les Européens. Comme elle s'annonçoit par de cruelles envies de vomir, & souvent même des vomissemens de bile, on auroit dit qu'elle étoit l'effet d'un poison reçu dans l'estomac. Son invasion se manifestant ainsi, il administroit quelques grains de tartre stibié; ce remède agissant comme émético-cathartique, soulageoit les malades ordinairement, & fréquemment les délivroit de tout accident: mais ce mieux n'étoit pas de longue durée; six heures après communément, la fièvre & le vomissement revenoient avec délire. La prescription d'un second émétique ne produisoit plus un aussi bon effet que la première fois: nous voulons dire la rémission. Cependant on parvenoit encore, quelquefois, à l'obtenir par le julep camphré de la pharmacopée de Londres,

& la verrée saline de la pharmacopée des pauvres d'Edimbourg. Lorsqu'on étoit assez heureux pour y réussir, on ne différoit point à avoir recours au quinquina. Les personnes très-plétoriques étoient saignées; mais cette opération ne dissipoit que pour un instant la douleur de tête & du dos. La fièvre étoit portée au plus haut point de malignité chez plusieurs. Ceux-ci mouroient presque sur le champ, ayant le corps de couleur jaune, & la peau parsemée de taches livides ou pourprées. Rarement ce Chirurgien appliquoit des vessicatoires, à moins qu'il n'y eût du coma : mais alors il s'en trouvoit bien.

Le quinquina devoit trouver sa place immédiatement après la première rémission de la fièvre, procurée par le vomitif. Ces fièvres malignes nerveuses, exigent aussi une plus prompte application des vessicatoires.

On voit fort rarement dans cette partie du monde des fièvres inflammatoires pendant la mauvaise saison; le flux domine principalement alors, quoiqu'il paroisse encore dans d'au-

tres temps : c'eſt une maladie très-commune, & ſouvent fatale aux Européens en Guinée. Cependant l'épidémie la plus meurtrière, eſt cette fièvre maligne nerveuſe, du genre des remittentes, qui ne ſévit qu'après la ſécheresſe. (5)

---

(5) Ce qui ſuit eſt une deſcription exacte de cette fièvre qui ſévit à bord du Weaſel, petit bâtiment de guerre, lorſqu'il étoit, en août 1769, temps de la ſaiſon pluvieuſe, ſur la rivière de Gambie. On l'a extraite du journal de M. Robertſon, homme de mérite, chirurgien de ce navire.

« Les ſymptomes ſont expoſés d'après leur marche, ſuivant que la maladie ſe préſentoit avec plus ou moins de malignité.

Dans le dernier cas elle commence par un mal de tête, embarras à l'eſtomac, ſoif, mal aiſe général, douleur, ſur-tout au dos & aux lombes. Le pouls eſt petit & fréquent, la peau chaude & sèche. Il eſt vrai que le matin ces accidens ſont diſſipés en grande partie, mais ils augmentent ſur le ſoir; ce qui arrive pendant tout le cours de la fièvre.

Vers le troiſième jour, les ſymptomes paroiſſent plus graves; la langue devient blanche & ſale; la voix s'affoiblit & manque; la ſoif redouble au point d'être inextinguible; le pouls eſt plus mou & moins développé que dans l'état naturel.

Le mal de ventre ſec eſt ici le même qu'aux Indes occidentales; mais le ver

---

Le quatre, les malades perdent le goût, & ſur le ſoir ontbeaucoup de chaleur ſans pouvoir dormir.

La troiſième nuit il y a une petite moiteur à la peau : pluſieurs même ſuent abondamment.

Le cinq, la foibleſſe eſt plus conſidérable. Juſques-là les malades reſtent levés pendant le jour.

Le ſix, des ſonges effrayans, & un commencement de délire les empêchent de repoſer.

Le ſept, les choſes vont en empirant; la langue brunit, ſe ſèche davantage, & ſe gerce; le délire augmente; l'agitation & le mal-aiſe ſont univerſels.

Le huit, les rémiſſions & redoublemens ont lieu comme à l'ordinaire.

Le neuf eſt le plus mauvais jour. Le matin il y a de la fraîcheur; mais les ſymptomes reparoiſſent bientôt avec bien plus de force qu'auparavant.

Depuis le ſix, le pouls eſt fort irrégulier, & plus foible en général que dans l'état de ſanté.

Ce jour écoulé, la rémiſſion de la fièvre eſt complette; mais vers la nuit, il en revient un peu : ce qui ſe répete tous les ſoirs, juſqu'au dix-ſept. La criſe eſt un petit dévoiement.

Cette fièvre étant beaucoup plus maligne,

de Guinée paroît être une maladie, pour ainsi dire, particulière à l'Afri-

---

tous les symptomes ont plus de violence. Dès le principe, la prostration des forces est excessive; il y a mal-aise universel, vertige, de grandes envies de vomir; le pouls est plein, accéléré, quelquefois mauvais; la langue blanche & sèche. Tantôt il y a une diarrhée très-fatiguante, avec des tranchées; tantôt une toux fort incommode, douleur considérable, resserrement aux yeux, & constipation.

Le second jour, les choses sont les mêmes.

Vers le trois, au matin, l'on observe une petite rémission; mais sur le soir les accidens se renouvellent.

Le quatre, à peine la rémission est-elle sensible.

Lorsqu'elle a lieu, ce n'est pas pour plus de trois heures. Les malades semblent un peu plus frais, mais leur soif est aussi forte. Les paumes des mains, & les plantes des pieds, sont brûlantes. L'anxiété, les inquiétudes & des songes effrayans empêchent de goûter les douceurs du sommeil; la mémoire commence à se perdre. Un petit nombre a la langue blanche & épaisse, la plupart sèche & gersée. Plusieurs ont des vomissemens bilieux, & rendent fréquemment par les selles des matières fétides & délayées; mais les malades qui sont constipés dans le principe, restent toujours dans le même état.

Le cinq, plusieurs ont du délire vers le soir,

que. Comme on a cru qu'il devoit ſon exiſtence à la mauvaiſe qualité de

---

chez quelques-uns la langue devient noire ; & les dents ſe couvrent de tartre.

Le ſix, au matin, un petit nombre ſe trouve mieux, mais tous en général ſont fort mal le ſoir. Les douleurs du dos, des lombes, & au fond des orbites, ne diminuent pas.

Le ſept, le délire eſt plus ſoutenu ; pluſieurs ont le viſage jaune, un regard farouche, les urines échauffées, ſans qu'on puiſſe l'imputer aux veſſicatoires. Il y a diſpoſition au vomiſſement, & des ſelles déliées.

Le huit, il y en a qui, après des évacuations bilieuſes conſidérables par haut & par bas, évacuations qui tachent comme du ſafran, ont des taches pourprées ſur le viſage & le col. Le délire, la ſtupeur, les ſueurs froides, les tremblemens convulſifs, le jeu de mains, les ſoubreſauts des tendons, les évacuations involontaires par les urines & par les ſelles, ſont des ſymptomes familiers : le pouls eſt très-irrégulier. On a vu ce jour-là une parotide.

Le neuf, les accidens ſont auſſi fâcheux ; les taches pourprées paroiſſent ſur la peau, & diſparoiſſent auſſi-tôt. On ſe trouve mieux tant qu'elles y reſtent. Un malade a ſaigné du nez, & eſt devenu jaune.

Le dix, un petit nombre a éprouvé une rémiſſion, mais très-légère.

Le onze, les accidens perſiſtent. Un peu avant la mort d'un homme, on a vu beau-

l'eau du pays, provenante en général d'un ſol rempli de bois & maré-

---

coup de ſang épanché ſous ſa peau, du côté droit du viſage & du cou.

Le treize, le viſage eſt beaucoup plus jaune; la diarrhée ſurvient, mais ſans tranchées. Une tranſpiration douce & univerſelle s'eſt déclarée chez un malade; après cela il a été plus frais, & s'eſt ſentit ſoulagé. Les autres continuent à être attaqués de mauvais ſymptomes. L'un d'eux eſt tombé en ſyncope.

Le quatorze, le dévoiement a été accompagné de tranchées; les malades ont été plus frais, mais très-affoiblis. Les accidens fâcheux ont toujours été les dominans; les ſoubreſauts des tendons ont continué.

Le quinze, les ſymptomes alarmans ne diſparoiſſent point. On a ouvert une parotide; ceux qui ont le ventre libre & le viſage jaune, ſe ſe trouvent mieux. Un homme a eu des émorrhoïdes.

Le ſeize & le dix-ſept, le mieux s'eſt ſoutenu, excepté chez un ſeul malade.

Le dix-huit, un homme qui, pendant deux jours, avoit paru dans la poſition la plus critique, a dormi profondément, ce qui a été ſuivi d'une tranſpiration générale, & eſt devenu une criſe ſalutaire.

Chez un malade, la fièvre a continué juſqu'au vingt-unième jour; mais elle a eu peu de violence pendant toute ſa durée.

Quant aux jours critiques & ſymptomes, ils ont été fort dangereux dans cette fièvre.

cageux, j'ai demandé qu'on m'envoyât du Sénégal, de Gambie, & de

---

Dans une circonſtance, il y a eu une parfaite rémiſſion le ſoir du troiſième jour.

Dans une autre occaſion, il y en eut une autre de trente heures, qui commença le matin du cinquième. Cependant la fièvre revint enſuite, pendant douze heures, avec plus de violence qu'auparavant.

Quatre malades ont péri le huitième jour. L'un d'eux a eu une parotide. La fièvre étant de la plus douce eſpèce, on a vu ce jour-là une criſe imparfaite.

Une perſonne mourut le dix, & on en perdit trois le onze.

Le treize, il en périt une, & pluſieurs eurent une diarrhée qui devint une criſe favorable. Un malade eut une tranſpiration générale, qui fut ſuivie, le quatorze, d'une petite diarrhée, dont il ſe trouva bien.

Le quatorze également, on perdit un malade. Il avoit eu un ſaignement de nez, & des taches pétéchiales ſur le cou.

Le quinze, l'engorgement d'une glande parotide fut en état d'être ouverte.

Le dix-huit, un malade qui ſe trouvoit en très-grand danger, eut une criſe inattendue; un bon ſommeil donna lieu à une moiteur univerſelle.

La conſtipation, les fréquentes évacuations bilieuſes, tant par le vomiſſement que par les ſelles; le ſaignement de nez, les taches pétéchiales, la couleur brune de la langue, ſa ru-

Serre-Lionne, des bouteilles bien bouchées & cachetées, remplies de cette

---

desse, le serrement des lèvres entre les dents, l'air morne & farouche, l'abattement, ont été des symptomes mortels dans tous les cas. De trois malades qui eurent de la toux, deux succombèrent. Ce qu'il y eut de remarquable, c'est que le troisième eut une crise salutaire. Le dix-huitième jour. Les selles & les urines involontaires furent aussi suivies de la mort, à l'exception de deux fois : dans le premier cas, il y eut une parotide; dans le second, une crise inattendue vers le dix-huit. Une douleur sur les yeux ou dans le fond de leur orbite, les syncopes, l'envie de boire à grands coups, l'avidité marquée à cet égard, furent des symptomes dangereux. Après avoir tâté le pouls, on ressentoit toujours une sensation désagréable aux doigts, particuliérement quand la peau étoit moite; mais quand il s'agissoit d'une transpiration critique, cela n'arrivoit pas.

» La plupart des malades furent évacués par haut & par bas. On croit que cette fièvre perdit beaucoup de sa violence quand le vaisseau quitta la rivière de Gambie, & se remit en mer. Le Capitaine, qui en fut atteint, prit dix onces de quinquina. De là nous pouvons juger jusqu'à un certain point combien de livres il en a fallu pour trente ou quarante qu'elle attaquoit dans un très-petit bâtiment, & combien peu ce qu'on accorde au Chirurgien pour les remèdes, est proportionné à cette dépense ». (L)

eau, afin d'en faire l'analyſe. Etant ouvertes, j'ai trouvé qu'elles contenoient toutes une eau putride; mais l'odeur qu'exhaloit celle du Sénégal, étoit la plus infecte & la moins ſupportable: néanmoins il ne m'a pas été poſſible d'y découvrir, à l'aide d'un excellent microſcope, le moindre veſtige d'animalcules. Les expériences chymiques ne m'ont point éclairci non plus ſur les principes extraordinaires ou impuretés de ces eaux. Ayant été expoſées à l'air pendant quelque temps, toutes ont perdu leur odeur, & ſont devenues potables.

De là je ſuis tenté de croire que la putréfaction de l'eau détruit les animalcules vivans qui s'y rencontrent, ainſi que le frai qu'elle contient quand on vient de la puiſer, & que celle de Guinée ſeroit très-bonne ſi on la laiſſoit purifier par ſon ſéjour dans des vaſes propres & fermés. Suppoſant que le ver de Guinée vînt des animalcules contenus dans les eaux du pays, ou de leurs œufs, vraiſemblablement on parviendroit à prévenir leur génération dans le corps humain, en ne buvant que de celles qui, préalablement ſoumiſes à la

putréfaction & exposées à l'air, auroient été rendues tout-à-fait saines.

La manière la plus prompte de purifier l'eau de cette espèce, est de la passer à travers plusieurs vaisseaux placés par gradation, criblés de trous dans leur extrémité, de sorte qu'elle puisse couler de l'un à l'autre en petites gouttes, à-peu-près comme une pluie légère, dans le dernier qui doit servir de récipient. De cette façon, le vent ou l'air, ayant un libre accès au milieu d'elle, peut, en fort peu de temps, la rendre douce & bienfaisante (6).

Mais revenons à notre sujet. Les flux & les fièvres sont, comme nous l'avons dit plus haut, les maladies les plus fatales aux Européens sur cette côte; elles règnent pendant la saison pluvieuse & peu après.

Autant que j'ai pu m'en instruire, les symptômes & la nature des fièvres & des flux qui attaquent les Européens en Guinée, sont assez uniformes,

(6) Le premier qui découvrit cette manière de purifier l'eau corrompue, fut M. Orsbridge, lieutenant de vaisseau, homme de mérite. Jusqu'ici son procédé avoit été ignoré du public. (L)

ſi ce n'eſt que leur malignité ou violence, & la mortalité qui en réſulte dans la ſaiſon pluvieuſe, ſont relatives aux poſitions & à l'accès du vent plus ou moins facile.

Les Naturels eux-mêmes ne ſont pas exempts de ces maladies, ils vivent peu en général & ſavent diſtinguer, tout auſſi-bien que nous le faiſons en Europe, ou en toute autre partie du monde, les différentes nuances de pureté, ou inſalubrité de leur air, relativement aux poſitions.

Communément ce ſont les prêtres noirs, naturels du pays, que les Portugais choiſiſſent pour entreprendre la converſion des Nègres qui habitent les endroits mal-ſains. Ceux que l'on charge de ces miſſions à Rio-Nunes & Gigashore, en tirent autant d'honneur que de profit.

Nous terminerons ce qui regarde la Guinée par quelques extraits du journal d'un chirurgien de vaiſſeaux qui en a remonté les rivières.

« Vers le 20 de février nous mîmes » à la voile de Lisbonne, & arrivâ» mes le 16 mars à Saint-Jago; nous » y trouvâmes des bâtimens de diffé-

» rentes nations. Tout le monde s'y
» portoit bien, ainſi que les habitans
» blancs de l'iſle : ces derniers cepen-
» dant paroiſſoient avoir été malades;
» pluſieurs d'entre eux avoient encore
» le gâteau de la fièvre, & la rate
» engorgée.

» Au commencement d'avril nous
» remontâmes la rivière de Gambie.
» Tous les Anglois du fort jouiſſoient
» de la meilleure ſanté. Le Chirurgien
» de ce comptoir m'apprit que la plu-
» part des maladies ſi fatales aux Euro-
» péens, dans la mauvaiſe ſaiſon, pa-
» roiſſoient provenir d'un relâchement
» d'eſtomac. Elles ſont en général de
» nature bilieuſe, accompagnées de
» petites fièvres, tantôt du genre des
» malignes, tantôt du caractère des
» rémittentes. Les flux dominent auſſi
» alors, & ſont ſouvent mortels pour
» les étrangers. Quelquefois ils paroiſ-
» ſent ſeuls; quelquefois la fièvre les
» accompagne : mais plus ordinaire-
» ment ils en ſont ſuivis.

» Le 12 avril, ayant fait dix lieues
» en remontant la rivière de Saint-
» Domingue, nous abordâmes à
» Cacho, ville portugaiſe. Il n'y avoit

» que quatre blancs, le gouverneur &
» trois moines. Cinquante-un étoient
» dans les vaisseaux marchands. Sur
» la fin de ce mois, nous eûmes un
» peu d'eau; le 13 mai il plut encore,
» & nous essuyâmes un tornados; le
» 18 la pluie fut continuelle pendant
» tout le jour, & ne cessa pas, pour
» ainsi dire, jusqu'au commencement
» d'octobre.

» Dans le mois de juin, presque les
» deux tiers des blancs étoient mala-
» des; il n'étoit guère possible de bien
» caractériser leur maladie par aucune
» des dénominations qu'on a cou-
» tume d'appliquer aux fièvres. La
» nerveuse étoit cependant celle dont
» elle s'approchoit de plus près; car
» le pouls avoit toujours peu d'éléva-
» tion, & la respiration, ainsi que
» les nerfs, paroissoient être princi-
» palement affectés. Il y avoit aussi
» tendance aux rémissions. Quelque-
» fois elle commençoit par le vo-
» missement, mais plus souvent par
» le délire. Communément c'étoit
» la nuit qu'elle se déclaroit, & com-
» me ceux qu'elle attaquoit avoient
» alors perdu la tête, il n'étoit pas

» extraordinaire de les voir courir en
» plein air ſans vêtement. J'obſervai
» qu'ils revenoient ſouvent à eux-mê-
» mes, pour un peu de temps, quand
» ils recevoient dans leur courſe une
» forte pluie; mais le délire revenoit
» bientôt : ils tomboient enſuite dans
» le coma; le pouls s'enfonçoit, &
» l'on voyoit paroître ſucceſſivement
» une foule de ſymptômes nerveux.
» Souvent leur peau devenoit jaune;
» ils rendoient par le haut des ma-
» tières bilieuſes, & avoient des ſelles
» de même nature. Les vomitifs, les
» veſſicatoires, le camphre & le quin-
» quina, furent les ſeules choſes qui,
» dans cette maladie, puſſent mériter
» le nom de remède.

» Cette eſpèce de fièvre réduiſit les
» malades à un tel état de foibleſſe,
» qu'ils furent communément plus
» de ſix ſemaines ou deux mois avant
» de pouvoir ſortir de leurs cham-
» bres. Un flux conſumant, la jau-
» niſſe, l'hydropiſie ou les obſtruc-
» tions des entrailles, en étoient les
» ſuites. Des cinquante & un blancs
» qui compoſoient l'équipage des qua-
» tre vaiſſeaux qui ſe trouvoient à

» Cacho, un tiers fut victime de la
» fièvre ; plus d'un autre tiers suc-
» comba au flux & autres maladies
» qui en provenoient. Dans ce nom-
» bre il n'y eut pas un seul individu
» qui eût été malade avant l'arrivée
» des pluies.

» Je ne crois pas qu'on puisse trou-
» ver sur toute la surface de la terre,
» un pays aussi mal-sain que l'est celui-
» ci pendant la saison pluvieuse. L'idée
» que j'en conçus alors, relativement
» aux blancs, eut pour base la compa-
» raison que j'établis entre leur exis-
» tence dans un air aussi infect, &
» celle des poissons de rivière jettés
» dans l'eau stagnante. A mesure qu'elle
» se putréfie, ils sont moins vifs, lan-
» guissent, se consument & meurent
» en grande partie.

» De même plusieurs des Euro-
» péens qui vivent dans une atmos-
» phère aussi nuisible, deviennent
» lourds, pesans, comateux, délirent
» sourdement de temps à autre, &
» périssent ainsi en moins de quarante-
» huit heures, sans avoir été obligés de
» garder le lit, ayant, au contraire,
» paru jouir d'une bonne santé. En

» général, les blancs y prennent une » couleur jaune, leur estomac s'y » affoiblit au point qu'il ne peut recevoir une certaine quantité d'alimens » sans dégoût ou envie de vomir. Il » n'est pas étonnant, à mon avis, » que cette maladie leur soit aussi » fatale, qu'ils aient autant de peine » à s'en remettre, & qu'elle se termine par des flux, l'hydropisie, » la jaunisse, le gâteau des fièvres » intermittentes, & autres maux chroniques fort dangereux.

» Je dois bien plus être surpris » qu'ils puissent s'en guérir en continuant de respirer un air aussi pestilentiel qu'est celui de Cacho pendant » la saison pluvieuse.

» Nous étions, comme je l'ai toujours observé, à trente milles de » distance de la mer, dans un pays » tout-à-fait inculte, submergé, entouré de forêts impénétrables, & » couvert de fange. L'air y étoit tellement vicié, nuisible & épais, que » les torches ou lumières avoient » peine à brûler, & paroissoient à » chaque instant prêtes à s'éteindre; » la voix humaine y perdoit même

» ſon timbre naturel. L'odeur qui
» s'exhaloit de la terre & des mai-
» ſons, étoit nauſéeuſe & infecte :
» mais la vapeur qui s'élevoit de l'eau
» ſtagnante, croupie dans les foſſés,
» étoit encore plus mal-faiſante. Tout
» cela néanmoins paroiſſoit ſuppor-
» table, en comparaiſon de ces eſ-
» ſaims d'inſectes qui ſe montroient
» de tous côtés, tant ſur la terre que
» dans l'air, & qui, ſemblant pro-
» duits & entretenus par la putréfac-
» tion de l'atmoſphère, augmentoient
» prodigieuſement ſon impureté.

» Des abeilles ſauvages ſorties des
» bois, ainſi que des millions de four-
» mis, parcouroient & détruiſoient
» les meubles des maiſons. L'air étoit
» obſcurci très-fréquemment par des
» eſſaims d'autres inſectes, dont le
» paſſage éteignoit les lumières. Mais
» le tourment le plus cruel venoit de
» la part des couſins & mouches de
» ſable, dont le bourdonnement con-
» tinuel & les piquûres douloureuſes
» étoient réellement plus intoléra-
» bles que tous les accidens fébriles.

» En outre, une prodigieuſe quantité
» de grenouilles croaſſoient ſi habi-

» tuellement & d'une manière ſi im-
» portune aux bords de la rivière, que
» rien ne pouvoit procurer les dou-
» ceurs d'un ſommeil tranquille aux
» perſonnes mêmes les plus accoutu-
» mées à ce bruit déſagréable.

» Au commencement d'octobre les
» pluies diminuant, le temps devint
» très-chaud. Les forêts ſe trouvèrent
» jonchées d'une immenſité de gre-
» nouilles mortes & autres animaux
» ſemblables, que la rivière avoit
» laiſſés dans ſa retraite. Tous les
» mangliers & arbuſtes étoient auſſi
» couverts d'un limon infect.

» Dans notre retour à Lisbonne,
» j'obſervai que les Nègres ſouffrirent
» conſidérablement du changement
» de climat ; entrés dans une latitude
» froide en décembre, beaucoup fu-
» rent attaqués de flux & autres ma-
» ladies, qui en moiſſonnèrent un
» grand nombre ».

On voit très-clairement par tout ce qui a été dit, que les maladies les plus fréquentes & les plus fatales en Guinée, pendant la mauvaiſe ſaiſon, ne ſont point de nature inflammatoire. La lancette maniée par les perſonnes

qui n'ont point lu d'autres ouvrages que ceux de Sydenham, ou des auteurs qui n'ont traité que des fièvres inflammatoires, y a produit tant d'accidens, que les praticiens peu au fait de ces climats, se trouveront beaucoup mieux de l'abandonner entiérement, & de fonder le salut de leurs malades, en pareil cas, sur les vomitifs, la prompte application des vessicatoires, l'usage du tartre émétique en petites doses pendant la fièvre, ou autres remèdes antimoniaux dont l'opération soit douce, & celui du quinquina dès qu'il y aura des rémissions. Ils verront bientôt que cette méthode est la plus heureuse & la plus judicieuse qu'ils puissent employer.

Dans les cas périlleux, le quinquina doit être pris dans le vin, à la dose d'une once & demie, en dix ou douze heures. Ensuite à celle d'une once, en vingt-quatre heures. S'il est vomi, on peut en faire prendre le double en lavement. Nous devons observer qu'on ne risque absolument rien à administrer ce remède en grande quantité. J'en ai souvent prescrit, en Angleterre, jusqu'à une once en moins de six heures,

même quand l'eſtomac étoit très-affoibli, & le malade dans un état critique; jamais je n'en ai vu le moindre inconvénient, ni nauſée, ni envie de vomir. J'ai traité des perſonnes à qui j'en ai donné quatorze onces en ſubſtance, en moins de trois ſemaines. J'y étois même contraint par la nature des circonſtances.

Le docteur Sydenham, excellent praticien pour l'endroit qu'il habitoit, non-ſeulement ne ſortit point de l'Angleterre, mais même ſe borna à un canton particulier & très-ſain de cette iſle, la ville de Londres. Vraiſemblablement, s'il eût exercé la médecine ſeulement à quelques milles de la métropole, dans les lieux bas des environs, il n'auroit pas trouvé que la ſaignée fût un remède auſſi univerſel pour la plupart des fièvres. Si cet habile médecin eût connu celle qui règne communément pendant l'automne dans pluſieurs contrées de l'Europe, & la grande mortalité qui en eſt la ſuite dans les pays chauds, il ne ſe ſeroit pas haſardé à prononcer que la fièvre continue, dont la durée eſt d'environ douze à quatorze jours, étoit la plus ordinaire, & la première

jours étoit la plus ordinaire, & la première de toutes dans l'ordre naturel, celle à laquelle il falloit particuliérement appliquer les préceptes des anciens médecins. Après avoir fait ſaigner & vomir dans l'eſpèce dont il eſt queſtion, on doit, en grande partie, confier le ſalut des malades à la nature, comme principal agent de la guériſon, la fièvre elle-même devant toujours en être l'inſtrument ſalutaire. Cette pratique & cette théorie ne peuvent point s'appliquer aux fièvres qui attaquent les Européens en Guinée.

La perte d'une petite quantité de ſang, au commencement de la fièvre, n'y fait ſouvent ni bien ni mal. Il y a même des maladies qui affligent les Européens dans cette partie du monde, ſur-tout pendant la ſaiſon sèche, où il eſt néceſſaire de faire répéter la ſaignée ; mais pendant la ſaiſon pluvieuſe ou mal-ſaine, rarement on eſt contraint de leur ouvrir la veine. Les ſaignées copieuſes & répétées ont alors des ſuites fâcheuſes. Rien ne prouve mieux combien l'air de ce pays eſt propre à donner des fièvres remittentes & intermittentes, que ce

qu'on obſerve communément chez ceux qui ont eu des fièvres d'accès très-réfractaires, en Angleterre ou en Hollande ; ils rechûtent preſque toujours quand ils viennent ſur cette côte.

Nous le dirons avec douleur : les malades ont trop ſouvent à ſouffrir dans ces climats, de l'ignorance de ceux qui les conduiſent, ou du mauvais traitement des praticiens, tellement attachés à un ſyſtême particulier & excluſif, qu'ils ne peuvent point ſe décider à faire ou à penſer d'une manière contraire à leur routine. Ces conſidérations nous déterminent à réunir tous nos efforts dans cet ouvrage, pour éclairer les Médecins & Chirurgiens, privés de l'occaſion d'acquérir de l'expérience ſur le traitement des maladies des pays chauds. Ils trouveront dans la troiſième partie, chapitre premier, de plus grands détails ſur cet objet.

Nous devons leur apprendre que les inſtructions renfermées dans cet Eſſai, ſur la manière dont on doit pratiquer la médecine, tant ſur la côte d'Afrique que dans pluſieurs au-

tres parties du monde, ont été envoyées d'Angleterre par diverſes perſonnes à beaucoup d'habitans de nos poſſeſſions étrangères ; qu'on en a diſperſé des copies dans pluſieurs de nos comptoirs éloignés, où les procédés que nous indiquons ont été mis en uſage, & avoués comme les meilleurs qu'on pût employer contre les fièvres, non-ſeulement à bord de nos vaiſſeaux de guerre, mais encore dans la plupart de nos établiſſemens, ſur-tout en Afrique ; on y en trouve pluſieurs copies modelées ſur celle qui fut donnée au Chirurgien *Oates* & autres, il y a quelques années. J'ai ſouvent eu la ſatisfaction d'entendre dire que les inſtructions dont il s'agit, ſont actuellement les règles & la baſe d'une pratique régulière & heureuſe dans ces parties du monde.

Depuis la dernière édition de cet Eſſai, les vaiſſeaux de guerre qui doivent établir leurs ſtations en Guinée, ont ordre de s'approviſionner, aux frais du gouvernement, d'une grande quantité de quinquina en poudre & de vin, afin qu'on puiſſe en diſtribuer de temps en temps, à ceux qui remon-

tent les rivières dans des chaloupes, ou qui sont envoyés à terre. On a également mis dans les instructions des commandans de ces vaisseaux, qu'ils ne permettroient à personne de leur bord de rester à terre après le coucher du soleil. L'observance de ces deux préceptes a été fortement recommandée, dans le cours de cet ouvrage; en les suivant exactement, il en résultera des avantages inappréciables.

SECTION TROISIÈME.

Des Canaries, isles du Cap-Verd. Isles Saint-Thomas, du Prince, Fernand-Po, Sainte-Helene. Cap de Bonne-Espérance. Madagascar, isle Bourbon, isle de France. Côte orientale d'Afrique.

AVANT de quitter l'Afrique, parlons un peu des isles qui en dépendent.

Aux Canaries on respire un air tempéré, pur & sain : les officiers anglois dont la santé a été dérangée au Sénégal, n'y sont pas plutôt débarqués, qu'ils éprouvent un changement très-favorable dans leur situation. Ils cessent de ressentir la chaleur dévorante

d'un soleil perpendiculaire, qui n'est point tempérée par les brises ; ils n'ont plus à desirer cet air frais, dont l'impénétrabilité des bois environnans leur interdisoit l'accès ; les fraîcheurs subites & perçantes des soirées ne les exposent plus à tomber malades à chaque instant ; ils ne souffrent plus les tortures de ces essaims de mouches & cousins, qui venoient s'abreuver de leur sang ; on est surpris du peu de temps qu'il leur faut, pour revenir en santé, reprendre leurs forces & leurs couleurs dans ces îles délicieuses (1).

Passant des Canaries aux îles du Cap Verd, Saint-Antoine & Saint-Nicolas sont les deux seules de ce grouppe, où les étrangers n'aient point à craindre une maladie épidémique pendant les pluies, qui communément

(1) On sait que les anciens plaçoient leur Elisée dans les Canaries. Elles sont situées à cinq cens milles des côtes d'Espagne, & à cent milles du continent d'Afrique. Ce fut à la partie la plus orientale de ce petit archipel, que le célèbre Ptolomée, qui vivoit dans le second siècle de l'Ere chrétienne, établit un premier méridien, d'où il compta les longitudes de tous les lieux dont il détermina la position géographique. (T)

commencent en juillet & continuent jusqu'en novembre. Cette maladie est toujours plus violente dans les isles de Saint-Thomas, du Prince, & Fernand-Po (2).

C'est à Sainte-Helène, au midi de toutes celles-ci, que les planteurs anglois conservent leur santé, leur complexion & vigoureuse constitution, pendant toutes les saisons de l'année, & vivent aussi long-temps qu'en Europe.

Ayant passé les établissemens utiles, agréables & sains, formés par les Hollandois au Cap de Bonne-Espérance (3), nous entrons dans la grande

(2) En général les isles du Cap-Verd sont assez mal-saines ; l'air y est d'une chaleur extrême. Richard Hawkins, navigateur anglois, dit que le climat de ces isles est fort pernicieux. Il y avoit abordé deux fois, avec le chagrin d'y perdre la moitié de ses gens par la fièvre maligne & la dyssenterie. (T)

(3) Le ciel en seroit encore plus agréable si les vents n'y étoient presque continuels & communément violens. On est dédommagé de l'espèce d'incommodité qu'ils causent, par la délicieuse température dont ils font jouir. L'air de ce séjour est si pur, qu'on le regarde comme un remède presque souverain pour

île de Madagascar. Les équipages de plusieurs vaisseaux européens s'y sont guéris du scorbut, sur-tout quand ils y arrivoient pendant la saison sèche; mais pendant les pluies, qui durent communément depuis le mois de novembre jusqu'à celui de mars, cette isle est très-mal-saine, particuliérement la baie de Saint-Augustin & le fort Dauphin, endroits où les vaisseaux européens mouillent ordinairement. *La Terpsicore*, vaisseau de guerre anglois, en fit la triste épreuve. Y ayant jetté l'ancre pendant la saison pluvieuse, elle y perdit beaucoup de matelots & d'officiers.

Ce que nous avons dit de Madagascar, peut s'appliquer à l'isle Bourbon, à l'isle de France, & à l'isle stérile de Diégo-Reys. Le fort françois à Bourbon, n'est pas cependant aussi mal-sain dans cette saison, que la baie de Saint-Augustin à Madagascar.

Quant à la côte orientale d'Afrique, nous observerons seulement,

---

la plupart des maladies apportées d'Europe, & qu'il n'est pas sans utilité pour celles qui ont été contractées aux Indes. (T)

que Mosambique (4) est regardé comme insalubre, & que le royaume de Quiola a été si funeste aux Portugais, qu'ils ont été contraints d'abandonner tous les établissemens qu'ils y avoient faits, tandis que la grande ville & le royaume de Mélinde sont assez sains.

---

(4) Cette isle, qui appartient au Portugal, est fortifiée par l'art & la nature; mais l'air y est vraiment si dangereux, que les criminels Portugais de l'Inde, au lieu d'être punis de mort suivant les loix de leur nation, y sont bannis pour un certain nombre d'années, à la discrétion du Gouverneur de Goa & de son Conseil. On en voit revenir peu de cet exil: car cinq ou six années de séjour à Mosambique, passent pour une longue vie. (T)



CHAPITRE III.

Maladies dans les Indes orientales.

Section première.

Maladies périodiques dans les comptoirs anglois de l'Arabie & de la Perse.

En avançant vers l'Arabie, la Perse & l'Inde, & jettant un coup d'œil rapide sur les principaux comptoirs anglois qui y sont établis, nous voyons qu'à Moka en Arabie, à Baffora dans le golfe du même nom, & à Gomron en Perse, les facteurs Européens ont à redouter tous les ans, pendant quelques mois, une maladie périodique.

Dans les Indes orientales & les parties méridionales de l'Asie, en général, nous trouvons que l'air est pur, tempéré, favorable à la constitution européenne, quand l'industrie & la culture se sont réunies pour améliorer

le sol : la Chine (1), & plusieurs autres contrées de cette partie du monde, en sont une preuve. D'un autre côté, les endroits incultes & couverts de bois, tels que les isles Java, Bornéo, Sumatra, les côtes d'Arakan & de Pégu, les îles Négrais où les Anglois ont entrepris, depuis peu, de former un établissement ; Banda, l'une des isles à épiceries des Hollandois (2), ont été su-

(1) Le grand nombre de Négocians européens qui se rendent à la Chine, s'accoutume fort bien au climat. Le seul inconvénient qu'ils en éprouvent, est qu'en novembre les hommes qui sont à bord des vaisseaux mouillés près Vampoa, dans la rivière de Canton, sont sujets aux fièvres intermittentes, occasionnées par les vents nord-ouest, qui soufflent alors communément, & passent sur des terreins marécageux, couverts de riz. Rarement elles sont fatales ; mais il est possible qu'elles tourmentent les malades pendant les mois de décembre & janvier s'ils restent toujours dans la même place. Les Anglois, dont le tempérament a été altéré par un long séjour dans les endroits les plus mal-sains de l'Inde, se trouvent très-bien d'habiter Canton. (L)

(2) Elles sont au nombre de cinq ; deux sont incultes, presque inhabitées : les trois autres jouissent de l'avantage de produire la muscade exclusivement à tout l'univers. (T)

neſtes à quantité d'Européens & autres accoutumés à reſpirer un meilleur air.

Dans tous les lieux des Indes orientales, ſitués près des larges étangs, ou qui avoiſinent les bords fangeux des rivières ainſi que les rives bourbeuſes de la mer, les vapeurs qui s'exhalent de l'eau putride ſtagnante, douce ou ſalée, des végétaux corrompus & autres impuretés, produiſent des maladies mortelles, ſur-tout pendant la ſaiſon pluvieuſe. Près d'Indapour à Sumatra, il y a un endroit où les Européens ne peuvent point alors ſe hazarder à reſter, ou à coucher une ſeule nuit, ſans s'expoſer à perdre la vie, ou au moins à eſſuyer des accidens fâcheux. A Podang, établiſſement formé par les Hollandois à Sumatra, l'air eſt ſi mauvais qu'on l'appelle communément côte de la Peſte. Une vapeur peſtilentielle, très-épaiſſe, ou brouillard, s'y élève des marais après les pluies, & fait périr tout les habitans blancs.

Ci-après, nous allons porter un coup-d'œil général ſur la ſalubrité des différens établiſſemens européens, dans cette partie du monde.

SECTION SECONDE.

Les quatre principaux Tribunaux dans l'Inde. Comparaiſon de leur ſalubrité. Maladies.

LES Anglois ont quatre tribunaux ou gouvernemens, dans cette partie du monde. Tous les autres comptoirs en dépendent. Leur ſiège eſt à Madras, au Bengale, à Bombay, à Bencoolen.

Le climat de Bencoolen eſt le plus mal-ſain de tous pour les Anglois & ceux qui ſont accoutumés à reſpirer un meilleur air. En 1763, Manille ayant été cédée aux Eſpagnols, par le dernier traité de paix, pluſieurs marchands chinois ſe décidèrent à l'abandonner avec leurs familles, pour vivre ſous la domination de la Grande-Bretagne à Bencoolen; mais ils ſouffrirent tant de l'air de ce pays, qu'ils en furent preſque tous les victimes, auſſi-tôt après leur arrivée. Cet air n'a pas été moins pernicieux à beaucoup d'Anglois. Nous ſommes forcés de convenir qu'il en a fait périr le plus

grand nombre, juſqu'au moment où l'on s'eſt décidé à conſtruire le fort appellé Malboroug ſur un lieu ſec & élevé, à environ trois milles de diſtance de la ville. La garniſon y jouit quelquefois de la meilleure ſanté, tandis que les maladies exercent leurs ravages à Bencoolen.

L'établiſſement anglois fait au Bengale, eſt, après celui de Bencoolen, le plus fatal aux Européens. La ſaiſon pluvieuſe y commence en Juin, & dure juſqu'en octobre : le reſte de l'année eſt ſain & agréable. Dans le temps des pluies, cette riche & fertile contrée eſt preſque totalement couverte, par la rivière du Gange, & n'offre plus, pour ainſi dire, qu'une grande nappe d'eau. Les maladies ſéviſſent parmi les Européens en juillet, août, ſeptembre & octobre. Elles attaquent ſur-tout les nouveaux venus. Là, comme par-tout ailleurs, elles ſont plus communes dans certaines années que dans d'autres. Ce ſont des fièvres du genre des remittentes & intermittentes. Quelquefois elles durent pluſieurs jours, ſans rémiſſions ſenſibles; cependant elles y ont, en général, une

grande tendance, & ſont communément accompagnées de violens accès de froid ou friſſons, & d'évacuations bilieuſes, par haut & par bas. Quand la ſaiſon eſt très-mauvaiſe, pluſieurs contractent des fièvres malignes, dont ils meurent ſur le champ. Leur corps ſe couvre de taches livides ; les cadavres ſe noirciſſent en fort peu d'heures, & tombent en putréfaction. Les flux dominent alors : on peut les appeller bilieux ou putrides, pour les mieux diſtinguer de ceux qui ſont inflammatoires. Ce n'eſt qu'avec la plus grande circonſpection, qu'on peut avoir recours à la ſaignée dans toutes les maladies qui règnent au Bengale.

On obſerve très-ſouvent, tant au Bengale qu'à Bencoolen, que la lune ou les marées influent ſenſiblement ſur les fièvres intermittentes : une perſonne très-véridique, & qui réunit beaucoup de connoiſſances ſur la médecine, m'a aſſuré pouvoir prédire au juſte, dans celles qui y ſéviſſent, le temps où les malades doivent expirer : leur mort arrive, m'a-t-elle dit, communément une heure après que la marée s'eſt retirée.

Il est très-certain qu'en 1762, après la cessation d'une maladie terrible, dont on supputa que trente mille Nègres & huit cens Européens avoient été les victimes dans la province du Bengale, les négocians anglois & autres, qui négligèrent de prendre du quinquina dans le temps de l'éclipse de la lune, eurent des rechûtes. Le retour de la fièvre fut si général le jour de cette éclipse, qu'il n'y eut pas moyen de révoquer en doute l'action lunaire (1). Ces observations fournissent

(1) Un vomissement continuel de flegmes épais, blancs, transparens, accompagné de diarrhée, fut dans cette maladie le symptome le plus alarmant. On se trouva mal de la saignée; mais on recommanda à tous les Capitaines & Chirurgiens des vaisseaux qui se trouvoient dans la rivière du Bengale, de faire prendre le quinquina à la première rémission de la fièvre, & d'en faire continuer l'usage quelque temps après.

Tous les Chirurgiens de marine embarqués sur des vaisseaux qui n'ont d'autre destination que celle des Indes orientales, doivent emporter dix fois autant de quinquina qu'ils en prendroient s'ils alloient ailleurs. D'après ce que nous venons de rapporter, on doit les dispenser de se charger d'autres

des vues intéressantes ; elles nous indiquent évidemment l'utilité du quinquina aux époques de la pleine lune & du renouvellement de ses phases, temps où l'on court le plus de risque d'être attaqué de ces fièvres intermittentes (2), ou d'avoir des rechûtes.

---

remèdes, inutiles dans ce climat : ce ne seroit qu'avec beaucoup de peines & de dépenses qu'ils s'y procureroient l'écorce du Pérou. (L)

(2) Comme on n'a point encore publié de description exacte de ces fièvres, telles qu'elles se montrent dans l'Inde, je détaillerai quelques observations intéressantes faites sur cet objet en 1762, par le docteur Lind, mon ami, qui se trouvoit alors au Bengale ; elles prouveront aussi combien elles se rapprochent de celles des autres pays chauds.... .... « Impetus morbi plerumque » subitaneus est, & incipit sensu debilitatis » ac ingenti spirituum prostratione. Accedunt » frigiditas modò major, modò minor, vertigo, nausea, capitis & lumborum acerrimi » dolores manuumque tremores ; vultus est » pallidus, cutis vulgo arida & constricta, » oculi languidi ac graves, celer ac exilis » pulsus ; anhelitus plerumque difficilis & » singultibus interruptus.

» Progrediente paroxismo algores caloribus » vagis intermiscentur. Hic-ce calor brevi » factus violentus permanet, augetur nausea,

Les voyageurs & autres, qui sont à

» & in quibusdam vomitus supervenit, unde
» magna copia bilis rejicitur; nec rarò per
» alvum bilis quoque dejiciebatur : rubescit
» cutis, tumidi oculi & interdum haud
» parum inflammati sunt. Pulsus evadit ple-
» nior & anhelitus difficilior cum magnâ in-
» quietudine & siti importunâ. Attamen prop-
» ter nauseam potiones æger fastidit omnes;
» lingua fit sordida ac dolores capitis & lum-
» borum ingravescunt, delirium supervenit,
» lenis in facie apparet mador qui sensim deor-
» sum diffusus decrescente symptomatum vio-
» lentiâ remissionem instare demonstrat, ea-
» que profusis sudoribus perficitur.

» Remittente febre, pulsus fere ad naturalem
» conditionem redit : manent tamen capitis
» atque lumborum dolores, licet leviores, ut
» & sapor oris ingratus, ac prostratus appetitus.

» Ingravescente morbo remissionem vix
» notabilem mox sequebatur alius paroxismus
» qui sanè haud ita magno tremore incipit,
» majore tamen capitis dolore, summâ solli-
» citudine, cardialgiâ, nauseâ, vomitu, bilis-
» que dejectionibus. Vomitus & dejectiones
» tamen plerumque albi coloris erant, calcis
» aquâ commistæ, vel lactis illius quod lac-
» tentes evomunt ad instar, quando materia
» coagulata plurimum contrita est. Fervor,
» immodica sitis ac deliria eveniunt. Lingua
» evadit squallidior, ac unâ cum dentibus
» & interiore labiorum parte nigrâ crustâ
» obtegitur. Spiritus calet fœtetque : inchoatur

même d'en apprécier la différence,

» de novo remiſſio cum ſudore, ea tamen
» ſpatio temporis eſt brevior, nec æque ac
» prior conſpicua.

» Alteram hancce remiſſionem ſequitur
» paroxiſmus in quo ſymptomata prioribus
» longè erant violentiora : vomitus ac dejec-
» tiones magis fœtebant, lingua, dentes ac
» labiorum interiora non modo atrâ intege-
» bantur cruſtâ, verùm lingua adeò arebat
» rigebatque, ut voces parum diſtinctè effer-
» rentur. Deliria gravia, inquietudo & mo-
» leſtia durante pyrexiâ maximè fiebant, nec
» priùs tollebantur quàm ſupervenerint remiſ-
» ſio ac ſudores.

» Si febris ita invaluerit in tertio paroxiſmo
» ut mors ſequatur, quod ſæpiùs obtigit, non-
» nulli ægri comatoſi evaſerunt. In aliis deli-
» rium eſt vehementius, excreta fœtida ac
» haud ſecùs quàm cadaver olent. Exoneratio-
» nes ſunt involuntariæ, pulſus celer, exiguus
» & irregularis, adeo ut vix denumerare aut
» ſentire queas. Gelidus toto manat corpore
» ſudor, præcipuè circa caput & collum;
» facies fit hypocratica & convulſa, ægroti
» ſtragula carpunt & floccos legunt, ſubit
» tendinum ſubſultus. In tergo ſolùm recum-
» bunt. Senſim ad imam lecti partem dila-
» buntur. Extremitates evadunt frigidæ ac
» lividæ, dein corripiuntur convulſionibus
» quæ tragediam claudunt.

» Vis ſolis ac lunæ ad Bengalam mirabi-
» liter ad recidivam hunc morbum perpeſſos
» proclives efficit. Inde hanc inter cauſas exci-

conviennent unanimement que l'air

» tantes morbi annumearre possumus : est
» enim ita insignis, ut ægrotus qui octo aut
» decem diebus convaluit, in summum reci-
» divæ adductus fuerit periculum, antequam
» lucidum cœli decus plenum orbem impleat,
» aut sub interlunium in cortex peruvianus
» inhibendi causâ detur. Documenta tam
» multa sunt ac res ipsa ita cunctis Bengalæ
» degentibus innotescit, ut modo dixisse
» sufficiat : quosdam ipse vidi qui nonnisi sub
» ipso plenilunio & interlunio paroxismum,
» & tum unicum tantum habuere, qui tamen
» facili negocio arceri potuit si cortex peru-
» vianus paucos dies ante expectatum acces-
» sionis tempus exhibitus, ac usquequo illud
» sit elapsum continuatus fuerit. In hujusce-
» modi casu febricitanti cuidam puero mauro
» ipse sanantes porrigebam manus. Morbum
» usque ad quatuor paroxismos quovis pleni-
» lunio & interlunio tuto redeuntes permisi,
» ut priùs rem ipsam exploratum haberem,
» quàm corticem coercentem admoverem.

» Nov. 16 cal. ann. 1762, tempore pome-
» ridiano solem haud parum lumine defectum
» vidimus, ac cum anteà sub serenâ cœli
» facie ex nimis æstu laboramus, mox inter
» maximam obscurationem aer multùm alge-
» bat. Tum temporis remittens febris qua
» tenebatur D. Macquire à præfecto in con-
» silio tertius subeunte solis defectu exacer-
» bata est, eodem verò transeunte evanuit.
» Ægroti vero qui tum nostrâ sub curâ erant,
» non admodum afficiebantur.

beaucoup plus sain à Bombay (3) qu'au Bengale. Toute la côte du Malabar, en général, est assez saine, moins cependant que celle du Coroman-

---

» Subitos ac violentos lunæ effectus tum præ- » cipuè observavimus, quarto nonas novem- » bris, horâ circiter secundâ matutinâ; quo » tempore terra interposita radios intercepit » solares. In eo temporis articulo haud pau- » ciores octo nautarum ex nave Drake qui » ad calcutam in ædibus præfecti navis ex fe- » bribus convalescebant, eodem fere tem- » poris puncto vehementissimo paroxismo » sunt correpti, & idem pluribus evenit qui » in navi fuere Collegæ nostri Curæ deman- » dati ». *Dissert. inaug. Med. de febre putridâ in Bengaliâ*, *ann. 1762*, *aut. Jac. Lind.* (L)

(3) Malgré cela cette isle est elle-même assez mal-saine. On sait qu'elle a 20 ou 25 milles de circonférence. Long-temps elle fut un objet d'horreur; personne ne vouloit se fixer sur un aussi mauvais terrein. Il étoit passé en proverbe que deux moussons à Bombay étoient la vie d'un homme. Les campagnes étoient alors remplies de bambous & de cocotiers. C'étoit avec du poisson pourri qu'on fumoit les arbres. Des marais infects corrompoient les côtes. Ces principes de destruction auroient sans doute dégoûté les Anglois, s'ils n'y avoient été retenus par un excellent port. Depuis un certain temps ils se sont occupés à rendre la salubrité au pays, en l'ouvrant & procurant de l'écoulement aux eaux. (T)

del. Depuis peu l'iſle de Bombay n'eſt plus auſſi dangereuſe à habiter, qu'elle l'étoit auparavant. Une digue élevée dans un endroit où l'envahiſſement de la mer formoit un marais ſalin, & l'ordre donné aux naturels du pays de ne plus fumer à l'avenir leurs cocotiers avec du poiſſon pourri, ont opéré cet heureux changement. Les pluies y commencent quelquefois en mai, mais plus ſouvent en juin, & ſont très-fortes pendant quatre mois.

A Surate & Tellicherry, ſur la même côte, communément les Européens ſe portent bien.

Madras eſt regardé comme le plus ſain de tous les gouvernemens anglois : il eſt certain que toute la côte de Coromandel exhale un air infiniment plus pur & tempéré, en général, que la plupart des autres parties de l'Inde. L'état de ſanté dans lequel ſe trouvent les Européens, non-ſeulement à Madras, mais encore à Saint-David, à Goudelour, à Mazulipatan (4), Viſa-

(4) C'eſt dans cette iſle que règne tous les ans, pendant ſept ou huit jours du mois

gapatan & Négapatan, siège du gouvernement hollandois sur cette côte, en est une preuve bien convainquante. Les pluies ne commencent, à Madras, que dans le mois d'octobre; elles continuent pendant ceux de novembre & décembre. Plus elles sont violentes, moins elles durent. Néanmoins la quantité d'eau qui y tombe, est beaucoup moins considérable que dans le royaume du Bengale, ou sur la côte de Malabar.

SECTION TROISIÈME.

ETABLISSEMENS des autres Nations européennes dans l'Inde. Instructions médicales; curieuses observations faites par M. YVE dans un voyage de l'Inde en Europe par terre.

MANILLE dans l'Isle de Luçon, peut avec raison être regardée comme

---

de mai, un vent d'ouest qui y échauffe plus l'air que le soleil le plus ardent, sans qu'on puisse suer, jusqu'à la nuit. A cette époque personne ne quitte sa maison de jour, de peur d'être suffoqué. Il semble réellement qu'on soit environné de feu de toutes parts, & qu'on ne respire que des flammes. (T)

le Montpellier de tous les établissemens européens, dans cette partie du monde, relativement à la douceur & la salubrité de sa température.

L'établissement Danois de Trinquebar est extrêmement sain, comme le prouve évidemment l'air de santé qui brille sur ceux qui s'y sont fixés.

Il s'en faut bien que Pondichery, capitale des établissemens françois dans l'Inde, puisse être regardé comme mal-sain. On peut en dire autant de Goa, résidence du Viceroi portugais dans cette partie du globe; au lieu que Batavia, chef-lieu des possessions hollandoises, est ravagé tous les ans par des maladies terribles & meurtrières.

Nous observerons, à cet égard, que les erreurs de quelque conséquence, commises journellement, & même à chaque instant, par une jeunesse inconsidérée & dépourvue de connoissances, doivent peu nous surprendre; mais qu'il est impossible de voir sans étonnement que l'ignorance & les méprises des fondateurs des grandes villes, & des gouverneurs des grandes provinces, aient exposé des cités peuplées & magnifi-

ques, à ſe voir dévaſter tous les ans par une maladie peſtilentielle. Tel eſt le càs dans lequel paroît ſe trouver Batavia. Les Hollandois ne négligeant rien pour que leur capitale de l'Inde reſſemblât à leurs villes d'Europe, l'ont orné de canaux ou foſſés qui ſe diviſent mutuellement, & paſſent dans tous les quartiers. Ces canaux remplis d'eau peuvent être de quelque utilité, ou plutôt ſervent à l'ornement ; mais nonobſtant les plus grands ſoins pour les tenir propres, le climat de Java eſt ſi brûlant & ſi mal-ſain, qu'ils ſont extrêmement nuiſibles aux habitans, & plus particuliérement aux étrangers pendant & après la ſaiſon pluvieuſe. Le mauvais air ſeul de cette place a plus fait périr d'Européens, qu'il n'en eſt mort par la pointe de l'épée dans toutes les guerres ſanglantes ſoutenues par les Hollandois dans cette partie du monde. Les pluies y commencent en juin : c'eſt en juillet & les mois ſuivans que les maladies ſont dans toute leur force (1).

(1) Il eſt bien certain que l'air eſt très-mal-ſain dans cette capitale des Indes hollandoiſes, & le devient tous les jours davan-

Il

Il eſt à remarquer que dans les derniers troubles avec la France, les vaiſſeaux de guerre anglois qui relâchèrent à Batavia, y eurent plus à ſouffrir de la malignité & mortalité des maladies qu'en aucune autre partie de l'Inde, ſi nous en exceptons cepen-

---

tage. Il eſt prouvé par des regiſtres d'une autorité certaine, que depuis 1714 juſqu'en 1776, il a péri, dans l'hôpital ſeulement, quatre-vingt-ſept mille matelots ou ſoldats. Parmi les habitans, à peine en voit-on un ſeul dont le viſage annonce une parfaite ſanté ; jamais les traits ne ſont animés de couleurs vives. La beauté, ſi impérieuſe ailleurs, eſt ſans mouvement & ſans vie.

On ne ſera point étonné de ce vice du climat, ſi l'on conſidère que, pour la facilité de la navigation, Batavia a été placé ſur les bords d'une mer la plus ſale qui ſoit au monde, dans une plaine marécageuſe & ſouvent inondée ; que cette ville eſt remplie, comme l'obſerve notre Auteur, de canaux où l'eau n'a point d'écoulement ; & de plus, que ces canaux ſont bordés d'arbres qui gênent la circulation de l'air, & s'oppoſent à la diſperſion des vapeurs fœtides.

Une partie conſidérable des ſoldats tranſportés d'Europe à Batavia, périſſent dans l'année. Ceux qui échappent à la mort languiſſent ordinairement dans les hôpitaux. (T)

dant le funeſte ſcorbut qui attaqua une fois leurs équipages lorſqu'ils étoient en mer. Auſſi-tôt après la priſe de Manille, le Falmouth, vaiſſeau de cinquante canons, vint à Batavia, où il reſta depuis la fin de juillet juſqu'à celle de janvier. Pendant cet intervalle de temps, il perdit cent ſoldats du ſoixante-dix-neuvième régiment, & ſoixante-quinze matelots. Il n'y eut pas une ſeule perſonne de ce vaiſſeau qui ne fut malade, à l'exception du commandant, le capitaine Brereton. La Panthère, vaiſſeau de ſoixante canons, y vint en 1762 & 1764, & ces deux fois malheureuſement pendant la ſaiſon pluvieuſe. La première de ces années elle perdit ſoixante-dix hommes, quatre-vingt-douze étoient fort mal quand elle appareilla. En 1764 elle y jetta vingt-cinq hommes à la mer en fort peu de temps. Le Medway qui alloit de conſerve avec elle, perdit auſſi beaucoup de monde.

La fièvre étoit du genre des rémittentes ; pluſieurs en étoient atteints ſur le champ avec délire, & mouroient dans le premier accès. Perſonne ne ſurvécut au troiſième. Le chirur-

gien de la Panthère crut devoir ſa conſervation au grand uſage qu'il avoit fait du quinquina, commençant immédiatement après la première rémiſſion, à en prendre de fortes doſes dans du vin rouge, autant qu'il lui étoit poſſible d'en ſupporter, & continuant enſuite toutes les heures. Nous pouvons nous former une eſpèce d'idée de la pratique des Hollandois dans cette partie du monde, en obſervant que, de l'avis de quatre de leurs médecins, l'écorce du Pérou fut donnée au capitaine de la Panthère, M. Matheſon, ſans que ſa fièvre eût eu des rémiſſions, tant ils avoient bonne opinion de ce remède, & tant ils y mettoient une grande confiance : néanmoins cet officier, ainſi que pluſieurs hommes de ſon équipage, furent les victimes de l'intempérie du climat. Les maladies ne ſe bornèrent pas alors aux vaiſſeaux ; elles ſe répandirent dans toute la ville, qui fut bientôt un théâtre de mort. Les convois funéraires rempliſſoient les rues: les cloches ſonnoient du matin au ſoir, & les chevaux ſe fatiguoient à traîner les cadavres dans leurs tombeaux. A cette époque la plus petite

entaille à la peau, la moindre égratignure, ou la bleſſure la plus légère ſe changeoit promptement en ulcère rongeant, putride, qui conſumoit les chairs en vingt-quatre heures, même juſqu'à l'os. Ce fait eſt ſi extraordinaire, qu'on a peine à le croire ſur un ſimple témoignage ; mais ſa réalité ne fut malheureuſement que trop prouvée à bord du Medway & de la Panthère, où cet accident fut terrible.

Les fièvres malignes & rémittentes, qui régnent pendant la ſaiſon humide, & quelque temps après dans les parties mal-ſaines de l'Inde, ne ſont pas les ſeules maladies auxquelles les Européens ſoient expoſés. Ceux ſurtout qui mènent une vie peu meſurée, ſont également ſujets au flux & à l'inflammation ou maladie de foie. Cette dernière eſt, pour ainſi dire, particulière à l'Inde, & ſpécialement à la côte de Coromandel.

Il eſt rare que les flux y ſoient accompagnés de ſymptômes inflammatoires. Ordinairement les évacuations ſont de nature putride ou bilieuſe. On les guérit en adminiſtrant

d'abord un vomitif, ensuite la rhubarbe, & en dernier lieu, l'ipécacuanha à doses réfractaires. Lorsque la bile & les autres humeurs alkalescentes ont été évacuées suffisamment de cette manière, il faut prescrire des narcotiques, faire manger du riz ou autres substances anti-septiques.

La maladie du foie est précédée communément de forte fièvre, de difficulté de respirer & de violente douleur dans la partie droite, vers la région de cet organe, où les malades appliquent souvent les mains croyant se soulager. Il est très-nécessaire de leur tirer du sang dès le principe, & de faire appliquer sur les parties souffrantes des fomentations chaudes, relâchantes & discussives. On peut aussi les faire couvrir d'une emplâtre véssicatoire.

Quand la fièvre est un peu abattue par la saignée, & qu'on a pu faire prendre un minoratif ou un lavement, c'est au mercure qu'il faut avoir recours, comme spécifique de cette maladie : on l'administrera sans différer. Il est bon d'exciter une douce salivation de quinze à vingt jours, par

le moyen de frictions mercurielles sur la partie malade ou aux environs : en même temps on fera prendre par intervalles des pilules mercurielles ou du calomélas. Si l'on ouvre ceux qui succombent à cette maladie, on trouve leur foie dans un état de putréfaction, & ressemblant à un rayon de miel. J'ai donné le mercure avec succès à quantité de personnes que j'ai traitées à leur retour des Indes orientales, & qui avoient eu des rechûtes en Angleterre. Dans trois circonstances où je m'abstins de son usage, le foie vint à suppuration : deux malades en moururent. En pareils cas, l'usage du mercure peut être regardé comme empirique ; mais l'expérience de tous ceux qui ont pratiqué la médecine dans l'Inde, a confirmé que cette méthode étoit la moins trompeuse & la plus sûre (2).

---

(2) On ne conteste plus aujourd'hui que le mercure ne soit, en pareil cas, un excellent remède ; tous ceux qui ont été aux Indes orientales s'en sont convaincus.

Le docteur Gilbert Pasley, premier médecin des établissemens anglois sur la côte de Coromandel, résidant à Madras, reçoit tous

Les matelots qui manquent de vé-

---

les jours des autres endroits ceux qui ſont attaqués de la maladie du foie, & les guérit à l'aide du mercure. Une pratique de plus de dix-huit ans lui a prouvé la bonté de cette méthode. Il eſt vrai que l'adminiſtration du vif-argent eſt quelquefois ſuivie de dyſſenterie ; mais cet accident eſt fort rare. La ſalivation eſt, juſqu'ici, ce qui prévient le plus ſûrement la ſuppuration du foie.

La maladie dont il s'agit a régné à bord d'un vaiſſeau de la Compagnie des Indes, angloiſe. M. Crawfort, qui en étoit le chirurgien, l'a décrite dans un journal. On avoit embarqué de mauvaiſes proviſions, de l'eau putride ; l'équipage en fut attaqué dans ſon retour en Angleterre, peu après avoir quitté l'iſle de Sainte-Hélène, où il n'avoit pu obtenir que peu de rafraîchiſſemens. Voici quels étoient les ſymptomes : le ventre avoit de la tenſion, les jambes étoient œdémateuſes ; au moindre mouvement le vertige & le délire ſe déclaroient ; une difficulté de reſpirer, & la ſuffocation préludoient la fin des malades. L'ouverture des cadavres fit voir que l'eſtomac, les inteſtins, & tous les viſcères du bas-ventre, étoient en très-bon état, excepté le foie : ſon volume étoit exceſſif, il peſoit treize à quatorze livres, & occupoit les deux hippocondres. Sa partie convexe étoit très-ſoulevée vers le thorax, de manière que le diaphragme gênoit ſingulièrement les poumons. (T)

gétaux frais, ſont également ſujets, dans l'Inde, à avoir le ſcorbut & le flux ſcorbutique. Pour leur cure, voyez mon Traité du ſcorbut. Ils ſont auſſi très-expoſés dans les Indes orientales, comme dans les occidentales, à de larges ulcères aux jambes très-difficiles à guérir (3).

---

(3) Le docteur Bogue de Tichfield a eu la complaiſance de me faire part des obſervations intéreſſantes détaillées ci-après.

« Les maladies qui firent le plus de ravages » à Calcutta, en 1757, temps où j'y réſidai, » commencèrent avec la ſaiſon pluvieuſe : c'é- » toient des fièvres intermittentes putrides, » très-difficiles à guérir. Le friſſon, dont la vio- » lence étoit exceſſive, duroit ſouvent douze » heures ; & comme les accès revenoient » tous les jours, on n'avoit pas plus de quatre » ou cinq heures de relâche. Pendant les pluies » & quelque temps après, j'ai été témoin que » la moitié des hommes embarqués ſur l'eſca- » dre commandée par les amiraux Watſon & » Pococke, tomboit malade dans le même » temps. Sur trois vaiſſeaux de ligne, un bâti- » ment de vingt canons, & pluſieurs autres » dont les équipages n'étoient pas complets, » nous avons perdu en ſix mois au-delà de » 200 hommes : la plupart ont été moiſſon- » nés par ces fièvres.

» Le camphre fut le meilleur remède qu'on

Dans l'Inde, la femme européenne jouit, en général, d'une bien meil-

---

» put employer dans l'accès. Le quinquina » & autres anti-feptiques, s'adminiftrèrent à » grandes dofes, après avoir émétifé & fait » paffer un purgatif. En général, cette fièvre » produifit un affaiffement fi extraordinaire, » que M. Yve, alors chirurgien de l'hôpi- » tal, jugea très-néceffaire d'ajouter du rak au » riz bouilli qui fe donnoit aux convalefcens, » & même de prefcrire cette nourriture à ceux » dont les fymptômes n'étoient pas violens. » Il leur ordonna pareillement une affez gran- » de quantité de vin de Madère.

» Les fièvres inflammatoires, qui précé- » dèrent la faifon pluvieufe, fe combattirent » avec avantage par les faignées; mais on » n'en ordonna qu'avec beaucoup de précau- » tion. Dès que les pluies commencèrent à » tomber, on n'eut plus recours à la lan- » cette, ou du moins ce fut rarement.

» Communément la falivation guériffoit » la maladie du foie lorfqu'on la provo- » quoit avant que la fuppuration n'eût eu lieu. » Chez quelques uns le mercure faifoit naître » une diarrhée, qui guériffoit également. » Dans le cas où l'inflammation du foie lui » faifoit contracter des adhérences avec le » péritoine, ce qui arrivoit ordinairement, » & que la tumeur bomboit à l'extérieur, » fouvent on en faifoit faire l'ouverture avec » fuccès : ce qui fuit en eft une preuve.

» Un matelot âgé d'environ trente-cinq

leure santé que l'homme. Néanmoins celles qui sont dans le cas de faire des

---

» ans, se trouvant très-malade du scorbut,
» fut envoyé, sur la fin de mai 1759, à l'hô-
» pital, dont je prenois soin en l'absence du
» chirurgien, à Négapatan, établissement hol-
» landois sur la côte de Coromandel. Dès
» qu'il eut touché terre, il eut un flux scor-
» butique, & peu de jours après il se plaignit
» d'une douleur dans le côté droit. Le flux
» continuant, les jambes étant couvertes de
» taches scorbutiques, les genoux se trouvant
» dans un état de contraction, je ne jugeai
» pas à propos de lui faire prendre les mer-
» curiaux. Une tumeur considérable se fit ap-
» percevoir sur le côté malade. Elle faisoit
» la pointe d'une manière sensible, & l'on
» voyoit que la matière commençoit à s'y
» former. Je favorisai la suppuration avec
» des cataplasmes, & le 13 juillet, profi-
» tant de la fraîcheur de la soirée, je fis une
» ouverture de six pouces de long, & en tirai
» près de trois pintes d'un pus bien digéré. Il
» y avoit un mois que ce matelot s'étoit plaint,
» pour la première fois, de douleur dans le
» côté; alors j'introduisis ma main pour voir ce
» qui restoit du lobe du foie. Il étoit pres-
» que tout détruit par la suppuration. J'y dé-
» couvris plusieurs cavités qui lui donnoient
» de la ressemblance avec un rayon de miel.
» Le bord de ce viscère adhéroit au péritoine.
» Cet homme fut totalement anéanti quand il
» s'apperçut qu'on alloit lui ouvrir le côté;

enfans, éprouvent que Calcutta leur eſt fatal. Elles feront bien, en conſé-

---

» mais il ſupporta l'opération mieux qu'on
» n'auroit pu l'eſpérer, d'après l'état de foi-
» bleſſe auquel il étoit réduit. Je remplis avec
» précaution la cavité, avec de la charpie
» douce & ſèche, & lui fis prendre aſſez ſou-
» vent d'un julep, auquel j'avois fait ajouter
» de la teinture de quinquina. Le lendemain
» au matin il y eut une abondante évacua-
» tion de matière louable, & je vis deux
» ſinus, l'un qui conduiſoit obliquement
» vers le nombril, l'autre vers le dos;
» tous deux avoient environ deux pouces
» de longueur. Je les ouvris à leur extré-
» mité : depuis je n'eus pas occaſion de faire
» d'autres ouvertures, quoique je découvris
» un autre clapier qui alloit vers la poitrine.
» Je le panſai ce jour-là comme le précé-
» dent, & le lendemain, après avoir fait une
» fomentation, je pouſſai dans la cavité une
» injection d'eau d'orge & de teinture de
» myrrhe; ce que je répétai trois ou quatre
» fois, juſqu'à ce que j'eus vu que tout le
» pus étoit bien détergé. Je continuai à faire
» mes panſemens avec de la charpie, préféra-
» blement à toute autre choſe, par la raiſon
» que le malade n'en étoit point incommodé,
» & que ſa qualité abſorbante me paroiſſoit de-
» voir être d'un grand ſecours. Il fit uſage du
» quinquina en ſubſtance dès que ſon eſtomac
» put le ſupporter. Pendant la première quin-
» zaine, je le panſai deux fois le jour: la

quence, de se retirer dans un air plus sain aux approches de leurs couches.

» matière sortant en grande quantité. La cavité
» se remplissant ensuite promptement, & le pus
» devenant moins abondant, je ne le pansai
» plus qu'une fois en vingt-quatre heures; mais
» j'insistai pour qu'il ne cessât point le quin-
» quina. Au bout de trois semaines la plaie n'a-
» voit pas plus d'un pouce de longueur, & deux
» de largeur. Les petits grains charnus se for-
» moient journellement, & vers la fin d'août
» la cicatrice étoit presque faite. Le malade
» fut renvoyé à son bord ; l'Amiral s'atten-
» doit à chaque instant à rencontrer l'escadre
» françoise. Cet homme fut tué le 10 septem-
» bre suivant, dans l'action qui se passa entre
» l'escadre angloise, commandée par l'amiral
» Pococke, & la françoise, aux ordres du
» Comte d'Ache.

» Chez plusieurs de ceux dont le foie a
» suppuré, j'ai quelquefois vu que la ma-
» tière avoit assez d'acrimonie, non-seulement
» pour corroder, mais même pour dissou-
» dre les cartilages des extrémités des fausses
» côtes, & même partie de ces mêmes côtes.

» Les observations que nous allons rappor-
» ter, ont été faites sur deux personnes qui
» sont mortes de cette maladie, le foie étant
» tombé en suppuration. Un homme âgé de
» soixante ans, ayant sur le lobe droit du
» foie une tumeur considérable, qui pointoit
» à l'extérieur, j'y fis une ouverture de sept
» pouces en longueur, & en tirai au moins

Avant de quitter l'Inde, parlons un peu de l'établiſſement formé depuis

---

» deux pintes de matière fétide. Il fut traité ;
» en grande partie, pendant un mois de ſuite,
» comme celui dont il a été queſtion précé-
» demment. J'avois de grandes eſpérances ſur
» ſon rétabliſſement, quoique la plaie fût plus
» de temps à ſe remplir. Il fut attaqué d'un flux
» qui le tourmenta plus ou moins juſqu'à ſa
» mort. Sa fin eut lieu cinq mois après l'ou-
» verture de l'abcès. Pendant les quatre der-
» niers, les choſes changèrent ſouvent de
» face : quelquefois elles rehauſſoient mes
» eſpérances ; mais je ne comptois pas ſur
» la réuſſite autant qu'avant le flux. Peu de
» temps avant la mort, les alimens ſortoient
» par l'ulcère ſans être digérés. A l'ouverture
» du cadavre je trouvai le lobe droit du foie
» preſque entiérement détruit ; les reſtes adhé-
» roient en partie à l'eſtomac. Il y avoit à ce
» viſcère une ouverture de la largeur d'un
» demi-écu, par laquelle les nourritures arri-
» voient au foie. Le lobe gauche avoit acquis
» plus de volume ; tous les inteſtins étoient
» enflammés.

» Un Chirurgien ayant perdu un homme
» atteint de la maladie du foie, à l'ouverture
» du thorax, on trouva la partie baſſe du lobe
» droit des poumons légérement adhérente
» au diaphragme, & ſes vaiſſeaux ſanguins
» remplis & plus gonflés : la partie ſupé-
» rieure de ce lobe, ainſi que le gauche &
» le cœur, étoient très-ſains. A l'inſpection

peu par les Anglois, à Balambangan.
C'eſt une petite île de quarante-

» de l'abdomen, la partie du lobe droit du foie, » qui eſt contiguë aux côtes, étoit preſque entiérement détruite dans toute ſa ſubſtance, » juſqu'au diaphragme, où la ſuppuration » n'étoit pas arrivée. La plupart des vaiſſeaux » ſanguins s'étoient rompus. En introduiſant » la main entre le péritoine & le foie, il s'é» chappa de deux larges abcès trois chopines, » au moins, de matière ſanieuſe, non digérée; » le lobe droit s'étendoit dans la cavité de la » poitrine, du même côté, juſqu'à la troiſième » des vraies côtes. La véſicule du fiel étoit » en bon état, & remplie de bile; le ductus » communis choledoque n'avoit ancun in» dice d'obſtruction; mais l'omentum étoit » en partie gangréné. L'eſtomac étoit ſain, » mais diſtendu par les vents. Les vaiſſeaux » des inteſtins paroiſſoient être dans un état » de plénitude; les reins, la rate, le méſen» tère & le pancreas, étoient dans le meilleur » état poſſible ».

Ce praticien paſſa de nouveau dans l'Inde en 1772; il y eut, pendant trois années conſécutives, l'inſpection générale des hôpitaux de la marine. Sa complaiſance à mon égard eſt telle, qu'il m'a fait ſavoir que dans le temps de ſon dernier ſéjour, le mercure étoit beaucoup plus employé ſur la côte de Coromandel, qu'il ne l'avoit été précédemment. Dans les flux bilieux, les remèdes ordinaires ayant échoué, on en faiſoit uſage, avec beau-

cinq milles de circonférence à-peu-près, au couchant de Bornéo, couverte d'eau ſtagnante & de ſable. Elle fut inhabitée juſqu'en 1773, temps où le Sultan de Zoila la céda à l'Angleterre, pour s'acquitter de ce qu'il devoit à la Compagnie des Indes orientales de cette nation. On y fit paſſer alors un Gouverneur, un Conſeil, un Etat-Major avec un détachement de troupes européennes & de Cypays. On engagea auſſi une colonie de Malais de Bencoolen, & une autre de Chinois, à venir s'y fixer. Tout le monde continua à ſe bien porter pendant quelques mois;

---

coup de ſuccès, ſoit en frictions, ſoit à l'intérieur, la maladie étant alors regardée comme dépendante de l'obſtruction de quelque viſcère. Il m'apprit qu'il étoit rare qu'on s'en paſſât quand on avoit à combattre des flux un peu invétérés, & que dans toutes les maladies bilieuſes, les émétiques n'étoient plus auſſi fréquemment adminiſtrés que par le paſſé, par la raiſon qu'on ne s'en ſervoit plus que dans la vue d'évacuer l'eſtomac; mais qu'on inſiſtoit principalement ſur les mercuriaux & les purgatifs, donnés à peu de jours d'intervalle les uns des autres; moyens qu'on ſuppoſoit être les plus naturels pour entraîner la bile. (L)

mais la mouſon n'eut pas plutôt changé, que les maladies ſe déclarèrent avec violence : à peine y eut-il un dixième des habitans qui lui ſurvécut. Il fut dès-lors décidé qu'on enverroit un grand vaiſſeau à cet établiſſement, pour y ſervir de comptoir flottant ; mais comme on le mouilla dans un havre reſſerré, il ne fut point utile pour la ſanté. La direction du vent ou mouſon règle dans cette iſle la ſaiſon ſaine & dangereuſe. Depuis octobre juſqu'en avril, pendant la mouſon nord-eſt, le vent vient de la mer, & l'établiſſement eſt très-ſain. D'avril en octobre, pendant la mouſon ſud-oueſt, le vent paſſant ſur les marais, tant de cette iſle que de celle de Borneo, donne lieu aux fièvres les plus malignes, qui, fréquemment, emportent les hommes les plus robuſtes en douze ou quatorze heures.

Quoique Balambangan ne ſoit qu'à dix degrés de l'équateur, il n'y pleut point périodiquement comme au Bengale & ſur la côte de Coromandel. Deux fois l'an ſeulement, en avril & octobre, au changement de mouſon, le temps eſt variable pendant l'eſpace

d'environ quinze jours, & l'on essuie alors, à très-peu de distance, des coups de vent & des orages considérables. Ordinairement les maladies commencent huit ou dix jours après le changement de temps, & même avant que le vent n'ait été fixé dans la partie du sud-ouest. Tant que dure cette mouson, leur violence est la même. Malgré que le soleil soit deux fois vertical dans cette période, il ne paroît point augmenter leur malignité.

En décembre 1773, *le Royal-Capitaine*, vaisseau de la Compagnie, parti de la Chine avec les provisions & choses nécessaires à cet établissement, échoua sur la côte de Palloan, distante d'environ 80 lieues de Balambangan, où l'équipage se rendit dans ses chaloupes : deux mois après, le Capitaine & 42 hommes retournèrent en Angleterre ; il en resta 63, tant officiers que matelots. Les Anglois & Malais avoient pris possession de cet endroit quinze jours avant leur arrivée. Ils se virent frustrés, par la perte du vaisseau, de tout ce qu'on leur envoyoit. Cependant, jusqu'en avril, ils n'eurent à se plaindre que de ce que la rareté des

comeſtibles, & le manque des choſes néceſſaires, fait naturellement ſouffrir dans une colonie naiſſante. Tout le monde continua à ſe bien porter; il ne mourut perſonne. Après le changement de mouſon, en avril, les maladies ſe déclarèrent tout-à-coup, & firent tant de progrès pendant ſa durée, que des 63 hommes, tant officiers que matelots qui avoient été laiſſés de l'équipage du *Royal-Capitaine*, il ne reſta que M. Saunders, de qui je tiens cette relation. Lui-même fut attaqué d'un flux dangereux, qui l'obligea à s'embarquer pour la Chine, en ſeptembre. Il avoit cru devoir prendre ce parti pour le rétabliſſement de ſa ſanté, qu'il obtint en mer dans ſon paſſage, quoique la même mouſon durât toujours. Il eſt bien vrai que quand il s'en alla, il exiſtoit encore trois ou quatre hommes de ce malheureux équipage de vaiſſeau; mais il apprit depuis qu'ils étoient morts avant le changement de mouſon. Tous les membres du Conſeil périrent avant qu'il ne quittât l'établiſſement, à l'exception du Gouverneur, M. Herbert, qui avoit vécu pendant plus de trente

ans dans l'Inde, & fort long-temps dans les endroits les plus mal-sains, tels que Batavia & Bencoolen. Il ne resta pas plus de cinq à six hommes du détachement des troupes européennes qui y avoient été envoyées. Les Cypays, les Chinois & les Malais périrent en égale proportion. La malignité de l'air fut telle pendant cette mouson, qu'aucune blessure ne pouvoit guérir; que la plus légère égratignure, la piquûre même d'un cousin, quand on se grattoit, dégénéroient en ulcères considérables. Elles se guérissoient, au contraire, très-aisément pendant la mouson nord-est. On fut obligé de couper le bras à une personne pendant son règne : elle se rétablit promptement. Cette opération faite pendant l'autre mouson, lui eût incontestablement coûté la vie.

Cet exposé, fait à la hâte, des maladies qui règnent aux Indes orientales, & des différentes nuances de salubrité que les Européens y trouvent suivant les lieux où ils se fixent, sera terminé par quelques extraits des observations lumineuses de M. Yve; il les a faites dans son voyage de l'Inde

en Europe par terre, après avoir été pendant trois ans chirurgien d'un hôpital royal de marine.

« Ayant quitté le royaume mal-sain, » du Bengale, nous arrivâmes, le 9 » mars 1758, à Gomron, en Perse.

» Son climat est fort mal-sain; très- » peu d'Européens peuvent s'y sous- » traire aux fièvres putrides intermit- » tentes qui règnent depuis le mois de » mai jusqu'en septembre, & sont sou- » vent suivies d'obstructions au foie.

» M. Parker, chirurgien de ce comp- » toir, est fort estimé pour l'étendue » de ses connoissances en médecine. » Sa pratique a été si heureuse, que, » pendant plus de deux ans qu'il y est » resté, les Anglois n'ont perdu qu'une » seule personne. Voici comment il » traite les fièvres qui y sévissent. » Après avoir prescrit un émétique, » il donne toutes les heures deux scru- » pules de quinquina, douze grains » de sel d'absinthe, & autant de ser- » pentaire de Virginie, pulvérisés. » Sept ou huit doses de ce remède » préviennent efficacement le retour » de l'accès; & sa continuation, pen- » dant sept à huit jours, après la cessa-

» tion du paroxiſme, garantit des re-
» chûtes.

» Différens auteurs qui ont parlé de Gomron, ont, ainſi que les Anglois du comptoir actuel, attribué ſon inſalubrité pendant les mois d'été, aux émanations qui infectent l'air, & ſont produites par la putréfaction, auſſi prompte que nuiſible, d'une eſpèce de poiſſon que la mer laiſſe en quantité ſur le rivage.

» Vers le 30 mars nous paſſâmes à l'iſle de Karec (4), dans le golphe Perſique. Minheer Tullick, chirurgien du comptoir hollandois qui y eſt établi, m'apprit que les fièvres intermittentes & les flux étoient les maladies ordinaires pendant la saiſon pluvieuſe.

» De Baſſora ayant remonté le Tygre, nous arrivâmes à Bagdad. Cette ville, dont on portoit la population à 500,000 ames, étoit alors affligée d'une fièvre pourprée; mais

(4) Elle a quatre lieues de tour, & appartient au roi de Perſe. On eſtime qu'elle n'eſt pas à plus de 50 lieues de Baſſora. (T)

» quoiqu'on ſupputât que le huitième » de ſes habitans en fut attaqué, elle » n'eut cependant pas de fâcheuſes » ſuites. Nous apprîmes dans cet en- » droit que les Arabes avoient rompu » les digues de la rivière près Baſſora, » pour inonder les déſerts qui l'en- » tourent. Il paroît que c'eſt-là la » manière dont ils ſe vengent ordi- » nairement des inſultes qui leur ont » été faites par les Turcs de cette » ville. Nous en entendîmes parler » comme d'une action d'autant plus » barbare, qu'une épidémie deſtruc- » tive devoit néceſſairement en être le » produit. On l'avoit éprouvé quinze » ans auparavant, lorſque ce peuple, » rompant ces mêmes digues, étoit » parvenu à ſubmerger les environs. » L'eau croupiſſant & ſe putréfiant » autour de Baſſora, jointe à la quan- » tité conſidérable de poiſſon mort » & pourri, laiſſé ſur les terres, avoit » alors infecté l'atmoſphère, & donné » naiſſance à une fièvre putride très- » meurtrière. Douze à quatorze mille » habitans en étoient morts, & dans » le nombre des Européens qui s'y » étoient établis; à peine ena voit-on

» conſervé deux ou trois, tant les
» émanations des eaux ſtagnantes &
» corrompues, deviennent peſtilen-
» tielles dans ces climats brûlans.
» Derniérement, un Bacha fut dépê-
» ché à Baſſora, avec ordre de ne
» rien négliger pour prévenir cette
» calamité, en faiſant réparer les
» digues de la rivière, & s'occupant
» des moyens propres à empêcher
» qu'elle ne ſortît de ſes limites.

» Vers la fin de mai, nous trouvâ-
» mes les chaleurs exceſſives à Bagdad,
» & preſque inſupportables pour les
» Européens. Nous fumes conſeillés
» d'y ſéjourner juſqu'au mois d'octo-
» bre. Tous nos amis nous firent en-
» viſager que le temps devenoit plus
» chaud de jour en jour, l'exceſſive
» chaleur que nous avions à redouter
» dans les déſerts de l'Arabie, & ſur-
» tout les dangers que nous courions
» de rencontrer dans ces déſerts ces
» bouffées de vent mortelles & peſti-
» lentielles, appellées ſamiels.

» Ce ſont des tourbillons que les
» voyageurs ont à craindre quelque-
» fois vers le milieu ou à la fin de
» juin, mais plus ſouvent en juillet

» & août. Ils frappent ſur le champ
» de mort tout homme ou animal qui
» les reçoit en face : heureuſement
» qu'on eſt prévenu de leur approche
» par une altération ſenſible dans l'air.
» On peut ſe fier à cet avertiſſement,
» mais il eſt court. Quand on s'en ap-
» perçoit, il faut que tous les voya-
» geurs, ainſi que leurs chevaux &
» chameaux ſe couchent à plat le viſa-
» ge conte terre, les pieds tournés vers
» le ſamiel : cette attitude eſt néceſſaire
» tant que dure ſon paſſage ; il n'y a
» pas d'autre moyen pour mettre la
» vie en ſûreté. Cette vapeur peſtilen-
» tielle paſſe promptement, n'em-
» braſſe pas communément une grande
» étendue, mais va comme un cou-
» rant fort reſſerré, de ſorte que
» des voyageurs, peu éloignés les
» uns des autres, ſont expoſés à diffé-
» rens ſamiels, & que pluſieurs peu-
» vent être aſſez heureux pour s'y
» ſouſtraire. On peut s'en garantir juſ-
» qu'à un certain point, en ne voya-
» geant que de nuit dans les mois où
» on les redoute.

» Voulant éviter le grand déſert
» quand nous partîmes de Bagdad,
nous

» nous prîmes la route de Mosul, où
» nous arrivâmes le 5 juin. Un moine
» Carmélite, médecin du Bacha,
» m'apprit que les maladies ordinaires
» de cet endroit, étoient des fièvres
» ardentes, & des dyssenteries pendant
» l'été, des fièvres intermittentes
» dans la saison pluvieuse ; que les
» obstructions & embarras du foie n'y
» étoient pas moins communs que
» dans l'Inde. Il y a peu de temps que
» cette place contenoit 300,000 habitans ;
» mais le nombre en a été fort
» diminué par une famine & les maladies
» qui l'ont suivie.

» Dans le cours de notre voyage,
» nous passâmes par Nesbin, où l'air
» & les eaux sont de très-mauvaise
» qualité ; la même famine & les
» mêmes maladies l'ont presque entièrement
» dépeuplé.

» Après bien des difficultés, nous
» nous trouvâmes enfin à Alep, vers
» le 5 août (5). Comme nous avions
» entrepris ce long voyage dans les

(5) *Voyez* l'Ouvrage que le docteur Russel a publié sur les maladies qui règnent ordinairement dans cette ville. (L)

» mois les plus chauds, je parlerai des
» impreſſions que les chaleurs extra-
» ordinaires produiſirent ſur nos corps.
» Elles firent totalement perdre l'ap-
» pétit, diminuèrent les forces, don-
» nèrent des coliques, procurèrent
» des évacuations fréquentes & bilieu-
» ſes, qui affoiblirent à l'excès. Sou-
» vent mon eſtomac fut ſi énervé,
» qu'à peine pouvois-je digérer un
» peu de lait. Pluſieurs d'entre nous
» eurent la fièvre, & furent obligés
» d'avoir recours à de doux vomitifs.
» Quelques-uns prirent avec ſuccès
» les poudres du docteur James, pour
» la chaſſer, & de petites doſes de
» mercure doux & de rhubarbe, dans
» la vue d'évacuer la bile âcre & mor-
» dicante.

» Quoique nous fuſſions pourvus
» très-amplement de tout ce qu'il
» falloit pour voyager très à notre
» aiſe, ſoit au moyen des ſommes
» que nous avions à dépenſer, ſoit en
» nous adreſſant aux principaux Chré-
» tiens & Mahométans, auprès deſ-
» quels nous étions auſſi fortement
» recommandés qu'il étoit poſſible,
» & qu'on nous eût approviſionné

» d'une quantité confidérable de vin
» de Madère, de vin rouge, & autres
» chofes néceffaires, il eft cependant
» vrai que plufieurs d'entre nous déla-
» brèrent leur conftitution dans ce
» voyage, auffi long que pénible.

» Ceux qui prennent cette route
» pendant la faifon chaude, doivent
» voyager de grand matin, ou la nuit
» feulement, ce qui vaut encore
» mieux, & toujours, tant qu'il y a
» poffibilité, dans ces litières cou-
» vertes, nommées tackaravan.

» Ils doivent fe repofer dans la cha-
» leur du jour, & chercher à cet
» effet une hutte ou une maifon, fup-
» pofé qu'ils puiffent en trouver dont
» l'épaiffeur & l'impénétrabilité de la
» couverture, mettent à l'abri des
» rayons du foleil, ou ils ne doivent
» rien épargner, autant que faire fe
» peut, pour s'arrêter auprès des bords
» d'une rivière ; & dans ce cas, une
» fimple tente, fans peinture, leur
» offrira l'afyle le plus commode,
» après celui d'une maifon, fi les do-
» meftiques ne négligent point d'hu-
» mecter la toile à chaque inftant avec
» l'eau des foffés pratiqués tout autour.

» Nous trouvâmes que la limonnade
» faite avec l'extrait de jus de limon,
» étoit la boiſſon la plus agréable &
» la plus rafraîchiſſante pendant les
» chaleurs étouffantes de la journée;
» mais nous avions abſolument beſoin,
» le ſoir, d'un verre de bon vin pour
» réparer la perte de nos forces.

» Les voyageurs ne doivent point
» oublier d'emporter avec eux un peu
» d'alun, par la raiſon que l'eau du
» Tygre & de l'Euphrate, quoique
» aſſez ſaine, peut ſe troubler fort
» aiſément. Nous faiſions mettre deux
» gros d'alun pulvériſé dans ſix ou ſept
» gallons d'eau; environ une heure
» & demie après, elle devenoit très-
» pure & tranſparente: nous ne vîmes
» point que l'alun fît du mal. Je ſuis
» tenté de croire, non-ſeulement
» qu'il eſt très-bon pour purifier l'eau
» trouble & limoneuſe, mais encore
» qu'il rafraîchit le corps dans les pays
» chauds, & rend aux fibres leur
» reſſort (6). »

---

(6) Quelques Apothicaires ont coutume de jetter une pincée d'alun dans leurs eaux diſtillées ſimples, quand elles ſont troubles;

Depuis les premières éditions de cet Essai, M. Yve a publié l'Histoire de son voyage aux Indes, & celle de son retour en Europe par terre; nous pouvons donc actuellement renvoyer le lecteur à cet Ouvrage, afin qu'il s'y instruise de beaucoup d'autres particularités intéressantes. Il y trouvera plusieurs détails qui l'amuseront, & un grand nombre d'observations médicinales très-importantes.

On a mis au jour, depuis la seconde édition de ce Traité, des observations sur les maladies qu'on a à craindre dans les longs voyages aux pays chauds, & particuliérement sur celles des Indes orientales : elles sont de M. Clark, ancien chirurgien du Talbot, vaisseau de la Compagnie. Ce n'est, en grande partie, qu'un journal de Médecine, fait dans deux voyages aux Indes. Les principales conclusions

---

en peu de temps cela les rend très-claires & transparentes. Quoique l'alun altère jusqu'à un certain point, le goût de l'eau, le peu qu'il en faut pour la clarifier, ne paroît pas devoir la rendre plus désagréable au goût que celle de Bristol, si estimée à la Jamaïque & dans d'autres pays chauds. (L)

qu'on peut tirer de la pratique de l'Auteur, ſont que le quinquina peut être donné avec ſuccès aux perſonnes attaquées des fièvres malignes & rémittentes, tant dans le temps des rémiſſions, que dans celui des redoublemens, & lors même que la fièvre eſt continue.

J'apprends qu'un autre journal fait ſur un même plan, par M. Robertſon, Chirurgien du Rainbow, vaiſſeau de guerre, pendant le cours de pluſieurs voyages à la côte de Guinée, ouvrage dont j'ai précédemment donné quelques extraits dans celui-ci, eſt actuellement ſur preſſe. Il ne peut pas manquer d'être agréable & bien reçu.



CHAPITRE IV.

MALADIES DANS LES INDES occidentales.

SECTION PREMIÈRE.

Des différens degrés de salubrité dans les Comptoirs anglois. Des établissemens qui ont été faits par les François, les Hollandois, & les Espagnols.

NOUS terminerons cette partie de notre Ouvrage par quelques observations sur les Indes occidentales, & l'exposé des maladies qui y sont les plus communes & les plus fatales pour les Européens nouvellement arrivés.

Les plus saines de toutes les possessions angloises dans cette partie du monde, sont les isles Bermudes (1);

(1) Ce petit archipel, éloigné d'environ 300 lieues de celui des Antilles, fut découvert en 1527 par l'Espagnol Jean Bermude, qui lui donna son nom, mais sans y aborder. Ferdinand Camelo, portugais, en obtint,

enſuite, vient celle de la Barbade (2), ſi l'on en excepte le canton ſur

---

l'an 1572, de Philippe II une conceſſion, qui n'eut point de ſuite. Barbotière, françois, y fit naufrage en 1593. Le vaiſſeau de Georges Sommers s'y briſa en 1609. Trois ans après, les Anglois y envoyèrent des familles pour les habiter.

Ce qu'on publioit de la ſalubrité, de la douceur de ce climat, y attira des Colons de toutes les parties de l'empire Britannique : on s'y rendoit des Antilles pour recouvrer la ſanté. On ſait que Waller, poëte charmant, paſſa les mers, & chanta ces iſles fortunées, inſpiré par l'influence de l'air, & la beauté du payſage, vrais dieux de la poéſie. (T)

(2) Il exiſte dans cette iſle une maladie très-ſingulière, dont on me ſaura gré de faire mention. Les glandes & vaiſſeaux lymphatiques s'obſtruent, s'enflamment, & donnent lieu à des gonflemens plus ou moins conſidérables, ſuivant les parties attaquées. Cette affection eſt auſſi commune parmi les femmes que parmi les hommes.

Ordinairement elle paroît aux pieds & aux jambes, qui deviennent d'une groſſeur exceſſive, pour ainſi dire, monſtrueuſe. Quand la maladie ſe fixe ſur le ſcrotum, comme cela arrive quelquefois, l'inflammation ſe propage aux teſticules; la douleur eſt inſupportable; & ſi le malade tombe en de mauvaiſes mains, le ſquirre ou l'hydrocèle peu-

lequel est assise Bridgetown, sa capitale. L'air n'est pas moins pur dans la

---

vent en être la suite. Lorsque ce sont les glandes du sein qui sont engorgées, & qui se phlogosent, cette partie devient souvent squirreuse & cancereuse.

Toutes les fois que les glandes lymphatiques, situées à l'extérieur, sont attaquées, les parties qui les avoisinent restent plus volumineuses qu'elles ne l'étoient auparavant; les vaisseaux sanguins se distendent dans la partie souffrante. Dans certains cas, l'enflure est portée à un tel point, que la peau se crève. D'abord, il sort de cette ouverture un fluide clair comme de l'eau; peu après une matière gélatineuse; les deux jambes sont attaquées en même temps dans certaines circonstances. La fièvre, qui accompagne la maladie glandulaire dont nous nous occupons, n'en est point la cause, mais le symptome.

Les Nègres la contractent plus souvent que les Blancs; on l'attribue à ce qu'ils sont trop peu vêtus, à ce qu'ils dorment sur la terre, & y passent des nuits entières après s'être fatigués à l'excès, ou enivrés de rum. Les blancs qui l'éprouvent, sont ceux qui se tiennent dans un courant d'air après s'être échauffés à la promenade ou à la danse, ceux qui passent les nuits hors de leurs maisons, respirent l'air des marais, ou portent l'imprudence jusqu'à se mettre au lit dans des appartemens dont les portes & fenêtres sont ouvertes, ceux enfin qui s'adonnent aux liqueurs,

plus grande partie de Saint-Christophe : celui d'Antigoa est mauvais,

---

On a prétendu que la maladie glandulaire avoit été apportée d'Afrique à la Barbade par les Nègres : cela est faux ; c'est une production indigène : heureusement qu'elle n'est ni contagieuse, ni héréditaire. On a observé qu'elle étoit rarement mortelle, à moins qu'elle n'attaquât le mésentère ; que la tête, l'estomac, les intestins, le scrotum, les mammelles, ne fussent les parties lésées. Les extrémités étant le siège du mal, il n'y a point d'inquiétude à avoir pourvu que l'état du corps ne soit point cachectique, ou que les glandes lymphatiques ne soient point assez obstruées pour empêcher le retour de lymphe au canal thorachique.

Le traitement qui convient à la maladie glandulaire, est celui-ci. Les glandes lymphatiques étant enflammées & obstruées, les cataplasmes émolliens & relâchans, ainsi que les fomentations de même nature, sont indiqués ; il faudra donc y avoir recours lorsqu'il sera possible d'en faire usage. Les topiques sédatifs prudemment appliqués, n'ont jamais fait de mal. On s'est servi avec succès du sucre de saturne, d'autres préparations de plomb, de solution de vitriol blanc, de vinaigre, &c., & l'on a ajouté à ces lotions l'eau-de-vie & la teinture thébaïque.

En employant ces remèdes extérieurs, il ne faut pas perdre de vue l'état des intestins,

& à la Jamaïque il eſt encore plus dangereux, quoiqu'il le ſoit moins

---

on doit entretenir leur liberté par le moyen des laxatifs.

Les ſaignées locales ſont avantageuſes. Comme on manque de ſangſues à la Barbade, on tire du ſang des parties enflammées, en y faiſant des ſcarifications.

Dès que l'inflammation a cédé, il eſt bon d'appliquer un bandage ſur la partie malade. On lui fait exercer une douce compreſſion. Si cette partie eſt très-gonflée & diſtendue, avant tout il eſt convenable d'y faire des piqures tranſverſales, afin de donner iſſue à la lymphe extravaſée. Il peut ſe faire que cette lymphe ſe ſoit coagulée dans le tiſſu cellulaire; alors la cure eſt beaucoup plus difficile: cependant il faut la tenter également par le bandage, & preſcrire des frictions avec un liniment volatil.

Quand le malade peut ſoutenir les frictions mercurielles, il faut lui en faire. L'extrait de ciguë pris à l'intérieur, concourt également à la guériſon.

Lorſque c'eſt la tête, l'eſtomac ou le canal inteſtinal qui ſouffrent de la maladie glandulaire, ſouvent un véſicatoire appliqué auſſi près des parties malades qu'il eſt poſſible, eſt avantageux. Quelquefois on ſoulage très-efficacement, au moyen de l'éther vitriolique très-camphré : il n'eſt pas rare que ce topique enlève les douleurs. L'opium uni aux antimoniaux, ou à l'épicacuanha, a fait beau-

actuellement qu'il ne l'étoit autrefois. L'air de ſanté qui brille ſur les

---

coup de bien ſur un grand nombre de perſonnes.

Actuellement il faut parler de la manière dont on doit attaquer la fièvre lymphatique, qui accompagne l'affection glandulaire. En général il faut ſe comporter ici comme dans les intermittentes ordinaires, tâcher d'abréger l'accès, & rendre les ſueurs qui forment la criſe auſſi abondantes qu'il eſt poſſible. La fièvre ayant ceſſé, les purgatifs ſont indiqués. Les émétiques ſont également d'un grand ſecours quand on ſait les placer comme il faut.

Si l'inflammation locale, qui accompagne la maladie glandulaire, eſt très-forte ; ſi la fièvre eſt ardente, on peut ſe haſarder à faire tirer du ſang ; mais en général, il faut, à cet égard, beaucoup de prudence & de circonſpection. Pluſieurs ſont morts ſous la lancette : d'ailleurs, cette opération a ſouvent fait naître la maladie chez ceux qui y paroiſſoient peu diſpoſés.

L'inflammation & la fièvre étant tombées, on doit chercher à combattre les cauſes prédiſpoſantes, afin de prévenir les rechûtes. Le quinquina & les calibés peuvent ſe preſcrire à cet effet. L'électricité ne convient pas moins ; les gonflemens ſont diminués par ſon ſecours : il eſt probable qu'elle agit en ſtimulant le ſyſtême glandulaire, & favoriſant l'abſorption. Les fleurs de zinc données à la doſe de deux ou trois grains, deux ou

Européens qui habitent l'isle Monserrat, est une preuve évidente de la bonté de l'air qu'on y respire. On peut en dire autant de Nevis. En général, la saison pluvieuse a lieu dans ces isles en août, septembre, octobre & novembre. Derniérement, quand on s'est occupé du choix des cantons propres à former les principaux établissemens anglois à la Grenade & aux Grenadins, mais sur-tout à Tabago, la santé des

---

trois fois le jour, ont aussi réussi à fortifier le systême glandulaire, & à garantir d'une nouvelle invasion. Il en a été de même du bain froid, qui cependant a fait du mal, & même causé la mort à quelques personnes.

Les remèdes employés par le peuple à la Barbade contre la maladie glandulaire, sont le tartre stibié, comme vomitif; l'eau de mer, l'opium, le soufre, l'eau de goudron. Ce dernier a réellement de très-bons effets, sur-tout quand l'opium est préjudiciable. Les infusions amères lui paroissent aussi recommandables. Quant aux applications externes, il se sert de différentes espèces de feuilles, d'esprits camphrés, &c.

Tout ce que nous venons d'exposer sur la maladie glandulaire, est extrait de l'excellent Ouvrage de M. Jacques Heudy, médecin des hôpitaux de la Marine, établis à la Barbade, & de la milice de cette isle. (T)

habitans y eſt entrée pour bien peu de choſe : ce n'eſt pas ſans douleur que nous en faiſons la remarque. Dans l'iſle de Saint-Vincent, la ville de Kinſton eſt très mal-ſaine, par rapport au marais qui l'avoiſine. Il faut eſpérer que ces nouveaux établiſſemens deviendront plus ſains quand on aura donné des écoulemens aux eaux ſtagnantes. La chaleur ſeule du ſoleil deſſécheroit le ſol dans pluſieurs endroits, ſi les bois étoient abattus.

Quant aux établiſſemens des autres nations européennes, nous nous contenterons d'obſerver ici que le climat de Cayenne a été très-funeſte aux François (3), & que l'iſle de

(3) Cette iſle, qui eſt le centre de la Guyanne françoiſe, a quinze à dix-huit lieues de circonférence. Par une conformation que la nature a rarement donnée, elle ſe trouve élevée ſur les côtes, & baſſe au milieu; il en réſulte que les marais y ſont en grand nombre, ce qui la rend aſſez mal-ſaine. Deux circonſtances qui ajoutent encore à ſon inſalubrité, c'eſt qu'il y a beaucoup de bois, & que les pluies ſont preſque continuelles pendant neuf mois. Le ſeul bourg qui ſoit dans la colonie, a été bâti dans une plaine de deux lieues, qui pouvoit être aiſément percée de

Saint-Domingue est beaucoup moins salubre que la Martinique (4). A la

canaux navigables, & dont on n'a pas su même égoutter les eaux.

Malgré le vice du climat de Cayenne, le mal de Siam, si funeste à la Martinique & à Saint-Domingue, y est inconnu; les fièvres malignes & la petite vérole y sont rares : cela ne vient-il pas de ce que les chaleurs sont tempérées ? Il est certain qu'un vent d'est qui s'élève tous les jours sur les neuf heures du matin, rafraîchit l'air singuliérement.

M. Barrère, médecin qui a pratiqué à Cayenne, nous avertit que le tetanos y est fort ordinaire, qu'il attaque souvent les Nègres, & sur-tout les Négrillons, mais que les Blancs en sont exempts, ou du moins en sont pris très-rarement.

Il n'y a pas bien des années que nous avons envoyé à grands frais, dans l'isle dont il s'agit, quantité de cultivateurs, ramassés la plupart dans les boues de l'Europe : la mémoire de leur triste destinée fait verser des larmes à tout homme sensible. Condamnés, par des circonstances imprévues, à l'inaction, à l'ennui, à la privation des premiers besoins, & aux maladies contagieuses qu'enfante toujours la saison pluvieuse, ils ont fini leurs jours dans les horreurs du désespoir. (T)

(4) Cette isle est cependant encore assez mal-saine pour beaucoup de François : en voici les raisons. Le Fort-Royal se trouve environné d'un territoire marécageux; le

Guadeloupe, à la Martinique, & la plupart des autres isles françoises des Indes occidentales, il y a des terreins bas, marécageux, communément appellés basses-terres, où les étrangers indigens, entre lesquels on les partage, s'exposent à perdre la santé & la vie même, lorsqu'ils les défrichent.

Les établissemens hollandois à Surinam, Saint-Eustache, Curacao, sont tous extrêmement mal-sains.

En différens endroits des possessions espagnoles aux Indes occidentales, la pureté de l'air varie beaucoup, relativement à la situation des lieux : ainsi la ville de Mexico est très-salubre, tandis que Vera-Crux, son port de mer, l'est on ne peut pas moins. On observe que les pluies périodi-

---

mouillage de Saint-Pierre, bourg de cette isle, où malheureusement on a porté presque tout le commerce, est adossé à un côteau assez élevé & coupé à pic, qui l'enferme, pour ainsi dire, lui intercepte les vents de l'est, les plus constans & les plus sains dans ces contrées, & l'expose, sans aucun souffle rafraîchissant, aux rayons du soleil, qui lui sont reflêchis par le côteau, la mer, & le sable noir du rivage. (T)

ques & les maladies qui les ſuivent, ſont infiniment plus violentes dans les lieux chauds, marécageux & couverts de bois, ou incultes, appartenans au continent des Indes occidentales, que dans les iſles adjacentes. Néanmoins l'intérieur du pays eſt, en général, plus ſain que les côtes. Si nous portons la vue ſur toutes celles du continent eſpagnol, dans la baie du Mexique, nous trouverons peu de ports de mer, de villes & de rivières dont la ſalubrité ſoit paſſable pendant la ſaiſon pluvieuſe (5).

Des multitudes de goulus de mer, énormes & voraces, entaſſés dans les havres; des nuages obſcurs & épais, venant lentement du côté du midi, accompagnés de tonnerre & d'éclairs, annoncent aux Indes occidentales la ſaiſon des maladies, & ſont les terribles avant-coureurs de ces torrens impétueux, formés en peu de jours par la fonte des nuages, & qui ſubmergent

---

(5) Nous aurons occaſion de parler par la ſuite de pluſieurs grandes provinces des Indes occidentales, où l'on reſpire un air pur & ſalubre. (L)

toutes les terres. Par leur durée les pluies grossissent à un tel point le grand nombre des rivières qui l'arrosent, qu'à plusieurs milles, & presque à la distance de dix lieues du rivage, les eaux de la mer en deviennent douces & limonneuses.

Une autre cause rend dangereux pour les Européens plusieurs des havres qui sont dans cette baie, & les plus sûrs en général. Ainsi, au Port-Mahon, près l'isle de Rattuan, les vaisseaux mouillent dans un bassin tellement abrité par de hautes montagnes, qu'il est inaccessible aux vents. Ils ont encore plus à souffrir à cet égard que dans le havre anglois d'Antigoa ; l'air stagnant par cette raison, devient si funeste, qu'après l'avoir respiré quelques jours, on est attaqué subitement de vomissemens violens, de maux de tête, de délire, & qu'en moins de deux ou trois jours, on voit le sang dissous sortir par tous les pores. Il est probable que l'eau de la mer même se putréfieroit promptement dans des endroits pareils, & détruiroit bientôt tout le poisson, si son mouvement

n'étoit entretenu par un petit flux & reflux fenfibles tous les jours : effet qui paroît dépendre des vents qui règnent au large.

La baie de Honduras & le pays des Mofquites, peuvent être confidérés comme fains fi on les compare avec la rivière des Charpentiers, & Rio-morte ou la rivière de Mort, dans le golphe du Mexique. Ce dernier endroit a été ainfi appellé par les Efpagnols à caufe de la mortalité qui a détruit ceux de leur nation qui, en différens temps, avoient tenté de s'y fixer. Les Anglois néanmoins ont, depuis cette époque, été moins malheureux. Ils en font redevables à l'attention qu'ils ont eue de s'établir fur un autre canton. Celui qu'ils occupent fe nomme Rivière-Neuve.

On obferve communément que les femmes fe portent beaucoup mieux que les hommes dans les Indes occidentales, qu'elles n'y font pas d'ailleurs auffi fujettes à la fièvre jaune : probablement cela provient de ce qu'elles fuivent plus de régime.



SECTION SECONDE.

Maladies des Indes occidentales, histoire de celle qu'on appelle fièvre jaune : c'est la fièvre ordinaire des Indes occidentales, mais portée à un point de malignité extraordinaire. Maladie qui y ressemble, observée à Cadix. Relations données par les François & les Hollandois, des maladies régnantes dans les Indes occidentales. Affreuses mortalités qu'elles occasionnent parmi les Anglois à Bastimentos, Carthagène, & la Havane.

DANS les Indes occidentales ; comme dans les autres climats malsains, les fièvres & les flux sont funestes aux Européens ; mais la maladie vulgairement appellée fièvre jaune, leur est plus particuliérement fatale (1).

(1) Les premiers accidens qui se déclarent chez les Européens nouvellement arrivés aux Indes occidentales, sont le mal de tête, avec dégoût pour les alimens, l'amertume de la bouche, la constipation, la rougeur des urines, &c. Souvent on les fait disparoître

L'ayant attentivement examinée, & ayant fait sur cet objet les réflexions

---

presque sur le champ, en ordonnant la diète, l'usage de la limonnade, celui de la dissolution de crême de tartre dans l'eau, la décoction de tamarins, &c., & des minoratifs sur la fin.

M. Rollo, chirurgien anglois, a éprouvé, pendant la dernière guerre, qu'un moyen sûr de préserver les troupes des maladies dans les Indes occidentales, étoit de leur administrer du quinquina pendant quelques jours, de le leur faire cesser ensuite, & d'y revenir de temps en temps, jusqu'à ce que chaque homme en eût pris deux onces. Il en faisoit mettre quarante gros dans deux pintes d'eau commune, avec demi-septier de rhum. On en donnoit chaque fois un petit verre. Avant, dit-il, qu'il n'eût connu ce préservatif, les soldats se plaignoient tous les jours d'affections bilieuses. Ce praticien ajoute que le bain de mer ne contribue pas peu, de son côté, à prévenir les maladies. Il prescrivoit à tous les hommes qui se portoient bien, d'entrer dans l'eau de grand matin, & d'y rester deux heures; outre qu'il entretenoit ainsi la propreté, chose très-salutaire, il soutenoit les forces, & donnoit du ressort à la machine.

Au moyen du régime, on peut encore se garantir des maladies dans les Indes occidentales. La nourriture doit y être restaurante : le bon vin convient, mais il faut inter-

les plus férieufes , je fuis mainte-

---

dire foigneufement les liqueurs fpiritueufes , & fur-tout le rhum.

M. Rollo connut un artilleur qui , s'étant habitué à en avaler un petit verre tous les matins , & en ayant augmenté la dofe petit-à-petit, fuccomba à la fièvre & au dévoiement: l'ouverture du cadavre découvrit un ulcère dans l'eftomac.

Il eft bon d'obferver qu'après les maladies qu'on a effuyées dans les Indes occidentales, il y a bien des précautions à prendre pour éviter les rechûtes. Fort fouvent l'eftomac refte très-affoibli ; on doit alors manger peu à la fois, & feulement des chofes qui font de facile digeftion. Le lait , le bouillon , les œufs pondus depuis un inftant, cruds ou légèrement bouillis, le pain bien levé , les gelées végétales & animales, faites avec le fagou, le falep, les pieds de mouton; la foupe de tortue, donnent une bonne nourriture. S'il y a des aigreurs, les acides végétaux ne valent rien; le règne animal fournit les alimens les plus convenables dans cette circonftance : on peut ufer des végétaux reconnus comme anti-acides , tels que les choux , les carottes , les oignons , les poireaux, la moutarde , &c. Le vin eft excellent , fur-tout lorfque les digeftions languiffent par défaut de ton. Quand les chofes font ainfi, les boiffons froides méritent la préférence. L'infufion de fleurs de camomille prife de cette manière , & à laquelle on ajoute un peu de lait, redonne fouvent des forces au ventricule.

nant (2) d'avis que la dissolution du sang, si évidente, les hémorragies violentes, le vomissement noir, & autres accidens qui la caractérisent, ne sont que les symptomes les plus fâcheux de la fièvre ordinaire des Indes occidentales. Nous aurions tort de les considérer sous un autre point de vue. Il en est de ces symptomes comme des taches pourprées & des urines sanglantes dans la petite-vérole, ou du hoquet dans la dyssenterie ; semblables à ces derniers, ceux dont nous ve-

---

La constipation est fréquemment un accident de la convalescence. S'il n'y a point d'acide dans l'estomac, il faut prescrire une diète végétale. Les figues, les raisins, les oranges, le miel, la crême de tartre, peuvent faire ici du bien. Supposé qu'il y ait des aigreurs, on ordonne une ou deux petites cuillerées de magnésie.

Au lieu de la constipation, c'est quelquefois la diarrhée qui retarde la convalescence. Lorsqu'elle n'est pas considérable, & ne dépend pas de trop d'acides dans l'estomac, un peu d'eau de chaux ou de magnesie peut la faire cesser. Le vin rouge convient ici de préférence au blanc. (T)

(2) *Voyez* mon Essai sur les moyens de conserver la santé des gens de mer. (L)

nons de faire mention, ne ſe déclarent que quand la maladie eſt exceſſivement maligne, & par-là même ils indiquent toujours un grand danger. En général, ils ſont l'effet des chaleurs exceſſives, & d'un vice particulier de l'atmoſphère. Quelquefois cependant on peut les attribuer à l'état cachectique, aux excès de liqueurs ſpiritueuſes, aux violens exercices pris au ſoleil.

Les obſervations ſuivantes, du docteur Wind, répandent beaucoup de jour ſur cette matière.

« Le Mildebourg, vaiſſeau de guerre » hollandois, fit voile du Texel le » 25 décembre 1750, & entra dans » le havre de Curacao le 12 mars de » l'année ſuivante. A cette époque, » tout ſon équipage jouiſſoit de la » meilleure ſanté ; un ſeul homme » étoit mort pendant la traverſée. On » reſpira un air épais & très-humide à » Curacao, & les chaleurs y furent » inſupportables ; enſorte qu'au com- » mencement d'avril deux terribles » maladies ſe déclarèrent. Une dyſ- » ſenterie putride, accompagnée de » grandes douleurs, d'évacuations

» infectes,

» infectes, & de hoquet : une fièvre
» très-violente, ayant le vomissement
» noir pour symptome.

» Le 17 avril ce vaisseau appareilla
» pour aller en course ; il eut en mer
» un temps humide & pluvieux ; les
» maladies continuèrent à régner,
» mais avec moins de force que
» dans le havre. Ceux qui avoient la
» dyssenterie n'étoient point tour-
» mentés du hoquet, & n'éprou-
» voient aucun des autres fâcheux
» symptomes ; le vomissement noir
» ne se déclaroit pas non plus chez
» ceux qui avoient la fièvre, comme
» quand ils étoient à Curacao.

» Aucun de ceux qui contractèrent
» ces maladies en mer, n'en fut la vic-
» time ; mais quand on fut rentré, ce qui
» eut lieu vers la fin d'avril, les pre-
» miers accidens se renouvellèrent, le
» hoquet survint dans la dyssenterie,
» le vomissement noir dans la fièvre ;
» le nombre des malades fut très-aug-
» menté ; on en perdit plusieurs ».

Je sais très-bien qu'une ou deux personnes peuvent être attaquées de la fièvre jaune à la Jamaïque ; j'avoue même que le vomissement noir,

le plus à craindre de tous ſes ſymptomes, peut ſe manifeſter chez un Européen nouvellement arrivé dans cette iſle, ſans qu'il ait eu aucune indiſpoſition antécédente, & ſans que cette fièvre exiſte dans les environs : mais que peut-on conclure à cet égard, ſi ce n'eſt qu'il eſt poſſible qu'on éprouve ſur le champ les plus terribles accidens d'une fièvre maligne pendant une ſaiſon très-ſaine ?

Cela arrive journellement dans toutes les parties du monde ; rien n'eſt moins rare que de voir une perſonne attaquée de fièvre intermittente obſtinée, ou de flux, dans les endroits les plus ſalubres, & fréquemment il y en a qui ſont atteintes de la fièvre pétéchiale, ſans qu'on puiſſe l'attribuer à la contagion. Au reſte, ces cas ne ſont pas ceux qui fixent actuellement notre attention ; nous ne parlons que des maladies épidémiques & générales, dépendantes de principes dont l'influence eſt univerſelle.

J'ai parcouru d'un bout à l'autre pluſieurs relations angloiſes, tant manuſcrites qu'imprimées, de cette fièvre jaune des Indes occidentales ; dans la

plupart les auteurs ne s'accordent guère que sur l'épithète qu'on a coutume de lui donner, parce que la peau est communément teinte en jaune : cependant ce symptome n'est pas moins commun dans presque toutes les fièvres intermittentes, dans plusieurs fièvres épidémiques, & beaucoup d'autres maladies. Il n'est donc point une marque distinctive par laquelle on puisse désigner comme il faut celle qui nous occupe.

On a supposé (3) dans le principe, que cette fièvre étoit passée aux Indes occidentales, à bord d'un vaisseau venu de Siam : cette opinion est chimérique, puisqu'on a vu des maladies semblables à celle-ci, non-seulement dans les Indes orientales, mais même dans quelques-unes des parties méridionales de l'Europe. Elles se montroient dans les saisons où l'air étoit extrêmement chaud & mal-sain. On en vit régner une de cette espèce

(3) Le chapitre premier de la troisième partie de cet Ouvrage renferme plusieurs particularités relatives à cette fièvre, & la méthode de la traiter. (L)

à Cadix en Espagne, en septembre & octobre de l'année 1764, temps où la chaleur excessive, & le manque d'eau pendant plusieurs mois, fit naître des maladies violentes, épidémiques, du genre des bilieuses, qui ressembloient à celles des Indes occidentales. Elles moissonnoient souvent jusqu'à cent hommes dans le même jour. Les vents étoient alors communément à l'est, & le coucher du soleil étoit suivi de la chûte d'une rosée extraordinaire & très-abondante.

Celle dont il est question commençoit ordinairement par de petites alternatives de chaud & de froid, des nausées, douleur de tête, du dos, des lombes, & au creux de l'estomac. Souvent en moins de vingt-quatre heures, ces symptomes étoient suivis de grandes envies de vomir, de vomissemens de bile verte ou jaune, d'une odeur très-infecte. Quelques-uns rendoient par en-haut une humeur noire comme de l'encre, & mouroient aussi-tôt après dans des convulsions affreuses, & une sueur froide. Quelquefois le pouls étoit enfoncé, quelquefois accéléré; mais la plupart du temps il chan-

geoit de rithme à chaque inſtant. Après le premier jour, la ſurface du corps étoit ordinairement froide, ou ſèche & brûlante; le mal de tête & la ſtupeur dégénéroient fréquemment en délire furieux, qui devenoit bientôt fatal.

La cour de Madrid ayant ordonné qu'on fît l'ouverture des cadavres, on trouva l'eſtomac, le méſentère & les inteſtins couverts de taches gangréneuſes; le foie & les poumons avoient une couleur & une texture putrides; l'orifice du ventricule parut avoir beaucoup ſouffert; les taches qui s'y trouvoient étoient ulcérées; il renfermoit quantité d'atrabile; jettée par terre, elle y produiſoit une ſenſible efferveſcence; ſon mêlange avec l'eſprit de vitriol, occaſionnoit une violente ébullition. Les cadavres ſe pourriſſoient en ſi peu de temps, qu'il étoit impoſſible d'en ſoutenir l'odeur au bout de ſix heures: dans pluſieurs les vers étoient déjà nichés, après ce temps, dans le canal alimentaire.

Le Tweed, vaiſſeau de Roi, mouilloit alors dans la baie de Cadix; pluſieurs hommes de ſon équipage étant venus à terre, furent très-incommo-

dés; mais ils se rétablirent, sans exception, quand on les eut portés à bord: ni le vomissement noir, ni aucun autre symptome dangereux ne se déclarèrent dans les vaisseaux. La crainte de cette maladie contraignit plusieurs personnes de distinction à chercher un asyle à la campagne; elles y vécurent en parfaite santé.

Les Médecins des autres pays, tels que les François & les Hollandois, appellent différemment les fièvres des Indes occidentales : ils ne s'accordent pas même sur les noms à l'égard de celles qui n'ont aucune espèce de dissemblance.

Deux Médecins françois qui ont pratiqué à Saint-Domingue, ont publié, depuis peu, l'Histoire des maladies qui y dominent (4). Le premier, M. Chevalier, nous apprend que presque tous les Européens qui viennent à Saint-Domingue, tant de l'Eu-

(4) Traité des fièvres de l'isle de Saint-Domingue, par Poissonnier Desperières. D. M. (L)

Lettres sur les maladies de Saint-Domingue, par Chevalier. D. M. (L)

rope que de l'Amérique ſeptentrionale, ſont attaqués, immédiatement après leur arrivée, d'une fièvre maligne, autrefois appellée maladie de Siam, qui ne diffère de la fièvre automnale, commune en France, qu'en ce qu'elle eſt, & plus violente, & plus dangereuſe. Le dernier, M. Poiſſonnier, qui a exercé trois ans la médecine dans cette iſle, dit que les fièvres les plus communes & les plus fatales parmi les Européens nouvellement arrivés à Saint-Domingue, ſont le vrai cauſus ou fièvre ardente, portée au plus haut degré ; ou une autre maladie, qui eſt toujours le cauſus ou fièvre ardente, mais un diminutif de la première (5). Les deux

(5) Dans preſque toutes les parties baſſes de cette iſle, l'humidité exceſſive, un air chaud & brûlant, & les exhalaiſons putrides de toutes ſortes de ſubſtances impriment à l'air un caractère de pourriture ; les inſectes s'y multiplient extraordinairement.

Il paroît que les maladies qui enlèvent le plus de monde à Saint-Domingue, ſont la fièvre jaune, la double tierce, & le cauſus ou fièvre ardente.

La première eſt trop connue pour que nous en parlions.

Auteurs françois dont nous venons de parler, conviennent que l'air de

---

La seconde se rapporte au genre que les anciens appellent *hemitriteæ tritæophyæ*, & a assez d'analogie avec celle que Baglivi appelle *febris mesenterica.*

La double tierce se déclare ordinairement comme une simple fièvre tierce ; ce n'est qu'après quelques jours que la complication d'une nouvelle fièvre en fait une double tierce ; de façon que les paroxismes se joignent, & ne laissent plus paroître qu'une légère rémission, qu'on ne peut jamais appeller intermission.

Ces accès sont accompagnés de nausées ou vomissemens ; le pouls est fréquent, assez égal, quelquefois petit & serré, quelquefois mou & flasque ; le ventre est toujours gonflé ; les hypocondres sont élevés, quelquefois douloureux, & il y a une constipation opiniâtre ; la tête est toujours prise, mais différemment dans les uns que dans les autres.

La fièvre dont il s'agit peut se diviser en double tierce bilieuse, & en double tierce lymphatique ou pituiteuse. Dans la bilieuse, les hypocondres sont peu gonflés & plus douloureux, la langue est chargée d'une humeur plus jaune, le pouls est assez petit, mais serré ; le délire est assez ordinaire, les accès suivent mieux l'ordre auquel ils se sont assujettis dans le principe.

La lymphatique a quelque chose de moins violent & de moins tumultueux ; mais elle

cette isle est extrêmement sain pour les naturels & les Européens acclima-

---

est plus difficile à guérir : l'abattement qu'elle occasionne est extrême. Le ventre, quoique plus souple, est plus gonflé, le pouls est flasque & mou, l'urine crue ; les accès empiètent considérablement les uns sur les autres ; le dévoiement est une crise favorable quand il diminue les symptomes : mais un flux chileux est souvent mortel.

Il y a lieu de croire que dans les doubles tierces bilieuses, ce sont les viscères du bas-ventre qui sont le siège des embarras, & que dans les doubles tierces lymphatiques, ce sont les glandes.

Les bains, les lavemens, les saignées, les minoratifs, & les vessicatoires, sagement administrés, paroissent être de bons remèdes dans les cas dont il s'agit.

Quant à la fièvre ardente, M. Poissonnier Desperrières conseille de la traiter comme il suit. Le premier ou le second jour on fera deux saignées seulement, à moins qu'il n'y ait un dévoiement bilieux ; on donnera de l'eau de poulet nitrée, ou quelque apozème de même nature, ou des boissons acidulées ; on conseillera quatre à cinq lavemens par jour, avec la décoction de feuilles de raquette, ou autre plante émolliente, à laquelle on joindra un gros ou deux de crystal minéral ; on ordonnera des applications émollientes sur le ventre & les hypocondres. Dès que les évacuations bilieuses auront lieu par les

tés. Au reſte, il ne paroît pas qu'ils aient eu des circonſtances bien favo-

---

ſelles, on preſcrira de légers purgatifs. Souvent elles ſe déclarent vers le quatrième jour. La maladie ſe guérit ordinairement lorſqu'elle ſe prolonge juſqu'au ſept. Les ſueurs & les hémorrhagies ſont rarement critiques.

Ce praticien célèbre nous avertit qu'il exiſte à Saint-Domingue une autre eſpèce de fièvre, qu'on peut regarder comme un diminutif de la première, & qui ne parcourt pas ſes périodes auſſi promptement. Celle-ci, dit-il, va communément juſqu'au neuf, & ne paſſe guère le treizième ou quatorzième jour. Sa criſe ſe fait toujours les jours impairs, & n'eſt jamais bonne ſi elle arrive avant le cinq. Les moyens curatifs qui réuſſiſſent le mieux à la guérir, ſont les ſaignées du bras, les boiſſons délayantes & acidules, les lavemens émolliens, les purgatifs donnés dans les temps convenables, le camphre marié au nitre, & les veſſicatoires en cas de coma. On accélérera la convaleſcence en donnant des potages au riz, des volailles, des compotes, un peu de vin de Bordeaux, en faiſant monter à cheval, & conſeillant d'habiter des endroits élevés.

Nous devons obſerver que les perſonnes qui veulent paſſer le temps de leur convaleſcence dans les plaines, ont des peines infinies à ſe remettre. L'on ſait que ceux qui vivent ſur les collines ou montagnes, jouiſſent, eux & leurs Nègres, d'une ſanté inaltérable. Les plaines ſeules

rables pour obſerver les plus fâcheux ſymptomes des maladies ſi particuliérement funeſtes aux Européens, à leur arrivée dans les Indes occidentales.

Le docteur Rouppe, praticien hollandois, eſt, ſelon moi, celui qui a donné la meilleure deſcription de ces maladies; il les a peintes telles qu'elles ſe montrèrent quand on les vit régner dans toutes leurs forces à bord d'un vaiſſeau de guerre hollandois, à Curacao. En les appellant fièvres colliquatives, putrides, pourprées, choléra, dyſſenterie; ou, comme nous pouvons le rendre d'une autre manière, fièvres malignes, maladies bilieuſes violentes, vomiſſement noir, flux de ſang, il leur a donné les épithètes qui leur convenoient le mieux. D'après cela, j'ai cru devoir citer en note ſon propre Ouvrage. Il eſt impoſſible de trouver des détails plus complets, plus clairs, plus exacts (6).

ſont inſalubres; on y reſpire un air brûlant, dans les lieux ſur-tout où la côte, retrécie par le dos des montagnes, reçoit des flots & des rochers une double réverbération du ſoleil. (T)

(6) « Anno 1760 primo die auguſti, ad inſulam Sancti-Euſtachii appulimus.... die

Quand on envoie des milliers d'Européens à la fois aux Indes occidentales,

---

» undecimo ejusdem mensis ad insulam Curacoa direximus iter.... die decimo nono portum Curacoa intravimus, & tunc viginti ægrotaverunt, inter quos nonnulli capitis doloribus sine febre, nonnulli verò colicâ biliosâ laboraverunt, sed levi curâ in pristinam sanitatem restitui poterant. *Rouppe, de morb. navigant.*, *pag. 68*, *69*.

» In initio commorationis (apud insulam Curacoa) uti supra diximus, morbi, qui maximè occurrebant fuerunt capitis dolores, colicæ biliosæ, sanationem facilè admittentes; hæ verò mutabantur in cholericas affectiones primis longe graviores periculosioresque, quibus mire excruciabantur ægri. Inceperunt autem cum ingenti ardore circa præcordia, alvi torminibus, miro angore & inquietudine, quæ subsequebantur biliosæ dejectiones tam per superiora quàm per inferiora, cum ingenti virium prostratione. Multi sudore perfundebantur frigido. Hæc si perrexerint, imprimis si simul febris accesserit, quemadmodum in nonnullis contigit, cum pulsu magno, qui ut plurimum per decem circiter horas permansit, intumescere tunc inceperunt labia, facies lurida evasit. Remittente dein febre sanguinem fuscum sat copiosè vomitu rejecerunt, & hi fere omnes obierunt, & quidam paucis horis post hujus symptomatis apparitionem. Nonnulli eamdem materiam sed nigrio-

comme cela arrive en temps de guerre, une saison très-mal-saine fournit aux

---

» rem tetrumque spargentem odorem alvo
» excernebant ; sed malum sanationem admi-
» sit ; simile quid in quibusdam contigit qui
» febre afficiebantur , licet dejectiones non
» urserint. Alios assueto modo incessit bi-
» liosa febris , & quantum videre potui , hi
» maximè fuerunt juvenes , vel mediæ ætatis ,
» robusti , & ante morbum alacres ; cum ar-
» dore nempe circa precordia , bilis vomitu
» vel vomendi conatu , & siti fere inextin-
» guibili ; quidam horum in principio levibus
» frigoris & caloris vicissitudinibus afficie-
» bantur , dein subsequebatur urens in toto
» corpore calor , cum pulsu magno , pleno , &
» celeri ; lingua fuit subflava , albicans , sæpius
» limbo viridi in margine cincta , madida sem-
» per mansit.

» Pergente morbo , in nonnullis secundo ,
» in aliis tertio die , sponte minuebatur calor ,
» & pulsus naturalis ex improviso reddebatur ,
» qui sensim sensimque minor evasit , & tan-
» dem parvus & tremulus ; apparentibus in
» nonnullis petechiis , imprimis circa pectus ,
» brachia, & internam femorum partem, in non-
» nullis magnas lividas vidi maculas. Hæc au-
» tem fiebant cum tantâ virium prostratione ,
» ut ægri minimo motu in animi deliquium ca-
» derent. Sudor præterea copiosissimus in toto
» corpore suboriebatur. Ægri insuper anxii ,
» inquieti , leviter delirantes , admodum in-
» curiosi , nihil estimantes , nihilque querantes

praticiens des occasions sans nombre pour observer. La destruction mémo-

---

» evaserunt. Attamen ad quæsita fere semper
» rectè responderunt. In nonnullis decidente
» pulsu, suboriebatur ingens circa præcordia
» ardor, labia leviter intumescebant, facies
» evasit lurida, brevi post accedebat vomitus
» fuscæ materiei, & tandem mors. Alii ardore,
» & alvi torminibus divexabantur atque te-
» trum subnigricantem sanguinem alvo eje-
» cerunt. In nonnullis secundo, in aliis tertio
» vel quarto die, flavescere inceperunt oculo-
» rum album, & cutis, quod mali ominis
» fuit. Lingua insuper de die in diem albi-
» dior & tandem tremula evasit. Semper in
» dorso jacuerunt ægri. Sic autem pergente
» morbo, nonnunquam secundo, vel tertio,
» sed ut plurimum quarto die, accedebat
» tranquilla mors.... Sanguis in calore fe-
» bris venâ emissus læte rubebat, concrevit,
» serumque separavit uti in Europâ subfla-
» vum; qui verò vi morbi restiterint, &
» quintum aut septimum diem attigerunt, ut
» plurimum furunculis vel pustulis parvis
» rubris dolentibus admodum difficile in sup-
» purationem abeuntibus variolarum con-
» fluentium ad instar fere in toto corpore tege-
» bantur...... Tandem maxima ægrotan-
» tium pars, imprimis qui trigesimum preter-
» gressi fuerunt annum, & quibus mali cor-
» poris habitus erat, dum morbo corripie-
» bantur, conquesta est de dolore & ardore

rable de l'escadre de l'amiral Hosier, à Bastimentos, commença par le scorbut,

---

» circa præcordia, cum vomendi conatu sed
» pauci vomuerunt. Pulsus in nonnullis per
» aliquot horas increvit sed brevi iterum
» naturali similis factus est & dein parvus.
» Cutis calor naturalis fuit, lingua madida
» & alba, copiosus sudor primo jam morbi
» die in toto corpore prorupit, nullæ tamen
» apparuerunt maculæ. Ii quibus sudor par-
» vus aut nullus erat, copiosis nigris & fœti-
» dissimis dejectionibus cum alvi torminibus
» vexabantur. Insuper lypothimiis quam fre-
» quentissimè corripiebantur. Si verò evacua-
» tiones hæ parum cessabant, aut notabi-
» liter minuebantur, & sudor copiosior non
» evasit, tum admodum angebantur ægri.
» Hic autem si copiosius prorupit, longè
» melius se habuerunt. Tandem in omnibus
» pertinacissime ab initio ad finem usque per-
» manserunt vigiliæ. Juvenis 18 circiter anno-
» rum mane bene se habuit, verùm circa ho-
» ram decimam matutinam de capitis dolore
» & cæteris febricitantium symptomatibus
» conquestus, pulsum magnum plenum &
» celerem habuit. Secundo die ad vesperam
» sanguinem fuscum vomitu copiosè rejecit.
» Tertio autem obiit. Alius 16 annos natus
» vesperi bene se habuit; mane alterius diei
» in strato sensuum expers inveniebatur; cor-
» pus examinavi quod subtumidulum, ma-
» culis lividis conspersum, pulsu fere in toto
» carens inveni; insuper prodebat ipse san-

& se completta par la fièvre maligne & le flux. En 1741, la saison pluvieuse ne fut pas plutôt venue à Carthagène, où les troupes angloises étoient campées, que les mêmes maladies, dont la malignité étoit extrême, devinrent également épidémiques, & ravagèrent la plus grande partie de l'armée. Ses restes infortunés furent ensuite presque totalement détruits à Cuba pendant la mauvaise saison.

La Havane n'est pas tout-à-fait aussi mal-saine que Carthagène ou Curacao; aussi dans la dernière expédition qu'on fit dans cette partie du monde, les maladies qui attaquèrent les troupes angloises, employées au siège de cette place, furent-elles, en général, moins violentes & moins malignes que celles qui sévirent à Carthagène, quoiqu'elles devinssent mortelles par le manque de bonne eau, & autres circonstances.

» guis ex aure sinistrâ naribusque nigerrimus, » gustu subdulcis qui aliquot horas post mor» tem fluere perrexit. Cadaver verò brevi in » integrum livescebat, & tetrum habitum » emisit. *Rouppe, de morbis navigant., pag. 304,* » *& seq.* (L)

Ce qui ſuit eſt une lettre qui m'a été adreſſée par une perſonne qui s'eſt trouvée à cette expédition : elle eſt datée du 24 octobre 1762.

« Je me trouve fort heureux d'être » du nombre des vivans, lorſque je » conſidère notre déplorable ſitua» tion. Vous aurez peine à me croire » quand je vous dirai que, ſur cent » hommes de ma compagnie que j'ai » débarqués, il ne m'en reſte que » trente-cinq. Notre régiment a perdu » huit officiers & cinq cens ſoldats : » la plupart ſont morts de flux & de » fièvres intermittentes, maladies qui » règnent ici. Les autres régimens » ont perdu à proportion. Nous » ſommes actuellement en très-mau» vais état, comme vous pouvez » bien vous l'imaginer, puiſque, ſur » dix-ſept bataillons, il nous eſt im» poſſible de mettre ſix cens hommes » ſous les armes. L'aſpect de cette » contrée eſt très-agréable ; les dons » qu'elle a reçus de la nature ſont en » grand nombre : cependant la vie » des hommes y eſt très-expoſée, &

» beaucoup de ceux qui ſe portent
» bien le matin , expirent avant les
» vingt-quatre heures.

Fin de la première Partie.



SECONDE PARTIE.

AVIS pour la conſervation des Européens qui habitent les pays chauds.

CHAPITRE PREMIER.

AVIS pour la conſervation des Européens qui vivent près de la mer.

SECTION PREMIÈRE.

Signes d'un pays mal-ſain. Des vents de terre brûlans.

AVANT de donner aucun avis tendant à la conſervation des Européens dans les pays mal-ſains, il eſt bon de faire connoître ſucceſſivement quelles ſont les meilleures preuves ou indices de l'inſalubrité d'une région.

Un pays eſt mal-ſain, 1°. quand on s'y apperçoit d'un changement ſubit & conſidérable dans la température après le coucher du ſoleil, ce qui fait paſſer à l'inſtant d'une cha-

leur exceſſive, à un froid glaçant. La plupart du temps on ſent alors de fortes roſées ; nous ſommes autoriſés à en conclure que le ſol eſt marécageux, & dangereux à habiter. La vapeur qui s'en élève, rend l'air crud, humide & perçant, dans les pays les plus chauds, auſſi-tôt que l'atmoſphère n'eſt plus raréfiée ; de ſorte qu'il y a pluſieurs cantons inſalubres, même ſous l'équateur, où les Européens ont extrêmement froid pendant la nuit.

2°. Quand des brouillards épais & nuiſibles s'élèvent des vallées, mais principalement de la vaſe, des eaux bourbeuſes, ou autres impuretés, ſur-tout après le coucher du ſoleil. Leur odeur peut ſe comparer, dans les pays chauds, à celle des foſſés qu'on vient de nettoyer. Comme ces brouillards n'infectent ordinairement que pendant la nuit, les maladies qui en réſultent ſe déclarent à cette époque, ou bien avant le lever du ſoleil.

3°. Quand on y eſt entouré d'eſſaims de mouches, couſins, &c., inſectes qui ſe plaiſent dans l'air ſtagnant &

les lieux infects, couverts de bois (1).

4°. Lorſque toutes les viandes de boucherie ſe corrompent & ſe couvrent de vers en peu de temps; lorſque les métaux, expoſés à l'air libre, ſe rouillent promptement (2); lorſque les cadavres exhalent, en moins de ſix heures, une puanteur inſupportable. A tous ces ſignes on reconnoît qu'un pays eſt trop chaud, inacceſſible aux vents, & funeſte à ſes habitans. Pendant les chaleurs exceſſives & les grands calmes, il n'eſt pas rare, ſur-tout pour les Européens cachectiques, d'y éprouver ſur le champ les accidens les plus cruels & les plus terribles de la ma-

---

(1) La multiplication des inſectes eſt un ſigne non équivoque de la conſtitution putride de l'air. La plupart des maladies peſtilentielles qui règnent dans les étés les plus chauds de l'Europe, ſont annoncées par-là. (T)

(2) On en conclut que l'air a une qualité nuiſible & deſtructive. Comme preuve de l'inſalubrité de l'air de Java, Boutius dit ce qui ſuit: *Chalybs ac ferrum tum æs quoque, ac ex his confecta inſtrumenta, rubiginem citius ac æruginem contrahunt, etiam ſicciſſimâ anni tempeſtate.* (T)

ladie connue ſous le nom de fièvre jaune, ſans avoir eu précédemment la moindre indiſpoſition, ou autres ſymptomes avant-coureurs du mal qui les afflige. Quelques-uns ont ſenti, dans le principe, une démangeaiſon incommode aux jambes, & ſe ſont vu, en ſe déchauſſant, des traînées de ſang clair & diſſous, épanché ſous la peau; bientôt après, toute l'habitude du corps devenoit jaune, & ces malheureux périſſoient en moins de quarante-huit heures.

5°. Comme l'expérience nous l'apprend, quand la terre eſt couverte d'une eſpèce de ſable communément très-fin, mouvant, blanc, tel qu'on en voit à Penſacola, Vhydaw, & dans l'iſle de Bonaviſta.

La vapeur peſtilentielle qui, pendant les mois d'été & la chaleur du jour, s'élève de ces terres ſablonneuſes, eſt beaucoup mieux caractériſée par ſes effets dans les vaſtes déſerts de l'Aſie & de l'Afrique; elle y conſtitue ce qu'on appelle *le ſamiel*, bouffée de vent qui peut être en un inſtant fatale aux hommes & aux animaux, mais dont l'action eſt très-

affoiblie quand elle paſſe ſur un canton rempli d'herbes & de végétaux. Même dans ce dernier cas néanmoins elle fait naître des maladies. Ainſi tant que les vents du midi ſoufflent, en été, des déſerts de la Lybie ſur Alger, Tunis & Tripoli, ils occaſionnent une ſaiſon dangereuſe ; & à Madras ceux qui parcourent en avril & mai un eſpace conſidérable couvert de ſable, ſont toujours chauds, déſagréables, & nuiſibles à la ſanté.

Pendant le règne de ces vents de terre, ſouvent il y en a d'autres qui, à l'inſtant où l'on s'y attend le moins, partent en tourbillons des terreins ſablonneux une ou deux fois le jour, même plus fréquemment, & ne paroiſſent différer des ſamiels, qu'en ce qu'ils ont moins d'activité. Ces derniers ſont beaucoup plus chauds & ſuffoquans que les premiers ; ils paſſent très-rapidement, & produiſent chez les perſonnes qui les reçoivent en face, des ſenſations à peu près pareilles à celles qu'on éprouve devant une fournaiſe ou à la bouche d'un four. Quand on ſe trouve ſur leur paſſage, il eſt indiſpenſable de

ſe retourner ſur le champ pour reprendre ſa reſpiration. Cette autre bouffée de vent, ou vapeur ſuffoquante, fait ſur le corps humain l'effet d'un froid aigu ; tous les pores de la peau en ſont bouchés ; la tranſpiration en eſt totalement interceptée. Les tourbillons dont il s'agit ne viennent que de jour, & jamais d'autres endroits que des déſerts.

L'eau eſt le ſeul antidote connu ou correctif de cette vapeur ; de là vient que les groſſes toiles continuellement arroſées, dont on ferme les fenêtres & les portes, la dénaturent prodigieuſement. On ſe ſouſtrait encore d'une manière ſûre à ſes pernicieux effets en ſe retirant dans une maiſon qui n'a point d'ouverture en face des déſerts. Les vents de terre brûlans ſoufflent conſtamment à Madras & autres endroits de la côte de Coromandel, en avril & mai, depuis minuit juſqu'à midi. A cette époque les briſes de mer commencent à prendre le deſſus, ce qui rétablit la reſpiration & la tranſpiration qu'ils avoient dérangées.

Il eſt évident que la chaleur de ces vents de terre & des tourbillons qui les

les accompagnent, vient des ſables échauffés par le ſoleil à une diſtance conſidérable, puiſque celle qu'ils occaſionnent, & la ſuffocation qu'ils produiſent, augmentent à meſure que le jour avance, & que l'été devient plus accablant.

Les qualités oppoſées des vents qui ſoufflent de chaque côté des montagnes du Balagate, en ſont une nouvelle preuve. Ces montagnes, prolongées du nord au midi, diviſent en deux parties inégales la péninſule citérieure de l'Inde, & ſéparent ce qu'on appelle le Malabar, dont elles ſont très-voiſines, de la côte de Coromandel, dont elles ſont très-éloignées. Toujours extrêmement froids ſur la côte de Malabar, ces vents échauffent & ſuffoquent à l'excès ſur celle de Coromandel, en avril, mai, juin & juillet, parce qu'ils paſſent ſur une étendue de ſables conſidérable, calcinés pendant ces mois par un ſoleil preſque vertical. Il ſuit de là que la côte de Malabar eſt continuellement parée d'une verdure agréable, tandis que celle de Coromandel reſſemble à un déſert aride tant que règnent ces

vents chauds, & n'offre d'autre verdure que celle des arbuſtes. Mais c'eſt toute autre choſe après les pluies ; les vents qui paſſent ſur ces ſables ſont les plus froids qu'on reſſente à Madras.

Des bouteilles pleines, enfermées dans des ſacs d'étoffe groſſière, arroſées à chaque inſtant, & ſuſpendues à l'ombre dans les endroits où ces vents pénètrent aiſément, ſe rafraîchiſſent autant que ſi on les plongeoit dans une ſolution de nitre. Ce phénomène a donné lieu à bien des conjectures. On a parlé de cet effet comme d'une choſe très-ſurprenante, qui ne pouvoit s'attribuer qu'à ces vents ; mais il n'a, ſelon moi, d'autre cauſe que l'évaporation continuelle de l'eau dont les parois du vaſe ſont humectés.

Les naturels du pays obſervent, à la côte de Coromandel, & pluſieurs Européens le confirment d'après leur propre expérience, que plus le règne des vents de terre brûlans a de durée, moins la ſaiſon qui leur ſuccède eſt dangereuſe. Leur opinion eſt qu'ils purifient l'air. La ſalubrité de cette côte n'eſt-elle donc ſupérieure à celle

des autres parties de l'Inde, excepté néanmoins quand ils y dominent, que parce qu'ils y ſoufflent excluſivement ? N'eſt-il donc pas auſſi très-vraiſemblable que les vents chauds qui ſoufflent, à des temps fixes, des déſerts de la Nubie & de l'Ethiopie, en rendant à l'air de l'Egypte ſa pureté & ſa ſalubrité, la délivrent de la peſte ? Il n'en eſt plus queſtion communément vers les premiers jours du mois de juin. Pluſieurs ont imputé ſa ceſſation aux vents du nord, parce qu'elle a lieu lorſqu'ils prennent le deſſus, & que les marchandiſes infectées, les meubles, les habits, &c. ſont regardés alors comme totalement exempts de contagion : mais cette idée n'a point de fondement, car la plus meurtrière de toutes perd beaucoup de ſa violence, ſi ſa diſparition n'eſt pas totale, avant qu'on ait été ſoumis à leur influence. Nous ſommes auſſi fondés à regarder comme inadmiſſible l'opinion des perſonnes qui diſent que le débordement des eaux du Nil eſt cauſe de cet heureux effet, puiſqu'il exiſte communément avant qu'on ſe ſoit apperçu de la crue de cette rivière.

Ainſi la peſte, le plus terrible de tous les fléaux qui puiſſent affliger l'humanité, paroît être détruite par ces vents chauds, qui ſont d'ailleurs ſi pernicieux aux animaux & aux végétaux; & quoique, pendant leur durée, les terres les plus fertiles ſe convertiſſent en déſerts arides & calcinés, néanmoins, dès que la ſaiſon pluvieuſe eſt arrivée, la végétation ſe renouvelle, les plantes ſe régénèrent, & la plus agréable verdure embellit de nouveau la ſurface du pays. En Egypte, où les pluies ſont rares, le débordement des eaux du Nil produit cette métamorphoſe.

SECTION SECONDE.

Occupations funeſtes aux Européens dans les pays chauds & mal-ſains.

LES perſonnes qui ſe contentent de viſiter les pays étrangers ſans être dans l'intention de s'y fixer, nous ſauront gré ſans doute de leur faire connoître les occupations qui ne peuvent point être remplies par les Européens dans les pays chauds & mal-ſains,

ſur-tout par ceux qui y ſont arrivés depuis peu, ſans un péril très-imminent pour la ſanté & la vie même.

D'abord il eſt fort dangereux d'y couper des bois (1), ou d'y défricher le terrein. Il me ſeroit poſſible de le prouver par pluſieurs exemples : je me contenterai de deux.

A la concluſion du dernier Traité de paix, le Capitaine d'un vaiſſeau de guerre vint débarquer à la Dominique ; il amenoit douze hommes pour abattre des arbres, & mettre en état de culture une pièce de terre qu'il avoit achetée : en peu de jours les maladies l'obligèrent à ſe déſiſter de ſon projet. Onze de ſes travailleurs,

(1) L'Ouvrage de Fontana de Cremone, publié en 1781, & qui a pour titre : *Oſſervazioni intorno alle malatie chè attacano gli Europei ne climi caldi e nelle lunghe navigazioni, fatte nel ſuo viagio alle Indie orientali dal anno 1776 al 1781*, donne encore plus de poids aux aſſertions de notre Auteur. On y lit ce qui ſuit, page 76, chap. I. *Qui e da avvertirſi che i ſoggeſti di queſte due oſſervazioni furono più dogn'altro eſpoſti ad ammalarſi per eſſer neceſſitati dal loro meſtiere di Legnaivoli a dovere aſſai volte andare alla macchia a tagliar Legna per alzare le tende.* (T)

ainſi que lui, étoient atteints de fièvres violentes, qui ſe terminèrent en intermittentes obſtinées, dont pluſieurs périrent. Le tempérament de ceux qui y ſurvécurent fut altéré au point que, même après leur retour en Angleterre, ils en avoient un violent accès, toutes les fois que le vent tournoit à l'eſt. *Le Ludlow-Caſtle*, vaiſſeau de guerre de quarante canons, fit également, à Serre-Lionne, où il avoit fallu couper des bois pour les beſoins de l'équipage, la perte de vingt-cinq hommes dans ſon dernier voyage à la côte de Guinée.

Souvent les Européens ont été les victimes de cette occupation dans ces climats; jamais on ne doit la leur donner, ſur-tout pendant la ſaiſon pluvieuſe. Beaucoup de blancs qui l'ont eue alors, étant tombés malades dans la matinée, ſont morts avant la nuit. Le danger qu'elle entraîne en pareil cas, peut en faire charger des malfaicteurs condamnés à la mort, & conſervés à cet effet : leurs crimes ſeroient aſſez punis de cette manière. Si quelque choſe peut juſtifier la traite des Nègres ſur la côte de Guinée, c'eſt

particuliérement la néceſſité abſolue où l'on ſe trouve de s'en ſervir pour des travaux du genre de celui-ci. L'humanité angloiſe ne paroît pas permettre que l'on y livre un régiment de braves ſoldats, ou des matelots expérimentés.

Une autre eſpèce de danger tout auſſi grave, mais dont on ſe doute moins, eſt d'envoyer des Européens ſur des bateaux plats, après le coucher du ſoleil, dans les endroits marécageux ou chargés de brouillards (2).

---

(2) En général, l'air de la nuit eſt ſingulièrement funeſte aux Européens dans les pays chauds. Nicolas Fontana, cité ci-deſſus, nous avertit, page 83, que tous les matelots qui paſſèrent la nuit à terre dans les Indes orientales, tombèrent malades. Voici ſes paroles : *Di tutti quei marinari che furon neceſſitati à pernottare in terra niuno vi fu che ſcampaſſe dalla febre epidemica.* Cette fièvre étoit rémittente maligne. Il obſerva que le délire accompagnoit preſque toutes celles de cette eſpèce, ſur-tout dans l'augment, & laiſſoit une douleur de tête habituelle, réfractaire à tous les remèdes, à l'exception des douches d'eau de mer. *Ho notato in eſſa*, dit cet Auteur, *il delirio per intervalli, ed ora ſtara bene il dire che queſto ſyntoma accompagnava quaſi ſempre tutte le febbri remittente, e che piu ſe manifeſtava n'ell aumento : che anche doppo di eſſer*

La ſimple obligation où l'on eſt, dans les Indes orientales & occidentales, d'aller chercher pendant la nuit la viande de boucherie deſtinée aux équipages, a fait périr annuellement des milliers d'hommes. Il eſt de toute néceſſité de faire alors cette proviſion, & de l'embarquer au moment

ceſſata la febbre, laſciava un oſtinato dolor di capo, ribelle agli ordinari rimedi, e ſolo cedente alle fredde lavande d'acqua marina à larga mano verſatevi ſopra.

Les Médecins & Chirurgiens qui ont pratiqué dans les Indes orientales & occidentales, conviennent unanimement que l'air de nuit de ces contrées eſt extrêmement préjudiciable. Les Commandans des troupes que nous y avons feroient très-bien d'obliger les ſoldats qui ſont de garde après le coucher du ſoleil, à paſſer le temps de leur faction ſous des tentes, ſi cela étoit poſſible, à porter des capotes, à prendre un peu d'eau-de-vie, à fumer & à avoir du feu auprès d'eux lorſque les circonſtances le permettroient; ces précautions les préſerveroient des maladies.

Nous devons obſerver que l'air de nuit, regardé généralement comme nuiſible à la ſanté, aux Indes orientales & occidentales, & dans les parties méridionales de l'Europe, l'eſt infiniment moins ſur les lieux élevés, éloignés des marais, acceſſibles aux vents, que dans les plaines, près des étangs, des rivières, ou dans les endroits trop abrités. (T)

même où les beſtiaux viennent d'être égorgés, afin de pouvoir la garder juſqu'au lendemain. Les naturels du pays ſe chargeroient ſûrement de ce tranſport à peu de frais : on doit faire attention que cette foible dépenſe conſerveroit la vie à bien du monde.

On fut contraint à Batavia, pendant la ſaiſon dangereuſe, de renouveller trois fois de ſuite l'équipage d'une chaloupe appartenante au Medway, qui, tous les ſoirs, alloit à terre. Il n'y eut pas un homme qui pût ſurvivre à ce genre de ſervice ; ils tomboient tous malades étant débarqués, ou lorſqu'ils revenoient à bord : de ſorte qu'à la fin les officiers ſe virent forcés à s'adreſſer aux naturels.

Le Bengale a ſervi de tombeau à beaucoup d'hommes qu'on y avoit employés de même. Il n'eſt pas rare que les vaiſſeaux européens y ſoient ancrés dans les endroits les plus malſains de la rivière, & très-ſouvent une partie des équipages y paſſe la nuit ſur des bateaux pour les beſoins du bâtiment, lors même que les brouillards ſont les plus denſes ; ce qui arrive après les pluies.

Puiſqu'il y a tant de danger pour les Européens dans les pays mal-ſains, ſur-tout pendant la mauvaiſe ſaiſon, à s'expoſer ſur des bateaux plats aux brouillards de la nuit, il eſt certain que c'eſt leur faire courir les plus grands riſques, relativement à la ſanté & à la vie même, que de les employer dans les contrées méridionales, où l'air eſt infect, à remonter au loin les rivières ſur des chaloupes afin de faire de l'eau, couper du bois, s'occuper d'objets de commerce, ou autre choſe.

Le moyen le plus ſûr de ſe préſerver des malignes influences d'un brouillard putride, ou des exhalaiſons marécageuſes, eſt de ſe renfermer dans un lieu clos, abrité & couvert, tel que les parties les plus baſſes d'un vaiſſeau, ou une maiſon qui n'a point d'ouverture en face des étangs. On ſe préſerve encore très-efficacement des injures du mauvais air, en entretenant du feu, ſoit dans les chambres, ſoit ſur les portes & fenêtres, comme cela ſe pratique dans quelques pays inſalubres pendant la ſaiſon pluvieuſe, ou lorſque l'atmoſphère eſt chargée

de brouillards. A bord des vaiſſeaux le feu doit s'allumer aux entre-ponts. Je pourrois rapporter pluſieurs obſervations à l'appui de mes conſeils ; il ſuffira d'en citer une ſeule.

Quand *l'Edgard*, vaiſſeau de guerre de ſoixante canons, vint à la côte de Guinée en 1765, il eut un très-grand nombre de malades, & perdit beaucoup de monde, tandis qu'à bord d'un bâtiment armé, bien inférieur, qui ne le quittoit pas, il y en avoit peu, & que ſur celui-ci il ne mourut pas un ſeul homme pendant tout le voyage. D'où vint cette diſproportion ? On ne put l'attribuer qu'à ce que la cuiſine étoit conſtruite, dans ce dernier, au même niveau de l'entre-pont, où couchoit l'équipage. Tous les matins, lorſqu'on faiſoit du feu, & particuliérement quand il régnoit un peu de vent, la fumée s'inſinuoit de tous les côtés, & ſur-tout aux endroits où l'on avoit coutume d'aller dormir. Dans *l'Edgar* au contraire, elle ne pénétroit point aux entre-ponts.

Ceux qui ſont embarqués ſur un vaiſſeau quelconque, riſquent infini-

ment moins pour leur ſanté, & ſont bien plus heureux que les perſonnes qui, dans les pays inſalubres, ſitués entre les tropiques, remontent les rivières ſur de petits bateaux, afin de pénétrer dans l'intérieur des terres: ceux-ci n'ont pas d'ailleurs, pour la plupart, la moindre connoiſſance des cauſes de maladies & de mort, qui les entourent. La chaleur exceſſive qu'ils éprouvent à l'heure de midi, les oblige ſouvent à aller preſque nuds, tandis que tout leur corps eſt en tranſpiration, le poids de leurs habits étant alors inſupportable. Les bords marécageux des rivières où ils s'engagent, exhalent pendant le jour une odeur à-peu-près pareille à celle des viandes en putréfaction, ou d'un cadavre; & s'ils s'en approchent trop, ils peuvent tomber malades en un inſtant, être attaqués de vomiſſemens, & bientôt après de fièvre maligne nerveuſe (3):

(3) En pareils cas on prévient ſouvent la maladie en donnant ſur le champ un émétique, & en faiſant paſſer dans un air pur.

Pluſieurs perſonnes débarquées du *Phénix*, vaiſſeau de Roi, s'amuſant à chaſſer vers l'embouchure de la rivière de Gambie, ſe

mais lorſqu'il leur arrive de continuer leur route pendant la nuit, ou bien de s'arrêter près du rivage ſur des bateaux qui ne ſont point pontés, ils en trouvent l'air froid & perçant ; de ſorte qu'ils ont abſolument beſoin de vêtemens très-chauds & très-épais, pour éviter les ſuites d'un changement auſſi conſidérable dans la température, & prévenir les accidens qui pourroient réſulter de ſa fraîcheur. L'odeur des eaux ſtagnantes, & les vapeurs qui s'en exhalent alors, ſe rapprochent aſſez de l'infection que répand un foſſé nouvellement nettoyé ; & l'effet qu'elles produiſent ſur les perſonnes les plus robuſtes & les plus ſaines, eſt ſouvent un friſſon de fièvre intermit-

---

trouvèrent à la fin près d'un étang conſidérable, où elles ſe ſentirent toutes incommodées. Dans l'inſtant même elles eurent des nauſées, vomirent, ſe plaignirent de maux de tête, & furent tourmentées d'envies de cracher continuelles, occaſionnées par l'odeur déſagréable qui (comme elles le rendirent) paroiſſoit inhérente à leur bouche & à leur goſier. Dès qu'elles furent à bord, chacune d'elles prit un vomitif, ce qui ſuffit bientôt pour diſſiper tous les ſymptomes, & les remettre en parfaite ſanté. (L)

tente, qui fe termine par la chaleur, avec délire, des vomiffemens bilieux, le flux, ou la mort même.

Si notre attente n'eft point vaine, ce que nous avons dit à cet égard, pourra fervir à réveiller des fentimens d'humanité chez ceux à qui l'on a confié la direction de notre commerce & de nos vaiffeaux dans les pays étrangers. Rien n'eft plus inhumain que de forcer des Européens, qui ne font point acclimatés, à remonter les rivières pour pénétrer dans des terres incultes, fur-tout pendant la faifon pluvieufe, où ils ne peuvent être à l'abri de l'air peftilentiel de la nuit (4).

---

(4) On doit s'attendre à trouver ici quelques avis tendans à la confervation de ceux à qui l'on donne les occupations détaillées jufqu'ici comme dangereufes, parce qu'il eft impoffible de faire autrement.

Je penfe que toutes les perfonnes à qui l'on fait abattre des arbres, ou qu'on emploie à toute autre efpèce de travaux pénibles & funeftes dans les pays chauds, doivent fe couvrir la tête, pendant la chaleur du jour avec une veffie trempée dans le vinaigre, avoir fouvent du vinaigre dans la bouche, prendre garde d'avaler leur falive, mâcher au contraire un petit morceau de rhu-

Cette conduite eſt d'autant plus inexcuſable, que les avantages qu'elle

---

barbe, ou quelque autre amer, qu'elles renouvelleront fréquemment; ſe boucher les narrines avec un peu de toile ou d'étouppe imbibées de vinaigre camphré; faire infuſer un peu de quinquina, d'ail & de rhubarbe dans l'eau-de-vie, & prendre un gros de cette infuſion, pure ou délayée dans l'eau, matin & ſoir.

Elles feront bien auſſi de quitter le travail avant le coucher du ſoleil, & de n'y retourner le jour ſuivant que lorſque la chaleur de ſes rayons aura bien raréfié les vapeurs de l'atmoſphère, & pompé les roſées malfaiſantes. Pendant la nuit elles ſe renfermeront dans une hutte bien cloſe : une ſimple tente ne les mettroit point à l'abri de l'humidité. Elles y auront toujours du feu; ou ſi cela devient impraticable, elles y feront des fumigations avec de la poudre à canon. Le feu & la fumée peuvent leur être du plus grand ſecours contre l'action nuiſible de l'air de nuit. En fumant du tabac, & évitant de coucher ſur le ſol, elles auront des moyens de plus pour arriver au but qu'elles ſe propoſent, celui de leur conſervation.

Si, faute d'avoir employé ces précautions, le brouillard perçant de la nuit a fait impreſſion ſur leur corps, elles prendront ſur le champ un émétique auprès d'un bon feu, & tâcheront enſuite de beaucoup ſuer. Ces procédés ont ſouvent réuſſi à prévenir les

procure peuvent s'obtenir communément par d'autres voies.

Veut-on avoir du bois, ſe fournir d'eau ou d'autres choſes néceſſaires à la vie, il y a peu d'endroits dans le monde où un fort, un comptoir ou un vaiſſeau, ne puiſſent en être approviſionnés par les naturels du pays, ou autres perſonnes parfaitement acclimatées.

Eſt-il queſtion de commerce, on peut y employer, avec tout autant de ſuccès, des chaloupes & autres bâti-

---

accidens dont on eſt menacé en pareil cas. Suppoſé qu'après avoir été mis en uſage, il ſubſiſte encore quelque ſymptome de fièvre maligne nerveuſe, comme mal de tête, mal d'eſtomac, friſſon, &c., un veſſicatoire eſt indiſpenſable : on y aura recours ſans différer. Quoique ces accidens paroiſſent aſſez légers dans le principe, pour ne point obliger ceux qui les éprouvent à reſter au lit, il faut les regarder comme illuſoires; ſouvent ils ſont les précurſeurs d'une maladie terrible, dont l'iſſue eſt très-fâcheuſe. Si cette fièvre ſe change en intermittente, on fera prendre le quinquina après la rémiſſion, à la doſe de deux gros, & même davantage, dans du vin rouge, de deux heures en deux heures; en même temps l'on n'oubliera point de faire paſſer les malades en meilleur air. (L)

mens armés ou conduits par ces naturels ; ils connoiſſent beaucoup mieux en général la navigation de leurs rivières que les étrangers. Dans ce cas, un facteur honnête, choiſi dans l'endroit même, ou bien un ou deux blancs acclimatés depuis long-temps, ſuffiſent pour l'adminiſtration du chargement.

En un mot, ſi l'on permettoit à tous les vaiſſeaux de guerre, & autres qui vont aux Indes orientales & occidentales, de coucher ſur leur rôle, dès qu'ils ſeroient arrivés dans ces parages, & comme pour compléter leurs équipages, dix ou vingt Nègres, ou naturels du pays, qui n'auroient d'autres occupations que celles dont les Européens ne peuvent ſe charger ſans s'expoſer à des dangers conſidérables, on parviendroit indubitablement à conſerver beaucoup de ces derniers. Les naturels du pays, pêcheurs de profeſſion, ou habiles à conduire de petites barques ou des chaloupes, ſeroient admis de préférence : ainſi, par exemple, les propriétaires de Nègres conſentiroient volontiers, à la Jamaïque, qu'on ſe ſervît de leurs eſclaves à bord des vaiſſeaux de Roi, dans les

Indes occidentales, pendant un temps déterminé, pourvu qu'ils en reçuſſent les ſalaires. Privés des moyens de ſe débaucher & de tomber dans le libertinage, comme nos matelots, qui ſe livrent à toutes ſortes d'excès une fois qu'ils ſont à terre, ces Nègres ſeroient chargés de couper du bois, d'aller chercher de l'eau, & en général, de tous les genres de ſervices dont il eſt néceſſaire de s'occuper la nuit ſur des chaloupes. Il eſt probable qu'ils s'en acquitteroient avec beaucoup plus d'activité & d'exactitude, que ceux qu'on a coutume d'y employer.

L'enterrement des morts a fait auſſi périr beaucoup d'Européens dans les pays où l'air eſt infecté par des eaux croupiſſantes. Ce ſont les Nègres ou naturels qu'il faut encore charger de cette occupation. Les émanations de la terre dont le ſein vient d'être ouvert, ſoit pour des ſépultures, ſoit pour des foſſés, y ſont infiniment plus dangereuſes que celles du même ſol dont la ſurface n'a point été touchée. Il a été prouvé, dans quelques endroits, qu'un Européen ne pouvoit pas ſe hazarder à creuſer un tombeau

ſans s'expoſer à une mort preſque certaine, à moins qu'il n'eût été acclimaté depuis long-temps. Lorſque les choſes ſont ainſi, l'on devroit diſpenſer les amis du défunt d'aſſiſter à ſes funérailles.

Je ſais qu'il n'eſt pas rare de trouver des perſonnes qui, ayant habité pendant très-long-temps les Indes orientales & occidentales, regardent les craintes des maladies dans ces climats comme peu fondées, & les précautions qui ſe preſcrivent contre leur atteinte comme ſuperflues & chimériques; mais vraiſemblablement elles n'y ont jamais eu les occupations que nous avons citées comme dangereuſes. Peut-être d'ailleurs n'ont-elles pas fait un long ſéjour pendant les mauvaiſes ſaiſons dans les cantons les plus mal-ſains, ou du moins ont-elles été aſſez heureuſes pour y jouir, ainſi que tant d'autres, d'une bonne ſanté, une fois qu'elles ont été ſuffiſamment acclimatées.

Je leur dirai ce que Ciceron écrivoit à ſon ami fixé à Baies, endroit dont le ſéjour délicieux pour les Romains, en temps d'hiver, avoit un

contraſte ſi frappant, quoique plus ſenſible encore de nos jours, avec ſon inſalubrité pendant trois mois d'été : *gratulor Baiis noſtris, ſi quidem ut ſcribis, ſalubres repente factæ ſunt, niſi forte te amant & tibi aſſentiuntur, & tamdiu dum tu ades, ſunt oblitæ ſui, quod quidem ſi ita eſt, minimè miror cœlum etiam & terras vim ſuam ſi ita tibi conveniat dimittere.*

Notre intention n'eſt point, dans cet Eſſai, de détourner des ſentimens d'obéiſſance, qu'ils ne peuvent trop nourrir, ceux dont l'état exige qu'elle ſoit aveugle : mais une ignorance abſolue ſur les objets intéreſſans que nous venons de détailler, ou le manque d'attention à leur égard, de la part des Commandans en chef, ſont extrêmement repréhenſibles & préjudiciables, puiſqu'ils peuvent entraîner la perte de milliers d'hommes.



Section troisième.

Il y a de la reſſemblance entre les maladies dont les Européens ſont attaqués dans différens climats ; ces maladies ne les menacent que dans certaines ſaiſons, ſe bornent alors à des cantons particuliers. Avec le temps il eſt poſſible de s'acclimater dans les pays chauds. On fera bien de s'éloigner des lieux malſains pendant la mauvaiſe ſaiſon.

Les obſervations que nous avons faites relativement aux différens climats dans les quatre grandes parties du monde, font voir quelles ſont les maladies les plus funeſtes aux Européens dans un grand nombre de pays étrangers. Nous avons indiqué les poſitions où elles étoient le plus à craindre, les genres d'occupations qui expoſoient le plus à leur atteinte ; il ne nous reſte plus qu'à en tirer des inductions utiles pour ceux qui s'établiſſent dans les pays chauds.

Nous pouvons en conclure, 1°. que les maladies auxquelles les étrangers

ſont expoſés dans différens climats, ont une très-grande analogie les unes avec les autres, & que la violence ou malignité des fièvres & des flux qui les menacent, dépendent, en grande partie, des degrés de chaleur & d'humidité, mais particuliérement de la nature du ſol & des vents.

2°. Qu'il n'y a guère de pays, même dans le nombre de ceux qui ſont mal-ſains, où l'on ne trouve des ſaiſons ſaines & agréables : celles-ci ſont les plus longues ; les étrangers peuvent fréquenter alors ces régions ſans crainte pour leur ſanté.

3°. Que dans le voiſinage des terres les plus mal-ſaines de l'univers, & fréquemment très-près de ces cantons, il y en a d'extrêmement ſalubres, inacceſſibles aux maladies, & où l'on peut conſerver ſa ſanté. Ce que nous avons dit précédemment, a pu le faire entendre ; nous le prouverons plus amplement dans la ſuite de cet Ouvrage. Enfin, les maladies les plus fatales aux étrangers dans chaque contrée, ne les menacent que dans certaines ſaiſons, & même alors paroiſſent ſe borner à quelques endroits.

Par ſucceſſion de temps les Européens réuſſiſſent à s'acclimater dans les Indes orientales & occidentales, ſi les ſecouſſes réitérées des maladies n'ont point ruiné leur conſtitution à leur arrivée ; une fois qu'ils y ſont parvenus, ils jouiſſent d'une auſſi bonne ſanté que ceux qui ne quittent point le lieu de leur naiſſance ; de ſorte qu'un très-grand nombre aime mieux paſſer le reſte de ſes jours dans les pays lointains où il ſe trouve, que de revoir ſa patrie, au riſque de s'expoſer à de nouveaux dangers, inſéparables d'un ſecond déplacement de cette nature.

Ces vérités ſont fort intéreſſantes pour toutes les perſonnes qui ſe tranſportent dans les pays lointains. D'ailleurs, leur connoiſſance conduit au but de cet Ouvrage, celui de conſerver annuellement des milliers d'hommes, de même qu'elle nous indique très-clairement les procédés les plus faciles & les plus ſûrs pour accomplir ce grand projet.

A l'arrivée de la mauvaiſe ſaiſon, les étrangers feront toujours très-bien de s'abſenter, pour quelques mois,

des lieux mal-ſains, tant qu'ils ne ſeront pas ſuffiſamment acclimatés. En s'éloignant à une petite diſtance du ſiège des maladies, ils ſe mettent à l'abri de leur invaſion, auſſi ſûrement au moins que les Européens qui vivent en Turquie ſe garantiſſent aujourd'hui de la peſte. Ceux-ci s'enferment dans leurs maiſons, & ſe ſéparent abſolument des naturels juſqu'à la ceſſation de ce fléau. La précaution dont nous avons parlé eſt auſſi bonne, & ſuffit ſeule pour conſerver la vie des étrangers dans les régions où le climat leur eſt funeſte.

Il eſt bien ſurprenant qu'on n'ait jamais penſé à ce moyen facile, dont les obſervations les plus communes devoient à chaque inſtant donner l'idée. On n'y a point encore fait attention dans les établiſſemens que nous avons hors des limites de l'Europe, & la manière de l'employer n'a point été recommandée juſqu'à ce jour.



SECTION QUATRIÈME.

ABRI commode & sûr contre les Maladies.

ON peut s'imaginer, au premier abord, qu'il est presque impossible que les pays lointains offrent un abri sûr & commode contre les maladies qui y sévissent par intervalles. Les hommes sont beaucoup plus disposés à faire naître des difficultés à cet égard, que curieux de les lever. Plusieurs demanderont, par exemple, où l'on pourra se refugier avec sûreté sur la côte de Guinée pendant la saison pluvieuse, lorsqu'elle se trouve, pour ainsi dire, toute submergée.

Ce que l'on doit répondre à cette question, c'est que toutes ses parties ne se ressemblent pas pour l'insalubrité. Nous nous sommes apperçus que l'isle de Gorée étoit infiniment plus saine que nos établissemens formés sur les rivières de Sénégal & de Gambie. Proportion gardée, nous y perdons beaucoup moins de monde

que dans le reste de l'Afrique. Ce qui suit prouvera qu'il est possible de se soustraire aux maladies, même sur cette côte.

Les Portugais, voyant que tous les Missionnaires européens, envoyés en Guinée pour la propagation de la foi chrétienne, périssoient aussi-tôt après leur arrivée, furent contraints d'établir un séminaire à San-Yago, pour l'instruction des prêtres de couleur noire : mais comme leurs loix s'opposent à ce que les Nègres parviennent à la dignité épiscopale, ils continuèrent à y faire passer les Evêques de Lisbonne. Ceux-ci vécurent ordinairement si peu à San-Yago, que toute personne qui étoit nommée à l'évêché des isles du Cap-Verd, se regardoit comme une victime dévouée au climat. Il y a quelque temps qu'un prélat très-sensé, craignant le sort de ses prédécesseurs, sollicita la permission de s'éloigner de sa cathédrale pour aller vivre à Saint-Antonio. Depuis ce temps, les Evêques européens résident dans cette isle, peu éloignée de San-Yago, y parcourent une carrière toute aussi longue que

s'ils étoient restés à Lisbonne, & ne s'y portent pas moins bien.

Dans plusieurs autres endroits de cette côte, il y a des cantons secs, élevés, accessibles aux vents, où les Européens vivroient sans aucun risque pour leur santé, si l'on avoit abattu tous les bois : on ne peut pas le révoquer en doute. Contentons-nous de faire mention des hautes montagnes de Serre-Lionne. Elles offrent à leur sommet un ciel pur & serein, tandis que les terreins moins élevés sont chargés de brouillards & de vapeurs nuisibles. Dans ce lieu même, néanmoins, les Anglois occupent une vallée fort basse, uniquement afin de profiter d'une source de bonne eau, dont le transport se feroit aisément par des esclaves à quelque endroit de la montagne qu'on pût la desirer.

On voit avec surprise que le tiers des Européens étant annuellement la victime de l'intempérie du climat, dans la plupart de nos comptoirs, à cause de leur mauvaise situation, il est encore permis aux Nègres de rester oisifs ou de dormir presque toute la journée. Ne peut-on pas les employer à puri-

fier l'air en leur faisant défricher le terrein, saigner les marais, brûler ou abattre les bois, pour pratiquer des ouvertures dans les forêts ?

La mortalité de ces Européens doit donc moins s'attribuer à la malignité du climat, qu'à leur propre ignorance & inattention. Un étranger qui fixe sa résidence en Angleterre, sur un endroit mal-sain, tel, par exemple, que le cantonnement d'Hilsé (1) dans l'île de Portsey, n'est pas fondé à regarder comme insalubre le territoire de la grande Bretagne, parce qu'il souffre d'une position aussi mauvaise que celle qu'il a choisie.

Les petites fautes de cette espèce ont des suites beaucoup plus funestes dans les pays brûlans que dans nos latitudes septentrionales. Le Fort anglois à Whydaw est infiniment plus mal-sain que la ville Nègre qui l'avoisine, parce qu'on l'a bâti sur un terrein auquel les brises de mer ne peuvent

---

(1) Quartier fort connu de la plupart des Officiers, à cause de l'opiniâtreté des maladies automnales qui y sévissent, & se bornent souvent à ce seul endroit. (L)

parvenir qu'après avoir paſſé ſur un petit ruiſſeau dans lequel il y a quelques plantes aquatiques toujours couvertes d'un limon infect. Ce genre d'inconvénient n'a malheureuſement pas été prévu, & quand il l'eût été, peut-être y eût-on fait peu d'attention.

Tant que la Guinée ſera auſſi inculte qu'elle l'eſt actuellement, il eſt peu vraiſemblable que les Européens puiſſent y former aucun établiſſement conſidérable dans l'intérieur des terres. Leurs principaux comptoirs ſont voiſins de la mer. Ceux qui les occupent ne peuvent guere trouver, pendant la ſaiſon dangereuſe, de meilleur & de plus ſûr abri contre les maladies, que ſur cet élément (2). On ſçait fort bien quand on a viſité ces parages, que les briſes de mer y ſont le véhicule de la ſanté & de la force.

---

(2) Dans mes autres Ouvrages j'ai déjà cité pluſieurs exemples qui prouvent évidemment qu'on réuſſit à ſe ſouſtraire aux maladies dans tous les pays chauds & mal-ſains, en allant vivre ſur la mer. *Voyez* mon Eſſai ſur les moyens de conſerver la ſanté des gens de mer, chap. 1, ſect. 6; & ma Diſſertation ſur les fièvres, chap. 1, ſect. 4. (L)

Pendant l'été & l'automne de l'année 1765, on obſerva que quand les fièvres ſéviſſoient à Portſmouth & ſur les bâtimens ancrés dans le havre près de la vaſe, ceux qui vivoient à bord des vaiſſeaux mouillés à Spithead, jouiſſoient de la ſanté la plus brillante. Dans le cours des trois mois où cette épidémie fut la plus forte, il n'y eut pas un ſeul matelot ou ſoldat de marine conduit à l'hôpital d'Haſlar, dont la maladie eût été contractée ſur ces vaiſſeaux.

Lorſqu'une terrible épidémie dévaſta Cadix, on n'eut point à ſe plaindre de ſes ravages ſur aucun bâtiment ancré à une certaine diſtance de ſes murs, comme je l'ai ſu du docteur Macquire, qui y exerce la médecine avec beaucoup de célébrité. *Le Tweed*, vaiſſeau de Roi, mouilloit alors dans la baie; un de ſes officiers & pluſieurs hommes de ſon équipage, venus à terre, furent attaqués de cette épidémie: mais dans ce nombre, tous ceux qui retournèrent à bord ſe rétablirent, & n'éprouvèrent aucune eſpèce de ſymptome fâcheux, tandis qu'une maladie aſſez ſemblable au vomiſſement noir,

& la fièvre jaune, dépeuplèrent cette grande ville.

Tant que l'escadre de l'amiral Broderick resta à l'ancre vis-à-vis la Sardaigne, elle fut exempte, comme je l'ai dit plus haut, des maladies fatales dont furent atteints presque tous ceux qui débarquèrent pour coucher à terre.

En 1765, lorsqu'une maladie meurtrière sévit à Pensacola, fit perdre cent vingt hommes à un régiment nouvellement débarqué, & moissonna, dit-on, onze femmes d'officiers, sur douze qui avoient pris terre en même temps; les équipages des vaisseaux de guerre, ancrés à un mille de la terre, jouissoient de la santé la plus parfaite. Ces bâtimens étoient *le Prince Edouard* & *le Tartare*; ils n'eurent d'autres malades que les personnes qui avoient débarqué, & toutes se rétablirent quand elles furent à leurs bords. On observa pareillement que celles qui contractèrent la fièvre maligne à Pensacola, & qu'on fit tranférer sur des vaisseaux, se guérirent très-promptement, ou du moins que cette fièvre, dénaturée par ce changement

d'air, & rendue plus bénigne, devint bientôt intermittente.

Nous ne prétendons pas conclure des faits rapportés, qu'on ſoit toujours exempt, ſur les vaiſſeaux, des maladies régnantes dans les pays voiſins. Nos matelots fourniſſent aſſez ſouvent les preuves du contraire. Quelquefois il arrive, par des accidens inévitables, & fréquemment par une ignorance preſque impardonnable, qu'ils en éprouvent de plus fâcheuſes qu'on ne pourroit en eſſuyer à terre : quand, par exemple, les navires viennent jetter l'ancre près des marais, ou cherchent un aſyle dans des havres reſſerrés, inacceſſibles aux vents, ils ne ſont pas moins dangereux à habiter que les lieux inſalubres d'un continent quelconque.

M. Martin, chirurgien du *Cataneuch*, vaiſſeau de la Compagnie d'Afrique, m'a appris qu'étant avec quatre autres bâtimens anglois ſur la rivière de Gambie, l'un d'eux avoit toujours des hommes ſur les cadres, tandis qu'on ſe portoit au mieux à bord de ceux qui en étoient peu éloignés, ainſi que dans les comptoirs. Les fièvres & les flux

dominoient dans celui-ci, & beaucoup des personnes qui en étoient frappées, mouroient dans le délire. Mais dès qu'on l'eut fait éloigner à environ un mille & demi du lieu de son premier ancrage, qui le rapprochoit trop de quelques marais, il ne fut pas moins sain que tous les autres.

SECTION CINQUIÈME.

Vaisseaux recommandés comme Comptoirs flottans.

ON peut conclure avec raison de tout ce que nous avons dit, qu'en disposant un vaisseau de maniere à ce qu'il pût servir de comptoir flottant, & le faisant ancrer à une certaine distance de la terre, aux embouchures des rivières de Sénégal & de Gambie, au Cap-Corse, & tous les lieux en général où on le jugeroit en sûreté, on auroit un moyen de conserver annuellement des milliers d'hommes, particuliérement sur la côte de Guinée.

L'idée de comptoirs flottans n'est pas neuve pour ceux qui ont fréquenté ces parages. Des vaisseaux ainsi nommés

ont été établis avec les précautions requises en différentes parties de cette côte pour l'avantage du commerce : mais nous les proposons ici pour le maintien de la santé, sans laquelle il y a bien peu de satisfaction à espérer, même lorsqu'il est le plus florissant.

Ceux qui n'ont vu que des vaisseaux marchands ou des bateaux côtiers, & n'ont nulle connoissance de la plupart des commodités qu'il est possible de réunir à bord d'un bâtiment destiné à recevoir & à loger les personnes du plus haut rang & les plus recherchées en fait du luxe, pourront imaginer qu'il est ridicule de conseiller à des Gouverneurs & à des Négocians de la premiere classe, de coucher ou de vivre sur mer pendant trois ou quatre mois de l'année.

Mais ne confondons point la situation des individus resserrés dans un esquif ou une chaloupe, souffrant des maux de toute espèce, exposés à mourir de faim, à des fatigues continuelles & à des contre-tems réitérés, avec celle des personnes qui vivent à leur aise dans un vaisseau commode, fourni de toutes les choses nécessaires à la

vie, par le moyen d'une communication libre avec la terre.

Nos Amiraux & les Commandans de nos vaiſſeaux de guerre, trouvent rarement dans la plupart des pays étrangers, plus d'agrémens & de commodités, qu'à bord des bâtimens qui les y ont conduits. Ne peut-on pas ſe procurer les mêmes avantages dans un comptoir flottant ?

M. Doidge, dernier ſecrétaire de l'amiral Watſon, dans les Indes orientales, ſe voyant fort incommodé à ſon retour en Angleterre, & ſe reſſouvenant qu'il avoit toujours joui d'une meilleure ſanté tant qu'il avoit été en mer, ou ſur l'eau douce, imagina de faire conſtruire un bâtiment de forme commode auquel il donna le nom d'Arche, & qu'il réſolut d'habiter le plus qu'il le pourroit. Cette maiſon flottante étoit compoſée d'une ſalle à manger & d'une chambre à coucher, meublées avec goût, d'une cave pour le vin & le charbon, d'une cuiſine & d'un logement de domeſtiques. Son intention étoit d'y demeurer pendant les chaleurs, comme dans un lieu très-frais & agréable, où ſa ſanté pourroit ſe

rétablir, & ses amis viendroient le voir.

Après avoir fait entendre qu'un très-grand nombre de commodités pourroit se réunir en faveur des agens de nos factoreries voisines de la mer, sur un vaisseau mouillé dans un endroit choisi, si nous considérons la santé & la conservation de la vie, comme devant être les principaux objets de leur attention, la nécessité d'établir des comptoirs flottans par-tout où l'on jugera qu'ils conviendront, & pourront être ancrés sans aucun risque, ne sera point problématique. Il y a des mouillages sûrs à quelque distance des barres des rivières de Sénégal & de Gambie, dans la rade de Serre-Lionne, & dans plusieurs autres endroits de cette côte, où les vaisseaux peuvent être avec leurs mâts pendant toutes les saisons de l'année, sans avoir rien à craindre ; à combien plus forte raison n'y laisseroit-on pas des vaisseaux démâtés ? Les naufrages sont rares sur cette côte, car les tornados, qui constituent les ouragans les plus terribles, partent toujours de la terre, & passent rapidement.

Nous proposons ces bâtimens comme de bons abris contre les maladies

qui règnent pendant la saison pluvieuse & quelque temps après. Nous voudrions qu'on y restât jusqu'à l'époque où le pays n'est plus mal-sain. Ils offrent également une retraite agréable & salubre, propre au maintien de la santé, lorsque d'épais brouillards & des pluies excessives rendent les maisons humides & ennuyeuses.

Les maladies qui se déclarent chez les personnes vivant à bord d'un vaisseau pendant la saison humide, ne peuvent jamais être considérables; ce sont, tout au plus, de petites diarrhées ou des révolutions de bile peu inquiétantes. Aux instructions que j'ai données dans un autre Ouvrage sur les moyens de conserver l'air des vaisseaux dans un état de pureté permanente (1), j'ajouterai celle-ci. On y allumera & entretiendra du feu, surtout pendant la nuit, afin de raréfier les vapeurs denses qui partent de la terre; cette autre précaution sera singuliérement utile à la santé. Il est facile de l'avoir dans un pays où la main

(1) *Voyez* mon Essai sur les moyens de conserver la santé des gens de mer. (L)

d'œuvre & les combuſtibles (2) ne coûtent preſque rien. D'ailleurs, il eſt encore poſſible de faire ſervir le feu à la diſtillation de l'eau de mer, pour en extraire de bonne eau douce; de ſorte qu'en déférant à nos avis, on purifiera l'air, & on ſe fournira dans le même temps de la boiſſon la plus ſalutaire.

Pluſieurs prétendent que les affections ſcorbutiques, & autres maladies violentes auxquelles les gens de mer ſont expoſés dans les navigations de long cours, ſont dues à l'air de mer: cette opinion, admiſe par le vulgaire, mais dénuée de tout fondement, eſt réfutée dans mon Traité du ſcorbut, & ma Diſſertation ſur les fièvres & la contagion.

---

(2) Pour éviter les inſectes, on peut garder dans un bateau le bois ou autres matières combuſtibles apportées de terre, juſqu'au moment où l'on en fait uſage. Ordinairement il y en a beaucoup, & même de nuiſibles dans ces ſubſtances: auſſi n'eſt-il jamais prudent de les mettre en magaſin dans les vaiſſeaux. Au lieu de faire ce que nous venons de dire, on peut encore les dépoſer, avec d'autres objets également embarraſſans, ſur une petite allège ancrée près du comptoir flottant. (L)

Quoiqu'on ſe détermine à faire uſage de comptoirs flottans, il n'eſt pas moins utile & néceſſaire d'avoir toujours préſentes à l'eſprit les inſtructions que j'ai données dans mon Eſſai ſur la conſervation des gens de mer, concernant les moyens de prévenir les maladies dans ces climats. L'intempérance & toute eſpèce d'excès y ſont nuiſibles. Ce n'eſt point un régime médical qu'il faut y ſuivre, mais un genre de vie toujours régulier.

Comme preuves des avantages qui peuvent réſulter d'une attention ſérieuſe à ces conſeils, dans les ſaiſons les plus dangereuſes, & les climats les plus mal-ſains, je joindrai ici quelques détails dont je ſuis redevable à M. Boon, qui a rempli pendant trois ans, au Sénégal, la place de Chirurgien-Major de nos troupes.

S'étant pourvu d'un exemplaire de mon Eſſai ſur les moyens de conſerver la ſanté des gens de mer, il ſe détermina à ſuivre les avis que j'ai donnés dans cet Ouvrage : pluſieurs officiers en firent autant. M. Worge, le gouverneur, ce chirurgien & autres, buvoient tous les matins, à

l'heure du déjeuner, une infusion théiforme de quinquina, ou d'autres amers, tels que la camomille, la gentiane, l'écorce d'orange, &c.; on y mettoit de temps en temps de la teinture de quinquina en petite dose. Matin & soir ils reprenoient de ces amers, & se purgeoient, une ou deux fois la semaine, avec un peu de manne & de sel cathartique amer. Jamais ils ne chargeoient leur estomac plus qu'il ne le falloit, & évitoient sur-tout, avec le plus grand soin, de se livrer avec excès au vin & aux liqueurs. De cette manière, ils réussirent à se soustraire aux fièvres bilieuses, aux flux, & autres maladies qui sévissoient dans cet endroit pendant la saison dangereuse, & moissonnoient annuellement un très-grand nombre de personnes. La sûreté de ces préservatifs fut si bien démontrée par l'expérience, que tout le monde voulut en faire usage; & quand leur provision de quinquina fut épuisée, les plantes & les racines amères, les plus communes, montèrent à un prix excessif. Vers ce temps-là, un vaisseau de New-Yorck vint relâcher au Sénégal; il avoit à son

bord un peu d'écorce du Pérou, quantité de racine de gentiane, d'écorce d'orange, d'absinthe ordinaire, & quelques bouteilles d'élixir de Stougthon (3); la vente qu'il en fit devint très-lucrative pour le propriétaire. Le Gouverneur & autres, en état de fournir à cette dépense, se les firent adjuger à des sommes considérables.

SECTION SIXIÈME.

On fera bien de changer d'air dès qu'on se sentira pris de la fièvre.

NOUS allons maintenant donner un autre avis en faveur des personnes qui ont négligé les premiers, ou qui par diverses circonstances n'ont pu les suivre. Il y en a beaucoup dont les affaires exigent un séjour habituel dans les pays mal-sains, & qui par-là sont exposées aux maladies violentes qui y dominent.

---

(3) Cet élixir est une teinture spiritueuse d'absinthe, de gentiane, de chamedrys, d'écorce d'oranges amères, de rhubarbe & d'aloës. Sa dose est depuis douze gouttes jusqu'à vingt, & même davantage. (T)

Un des plus sûrs moyens pour conserver toutes celles qui sont forcées à vivre dans ces lieux insalubres pendant la saison dangereuse, est de les éloigner du lieu où elles se trouvent dès qu'on les voit malades.

J'avoue qu'il est extraordinaire de proposer le changement de place de ceux qui sont atteints d'une fièvre très-violente, quels que puissent être ses symptomes. On m'objectera peut-être que le moindre mouvement suffit dans certain cas pour affecter la tête, & faire naître le délire, ou augmenter la violence des accidens; que le repos & la tranquillité parfaite sont nécessaires au rétablissement de ces malades; que les secousses du transport, & le seul dérangement qu'on leur occasionne en les faisant sortir de leur lit, mais particuliérement en les exposant au grand air, peuvent faire le plus grand mal.

L'expérience que j'ai acquise là-dessus depuis bien des années, m'a convaincu que toutes ces craintes étoient absolument très-peu fondées. Je soutiens, comme une vérité incontestable, que les personnes attaquées de fièvres, de flux, ou autres maladies, ne courent

aucun risque à changer de place, & qu'elles ne sont jamais plus vîte soulagées que lorsqu'elles passent avec les précautions requises d'un mauvais air dans un bon. Dans mille circonstances j'en ai fait l'épreuve. Sur plusieurs milliers de malades que j'ai traités à l'hôpital d'Haslar, depuis plus de dix-huit ans, les neuf dixièmes m'ont été envoyés de Spithead avec la fièvre, ou des vaisseaux mouillés dans le Havre, ou de l'infirmerie de la Marine établie à Portsmouth. Il est vrai que leur transport a été fait dans des chaloupes ou autrement avec beaucoup de précaution. Je ne me souviens pas qu'aucun d'entre eux en ait souffert la moindre chose. Je suis, au contraire, très-persuadé que la situation d'un très-grand nombre chez lesquels on observoit les symptomes les plus malins & les plus fâcheux, s'est fort améliorée en passant de l'air infect des vaisseaux dans le bon air de l'hôpital.

La première chose qu'on ait à faire pour la conservation des Européens qui tombent malades à terre pendant le tems qu'une maladie épidémique y exerce ses ravages, est de les éloigner

ſur le champ, le plus loin qu'il eſt poſſible, de la principale & vraiſemblablement ſeule cauſe du mal qui les afflige. Nous voulons dire qu'on fera bien de les transférer de la terre à la mer. Tant qu'ils ſont ſoumis à l'influence de l'air qui a produit leur maladie, leur poſition reſſemble à celle d'une perſonne atteinte d'une fièvre contagieuſe, qui ne ceſſe point d'être expoſée aux ſources renaiſſantes de la contagion. La relation ſuivante peut trouver place ici ; elle n'eſt point étrangère à notre objet. On me pria derniérement de me rendre à une maiſon de charité, où dominoit une fièvre maligne nerveuſe, déjà fatale à bien du monde. La contagion n'étoit point équivoque. L'apothicaire m'apprit qu'il avoit com- combattu cette maladie épidémique par les moyens les plus vantés ; que les remèdes preſcrits en pareils cas par les meilleurs Auteurs, avoient été mis en uſage, mais infructueuſement, puiſque ſes progrès & la mortalité alloient toujours en augmentant. En entrant dans cette maiſon, j'apperçus deux ou trois cadavres laiſſés près des vivans, je vis des lits où venoient d'expirer

des malades, en recevoir d'autres, & la mal-propreté me parut exceſſive. Dès-lors, ſans faire aucune autre queſtion aux perſonnes atteintes de cette fièvre, & m'occuper de recherches ultérieures à leur égard, je déclarai que tant que cette maiſon ſeroit auſſi mal-propre & auſſi infecte, la contagion ne diminueroit point; je prévins également que les meilleurs remèdes ſeroient ſans effet ou au moins en auroient fort peu. L'apothicaire avoit déjà fait pluſieurs fois ces repréſentations aux Adminiſtrateurs, mais ſans ſuccès: à la fin cependant ils y eurent égard; ce qui fit diſparoître la fièvre en peu de temps.

De même, quand une perſonne eſt attaquée de fièvre provenante de l'air impur du lieu où elle ſe trouve, tant qu'elle y reſte, ſa maladie prend journellement & même à chaque inſtant de nouvelles forces: cela ſe fait par un renouvellement continuel de la cauſe morbifique, ou une eſpèce d'inoculation non interrompue. Une funeſte expérience nous a appris que les remèdes les plus ſouverains & les meilleurs traitemens qu'on pût propoſer pour la

guérifon de ces malades, étoient infructueux communément tant qu'ils reftoient dans le mauvais air. Les maladies deviennent en pareil cas plus anomales, & font accompagnées ou fuivies de fymptomes qui, vraifemblablement auroient rarement lieu dans un air plus falubre. C'eft par rapport à cet effet qu'on a blâmé plufieurs des meilleurs remèdes, quoiqu'ils produififfent tout ce qu'on étoit en droit d'en attendre dans un tems où l'on ne ceffoit pas d'être expofé aux fources de la contagion : cette calomnie eft tombée principalement fur le quinquina.

Pendant le dernier fiège de la Havane, lorfque les troupes angloifes étoient fi maltraitées par les maladies qui attaquent les Européens dans ces climats, on condamna l'ufage de cette écorce, parce que la jauniffe, l'hydropifie, les embarras & obftructions du foie fuccédoient quelquefois à la fièvre domptée par fon moyen : néanmoins ces différens accidens étoient moins dangereux & moins funeftes que la première maladie. Ils n'étoient point l'effet du quinquina, mais avoient lieu parce que les malades continuoient à

reſter dans le mauvais air, & eſſuyoient ordinairement un trop grand nombre de paroxiſmes (1).

SECTION SEPTIÈME.

Effets du mauvais air ſur les perſonnes en ſanté, ſur celles qui ſont malades. Avantages qu'on ſe procure en faiſant paſſer les fiévreux d'un air impur dans un air ſain. Combien de temps les effets du mauvais air reſtent-ils cachés dans le corps humain? Juſqu'à quel point la fièvre provenant de cette cauſe, eſt-elle contagieuſe?

AFIN de démontrer encore d'une manière plus évidente les avantages qu'on obtient en faiſant changer d'air aux fiévreux, dès qu'ils commencent à l'être, nous expoſerons d'abord les effets du mauvais air ſur les perſonnes qui ſe portent bien, enſuite ſur celles qui ſont malades: enfin, nous parlerons

---

(1) *Voyez* mon Appendice ſur les fièvres intermittentes; ce que j'avance à cet égard y eſt prouvé de la manière la plus complette. (L)

de ce qui arrive quand celles dont la ſanté s'eſt dérangée dans le mauvais air, en ſont éloignées ſur le champ pour en reſpirer un plus pur & plus ſalubre.

Conſidérons d'abord ce que le mauvais air produit, dans les pays chauds, pendant la ſaiſon pluvieuſe, ſur les perſonnes bien portantes. Une choſe digne de remarque, c'eſt que les organes de la reſpiration, les poumons & le goſier, parties à travers deſquelles il s'inſinue, ſont ordinairement celles qui ſouffrent le moins, quoique dans un contact immédiat & habituel. Son action ſe porte principalement ſur le cerveau & l'eſtomac, autrement dit, ſur le ſyſtême nerveux & les organes de la digeſtion alimentaire.

Souvent la phrénéſie ou le délire ſont l'effet immédiat du mauvais air, & celui qu'il produit le premier. Les jeunes gens, ſur-tout, peuvent en avoir la tête fort dérangée. Beaucoup de ceux qu'il affecte paroiſſent comme hébêtés, ou délirent ſourdement par intervalles. Les étrangers qui n'y ſont point accoutumés, quoique jouiſſant d'une bonne ſanté en apparence, ſe ſentent oppreſ-

ſés,

ſés, tombent dans l'accablement, deviennent lourds, enclins à la pareſſe, ont une pente irréſiſtible au repos & au ſommeil, & fréquemment ſe plaignent de céphalalgie. Leurs facultés intellectuelles, & particuliérement leur mémoire, s'affoibliſſent ſenſiblement. Toute eſpèce d'étude, ou même une attention trop ſoutenue ſur un objet quelconque, & les plaiſirs vénériens peuvent faire beaucoup de mal dans l'air impur, & très-communément entraînent de fâcheuſes ſuites. Ici, l'action du moral ſur le phyſique eſt bien plus prompte & bien plus forte que dans un meilleur air & un plus frais. Les paſſions de l'ame portées à l'excès y donnent ſouvent la fièvre à l'inſtant même ; il eſt poſſible qu'un violent accès de colère ou un chagrin cuiſant ſoient ſuivis ſur le champ de jauniſſe ou de fièvre jaune. Dans un nombre infini de circonſtances, on a été témoin que la vue ſeule d'un cadavre ou de tout autre objet propre à inſpirer de l'horreur, le ſeul récit même d'une hiſtoire tragique portant la crainte dans l'eſprit, avoient ſuffi pour faire naître le délire chez des perſonnes qui s'étoient

bien portées auparavant, & pouvoient susciter des évacuations violentes, tant par le vomissement que par les selles, d'où résultoit la mort en vingt-quatre heures.

L'influence du mauvais air sur l'estomac & les intestins, est également puissante. Ordinairement il occasionne le dégoût, les indigestions, une aversion pour beaucoup d'alimens, & provoque des selles fréquentes & bilieuses, qui fermentent comme de la levure de bière. Ceux qui paroissent d'ailleurs en bon état, jaunissent. Les excès dans le manger ou dans le boire, sont beaucoup plus nuisibles dans cet air que dans celui qui seroit plus pur. Une trop grande quantité de fruits ou d'alimens pesans, mais sur-tout le mêlange de la viande, du poisson & du fruit pris à un seul repas, produit souvent une dyssenterie dangereuse, ou un cholera-morbus très-fâcheux. L'ivrognerie, ou toute autre espèce d'intempérance, suffisent également pour allumer une fièvre qui termine la vie en moins de quarante-huit heures.

Quand les plaies nouvellement ci-

catrisées se r'ouvrent à l'improviste, & donnent des signes d'une putréfaction considérable, on peut encore en inférer que l'air est mal-sain : cela peut arriver lorsqu'on se trouve à la proximité des marais & des fossés remplis de vase, ou lorsque l'on s'expose aux vents brûlans qui soufflent des déserts.

Tels sont les effets de cet air nuisible que les Européens respirent fréquemment dans plusieurs lieux malsains de l'univers. Après avoir considéré comment il agit sur les personnes d'un bon tempérament & bien portantes, examinons son influence sur les malades. Dans cette vue, nous rapporterons ce qui est résulté de l'air marécageux dans le climat de la Jamaïque.

On y construisit un superbe hôpital, pourvu de toutes les commodités imaginables. Il étoit destiné à servir d'asyle aux matelots qui tomberoient malades à bord des bâtimens de Roi stationnés dans ces parages. Eu égard à sa grandeur & à l'utilité dont il devoit être, on le nomma l'hôpital Greenwich. Malheureusement il fut bâti près d'un marais, sur un terrein extrêmement mal-sain. Qu'en arri-

va-t-il ? C'eſt que les fièvres les plus ſimples, les intermittentes les plus bénignes, les indiſpoſitions les plus légères, ſe changèrent ſouvent en fièvres malignes, en flux de ſang, ou toute autre maladie mortelle. On remarqua que la fièvre jaune y dominoit preſque toujours, & entraînoit des pertes de ſang conſidérables par le vomiſſement, les ſelles, & même tous les pores de la peau, tandis que ce ſymptome ne ſe voyoit jamais chez les perſonnes qui ſe trouvoient en pareilles circonſtances, & obtenoient la permiſſion de reſter à leur bord. Le rétabliſſement des malades étoit long, pénible, & incertain dans cet hôpital; le moindre écart, ou la plus petite irrégularité dans le régime, déterminoient une rechûte. Le flux ayant été arrêté pendant quelques jours, l'uſage d'un aliment quelconque, ſuſceptible de ſe corrompre, ſuffiſoit quelquefois pour faire revenir la fièvre en très-peu d'heures, avec tous ſes fâcheux ſymptomes. Dans certains cas une ſeule écuellée de bouillon produiſoit cet effet. On ne pouvoit pas dire que cela vînt d'une ſource de conta-

gion existante dans cet hôpital, ou de ce que l'on rassembloit trop de malades dans les salles, puisque les mêmes accidens arrivoient lorsqu'il n'y en avoit qu'un petit nombre, placé dans l'air le plus salubre, & les endroits les mieux choisis. La mortalité fut si prodigieuse dans cette maison, & sa cause si palpable, qu'on s'est vu contraint à l'abandonner : depuis, il a été remplacé par un autre, élevé en meilleur air.

Enfin, occupons-nous des avantages inappréciables que l'on obtient en faisant passer d'un air mal-sain dans un air pur les personnes atteintes des maladies les plus terribles.

Nous avons déjà vu que les hommes du Midlebourg, vaisseau de guerre, ne tardèrent pas à se rétablir quand on les eut remis en pleine mer. Dès cet instant, leurs flux & leurs fièvres cessèrent d'avoir des symptomes dangereux, & la mortalité, dont ils étoient les victimes à Curacao, diminua sur le champ. Lorsque des maladies affreuses ravageoient Cadix & Pensacola, le renvoi des malades à bord des vaisseaux mouillés dans un air pur,

produisit des effets aussi avantageux.

Après la conclusion du dernier Traité de paix, une maladie maligne sévit à la Grenade & aux Grenadins, & fut extrêmement fatale aux Anglois qui vinrent s'y établir. Mais les malades qu'on r'embarqua pour être transportés à la Barbade, se rétablirent en mer, presque tous, avant d'être arrivés à leur destination.

Nous pourrions citer des observations sans nombre à l'appui de ce que nous avons avancé à cet égard ; mais il est inutile de les accumuler. On n'ignore point combien le changement d'air est avantageux en Angleterre, dans les fièvres intermittentes, &c. & l'expérience journalière dépose en faveur du prompt succès du quinquina & d'autres remèdes administrés dans un air pur.

Tout ce qui reste à ajouter, c'est que souvent le seul moyen de conserver la vie aux personnes atteintes des maladies les plus malignes, est de les faire passer, à l'instant même, dans un endroit plus sain que celui qu'elles habitent.

Le Medway & la Panthère eurent beaucoup à souffrir à Batavia, d'une

fièvre violente & destructive, dont j'ai déjà parlé ; mais toutes les personnes, au nombre de trente à quarante, qui en furent attaquées sur le premier de ces bâtimens, ne tardèrent pas à se rétablir dès qu'on eut levé l'ancre, au lieu que le second, qui ne mit à la voile que quinze jours après, perdit environ cinquante hommes. Le peu de monde qui mourut à bord du Medway après qu'il eut quitté Batavia, jouissoit d'une fort mauvaise santé depuis long-temps, & paroissoit périr faute d'alimens assez nourrissans, & d'autres choses très-nécessaires : dès qu'on fut éloigné de ce port mal-sain, la fièvre disparut totalement.

Il ne faut pas s'attendre à être toujours aussi heureux dans les vaisseaux partis d'un endroit insalubre ; les effets du mal que l'air de terre a déjà pu faire, peuvent être quelque temps sans se développer après qu'on a mis à la voile : une maladie épidémique peut même se déclarer en mer par des causes difficiles à expliquer.

Ceci fournit naturellement matière à deux questions aussi curieuses qu'intéressantes.

Premiérement, combien de temps le vice imprimé à nos humeurs par l'air de terre, peut-il rester caché dans le corps humain avant de produire la fièvre ?

En second lieu, jusqu'à quel point cette fièvre est-elle contagieuse ?

Quant à la première de ces questions, il est facile d'y répondre lorsqu'on se rappelle ce qui est arrivé à beaucoup de personnes qui ont quitté leurs bâtimens pour coucher à terre pendant la mauvaise saison, & qui, d'après cela, ont été les seules qu'on ait vu malades parmi tous les individus composant l'équipage d'un vaisseau mouillé dans une rade bien ouverte : or, il résulte des observations faites à cet égard, que quelques-unes ont eu sur le champ des nausées, ou sont tombées dans le délire, tandis que d'autres n'ont éprouvé ces accidens qu'après avoir passé deux ou trois jours à bord; que plusieurs n'ont été que foiblement indisposées les cinq ou six premiers jours, & que certaines, dont la classe est très-limitée, ne se sont trouvées dérangées que vers le dixième ou le douzième.

Il est plus difficile de déterminer

jusqu'à quel point la fièvre produite par l'air de terre est contagieuse. Ceux qui passent la nuit à une certaine distance du rivage en étant exempts communément, tandis que d'autres sont malades à bord, pour avoir négligé cette précaution, il paroîtroit qu'il n'y a point de contagion à redouter : cependant, après un examen plus réfléchi, nous sommes portés à embrasser une opinion contraire. Passant sous silence les divers moyens par lesquels la contagion peut se répandre, pour éviter de nous livrer à des recherches trop rigoureuses, non-seulement sur les miasmes qui partent des malades, mais encore sur ceux qui s'exhalent de leurs vêtemens, & des gens employés à les servir ; nous n'insisterons que sur des faits très-positifs.

Dans *le Weasel* & *le Hound*, deux bâtimens armés en guerre, qui se trouvoient sur la rivière de Gambie au commencement d'août 1769, époque à laquelle la saison pluvieuse commença cette année, la maladie ne se déclara que deux ou trois jours après qu'on eut reçu à bord une personne infectée, quoique l'on fût déjà depuis huit

ou dix jours sur cette rivière. Comme ces bâtimens étoient alors exposés à l'air de terre, pour le moins autant que le fort, par la raison qu'ils avoient jetté l'ancre au haut de la rivière, il est possible que cette circonstance ait augmenté prodigieusement la malignité de la maladie : mais s'ensuit-il qu'elle n'a point dû son origine à la contagion ? La preuve du contraire est évidente, d'après ce qui est arrivé à M. Robertson, & dont il a lui-même tracé l'histoire.

Tâtant le pouls d'un jeune homme mourant de la fièvre, au moment où il expiroit, ce praticien reçut un choc, à-peu-près semblable à une commotion électrique, ce qui fut accompagné d'une sensation désagréable, difficile à rendre, & bientôt suivi d'une prostration de forces si considérable, qu'il fut au point de se trouver mal avant de pouvoir rentrer chez lui : ensuite il eut une attaque de fièvre très-violente.

Ce que nous avons dit en réponse aux deux questions faites précédemment, se confirme encore par ce qui arriva à bord du *Merlin*, petit bâtiment qui se trouvoit l'année d'auparavant,

dans le même mois, sur la rivière de Gambie.

Il ne quitta point cette rivière pendant six jours ; une partie de son équipage étoit occupée à couper du bois & à faire de l'eau : tant qu'il y fut, tout son monde se porta très-bien ; mais environ deux jours après qu'il eut remis en mer, ceux qui avoient coupé du bois tombèrent malades successivement les uns après les autres ; ceux qu'on avoit chargés de faire de l'eau, se virent ensuite dans le même cas. D'abord la fièvre ne se déclara que chez ces hommes, & pendant la semaine qui suivit, elle continua d'en attaquer plusieurs à la fois dans le même jour ; de sorte qu'à la fin elle n'avoit épargné presque aucun de ceux qu'on avoit employés à faire les provisions de bois & d'eau. Les hommes qui les avoient assistés dans leur maladie, contractèrent la fièvre après eux, & il y en eut tant de ces derniers qui la gagnèrent, qu'on ne put pas révoquer en doute qu'elle ne fût contagieuse.

On peut citer plusieurs autres exemples de même nature ; mais comme leur nombre est très-considérable, il

eſt fort inutile d'en faire mention.

De là nous pouvons conclure avec raiſon que la fièvre peut ſe communiquer par contagion, mais que cette contagion eſt peu à craindre tant qu'elle n'eſt point alimentée par le mauvais air, & que ſouvent elle eſt très-affoiblie dans un vaiſſeau, quand elle n'eſt pas totalement détruite, une fois qu'il eſt en pleine mer. Quoique la malignité de la maladie fût très-augmentée dans *le Weaſel* & *le Hound*, lorſqu'ils mouillèrent au haut de la rivière de Gambie, par la raiſon qu'ils furent expoſés pendant long-temps à l'influence peſtilentielle de l'air de terre, néanmoins l'épidémie diminua tellement lorſqu'on eut remis à la voile, que, proportion gardée, à peine périſſoit-il ſur ces bâtimens le dixième de ceux qui mouroient dans le fort à chaque ſaiſon pluvieuſe. Sur quatre-vingt-dix hommes que chacun d'eux avoit à ſon bord, *le Weaſel* en perdit dix, & *le Hound* ſix: l'année d'auparavant la perte du *Merlin* avoit été de quatre. Dans le nombre de deux cent ſoixante-dix perſonnes embarquées ſur ces bâtimens, cette fièvre

en avoit donc moiſſonné vingt en tout.

Il eſt bien vrai qu'une maladie contagieuſe peut ſe déclarer dans un vaiſſeau qui eſt à la voile ; mais quand cela arrive, elle eſt produite communément par d'autres cauſes, ſur la nature deſquelles le ſujet que nous traitons ne nous permet pas actuellement de faire des recherches.

SECTION HUITIÈME.

L'air de mer eſt utile dans les fièvres ; ſes effets dans une fièvre épidémique qui ſévit à Naples. Vaiſſeau recommandé comme hôpital ; ſes avantages particuliers. Moyens d'acclimater dans les pays chauds. Les paſſages ſubits du froid au chaud, & du chaud au froid, font naître des maladies ſemblables.

L'AIR de mer, qu'on ſait être très-pur, a-t-il d'ailleurs des qualités particulières qui puiſſent le rendre ſain pour les perſonnes attaquées de ces fièvres rémittentes & autres dont il eſt queſtion dans notre Ouvrage ? Je ne déciderai point cette queſtion. Mon intention eſt d'avancer

des faits, & non des conjectures. Ce qu'il y a de très-certain, c'eſt que dans pluſieurs autres eſpèces de fièvres, le changement d'air a été très-utile, & qu'on a beaucoup contribué au rétabliſſement des malades, en les faiſant paſſer de la terre à la mer.

En 1764 le royaume de Naples nous a fourni une preuve très-convaincante de la ſalubrité de l'air de mer, & des avantages qu'on ſe procure en le faiſant reſpirer aux malades. Il y régnoit alors une fièvre épidémique. C'eſt à mon ami le chevalier Jean Elliot, célèbre Médecin de Londres, que je ſuis redevable de ſa deſcription, ainſi que de pluſieurs obſervations intéreſſantes, rapportées dans cet Eſſai.

« Par la mauvaiſe adminiſtration de » la police, l'exportation des bleds » ayant été trop conſidérable, le pays » ſe trouva dans la diſette. En avril & » mai elle fut ſi grande, que les pau- » vres gens ſe virent dans la néceſ- » ſité de brouter l'herbe, de ſe nourrir » de bled verd, enfin de tout ce qu'ils » imaginèrent pouvoir leur ſervir d'a- » liment.

» Une fièvre maligne ſe déclara;

» & prit de nouvelles forces à me-
» ſure que la famine augmenta. Le
» beſoin de ſubſiſtance conduiſit beau-
» coup de monde de la campagne à
» la capitale ; on ſe flattoit qu'elle
» ſeroit mieux pourvue. Naples ſe
» remplit de plus en plus, & tous les
» jours quantité de perſonnes tom-
» boient mortes dans les rues faute
» de nourriture. La faim devint ſi
» preſſante, qu'elle fit rompre les
» liens les plus ſacrés de la nature.
» Les mères abandonnèrent leurs en-
» fans, les pères quittèrent leurs fem-
» mes & leur famille ; chacun ne
» s'occupoit qu'à chercher de la nour-
» riture pour lui-même. Les horreurs
» de cette famine furent ſi affreuſes
» & ſi générales, que les villages ſe
» dépeuplèrent, tant par la mort que
» par les émigrations.

» Le royaume renfermoit environ
» deux millions d'hommes ; on eſtime
» que le fléau dont nous parlons lui
» en a fait perdre un cinquième : deux
» cens mille ont péri ; le reſte a quitté
» ſes foyers pour ſe procurer des
» moyens de ſubſiſtance dans les pays
» voiſins.

» La poſition de Naples eſt très-
» ſaine. Cette ville eſt fort peuplée,
» le nombre de ſes rues eſt conſidé-
» rable ; les maiſons s'y élèvent à
» cinq ou ſix étages, & ſont extrê-
» mement remplies ; mais malheureu-
» ſement l'inſouciance ſur l'article de
» la propreté, tant au-dedans qu'au-
» dehors, eſt exceſſive.

» En réfléchiſſant ſur toutes ces
» circonſtances, la chaleur du climat,
» & la diſette des bons alimens, on
» ne doit point être ſurpris que cette
» fièvre maligne fît des ravages extra-
» ordinaires, & devînt générale. La
» quantité de malades diſperſés çà &
» là dans tous les quartiers de la ville,
» le peu de ſoin qu'on en prenoit, la
» négligence qu'on apportoit à enter-
» rer les morts, tout conſpiroit à
» propager la contagion. La coutume
» ridicule d'expoſer les cadavres à la
» vue des paſſans, lorſqu'on les porte
» en terre, peut même encore avoir
» favoriſé les progrès de la maladie.

» Les perſonnes qui en furent atta-
» quées pendant le mois de mai, ren-
» dirent des vers par en-haut & par
» en-bas ; en juin cette complication

» fut moins fréquente : en juillet l'épi-
» démie devint pestilentielle. Les ta-
» ches pétéchiales, les parotides, le
» délire obstiné, les vomissemens vio-
» lens, les flux de sang, devinrent
» alors des symptomes familiers.

» Cette maladie terrible ne perdit
» rien de sa violence pendant un temps
» considérable ; elle ne s'affoiblit que
» quand on eut été assez heureux pour
» découvrir que les malades transpor-
» tés dans les hôpitaux voisins de la
» mer, se rétablissoient plus promp-
» tement qu'ailleurs, & que peu de
» personnes y mouroient. Le Roi, à
» qui l'on en fit part, ordonna sur
» le champ qu'on prît dans le trésor
» tout l'argent nécessaire pour établir,
» en faveur de son peuple, des hôpi-
» taux près de la mer. Ils furent pré-
» parés, & même, après qu'on les
» eut trop remplis, le nombre des
» morts fut peu considérable en com-
» paraison de ceux qui périssoient dans
» d'autres endroits. Bientôt le progrès
» de la contagion s'arrêta tout-à-fait
» dans ces hospices bien aérés, acces-
» sibles aux vents & à l'air de mer.
» Aucun des servans, ou des gens

» employés auprès des malades, n'y » contracta cette affection épidémi» que ». (1)

On peut conclure de ces observations, qu'on se trouveroit bien pendant la mauvaise saison, tant sur la côte de Guinée que dans toutes les parties des Indes orientales & occidentales, où les comptoirs anglois sont voisins de la mer, de pouvoir disposer d'un vaisseau en outre de celui dont l'intérieur auroit été distribué de manière à servir de logement aux agens du commerce, afin d'y faire passer, dès les premiers momens de l'invasion, toutes les personnes qui tomberoient malades. Ce bâtiment seroit ancré aussi loin de la terre qu'il le faudroit; il pourroit être considéré

(1) On donna les acides végétaux en grandes doses; l'eau à la glace, & le quinquina furent d'excellens remèdes; on se servit aussi du musc avec le plus grand avantage pour dissiper le mal de tête.

Lorsque l'on vit des taches livides & autres symptomes de putréfaction très-marqués, on eut recours aux acides minéraux. Ils furent administrés, avec succès, à fortes doses. (L)

comme l'hôpital du fort ou comptoir. En lui donnant cette deſtination, on ſe ménageroit un moyen ſûr de conſerver la vie à bien du monde.

Au nom d'hôpital, ou de vaiſſeau ſervant d'hôpital, quelques perſonnes peuvent ſe figurer qu'il eſt queſtion d'un lieu où règnent les maladies & la mort; mais c'eſt ſans fondement, car on entretiendroit la plus grande propreté ſur ſon bord, & l'on éviteroit fort ſoigneuſement de le trop remplir. D'ailleurs, les malades pourroient y jouir de toutes les commodités imaginables, & y reſpirer l'air le plus pur. Au moindre ſoupçon de maladie contagieuſe, les procédés dont j'ai fait part dans ma Diſſertation ſur les fièvres & la contagion, réuſſiroient très-promptement & efficacement à l'arrêter.

En Europe toutes les nations ont des hôpitaux, & pluſieurs d'entre elles ſe ſont apperçues qu'il étoit de néceſſité indiſpenſable qu'il y en eût dans leurs établiſſemens & comptoirs éloignés. La difficulté eſt de trouver un canton ſain & convenable pour les aſſeoir. En propoſant de les placer

ſur l'eau, nous faiſons voir comment on peut y obvier. Suppoſé donc qu'on eût ancré un vaiſſeau ou une hourque à l'embouchure de la rivière de Sénégal, & que leur diſtribution intérieure eût été faite de manière à pouvoir les rendre propres à ſervir d'aſyle aux malades de la garniſon & du comptoir, on pourroit mettre un terme à la mortalité dont nos troupes & ceux qui viennent ſe fixer dans cette partie du monde, ſont les victimes. Ainſi c'eſt notre établiſſement dans ces parages qui nous occupe principalement, quand nous recommandons de transférer de la terre à la mer tous ceux dont la ſanté s'altère, & les hoſpices qui doivent les recevoir. Nos vues ſe portent ſur les ſoldats qui la défendent; ils trouveroient dans les vaiſſeaux dont nous parlons, en cas de maladie, pluſieurs avantages qui n'influeroient pas peu ſur leur guériſon.

En premier lieu, il eſt poſſible, avec des ſoins bien entendus, d'entretenir une plus grande propreté autour des malades à bord des vaiſſeaux, que dans la plupart des hôpitaux établis à terre; cela peut s'effectuer par des con-

duits qui se dégorgent dans la mer, & des robinets qui permettent de faire passer l'eau de temps en temps dans l'intérieur pour les nettoyer.

En second lieu, étant sur mer, on peut être approvisionné de l'eau douce la plus saine ; l'élément environnant peut la fournir par une simple distillation : l'Auteur de cet Ouvrage a été assez heureux pour faire cette découverte en 1761 (2). Supposé qu'on ne puisse pas ainsi s'en procurer assez pour les besoins, des voiles ou des tendelets arrangés comme il faut, peuvent ramasser une assez grande quantité d'eau de pluie pour qu'on n'ait rien à desirer à cet égard.

Il n'est pas inutile de parler ici d'une opinion assez généralement reçue parmi bien des personnes dans les pays lointains. Elles s'imaginent que ceux qui ont été mouillés par l'eau de pluie, ou toute autre eau douce, ne peuvent jamais en être incommodés,

---

(2) *Voyez* ma Dissertation sur les moyens de dessaler l'eau de la mer, mise à la fin de cet Ouvrage, & mon Essai sur la conservation des gens de mer. (L)

s'ils ont l'attention, avant de changer d'habits, de se plonger dans l'eau de mer, ou de s'en éponger tout le corps.

En troisième lieu, on peut établir une circulation d'air beaucoup plus libre dans un vaisseau qu'à terre. J'ai indiqué dans un premier Ouvrage (3) les moyens d'y avoir toujours un air pur, en employant des vapeurs purifiantes & des feux. J'ajouterai que, quand le vent ou le renouvellement de l'atmosphère deviennent nécessaires, l'un & l'autre s'obtiennent plus sûrement par l'ouverture de quelques sabords, qu'on ne pourroit se les procurer par celle des portes & fenêtres dans la plupart des maisons. Il est également facile de se pourvoir d'un ventilateur, afin de mieux dessécher les bois & le fond de calle. Un moulin à vent peut le mettre en jeu, ou l'on peut se servir d'une voile pour éventer. Il est essentiel d'observer ici que tous les ventilateurs ne doivent être employés que quand le temps est sec; & si l'on veut que le vaisseau dure

(3) Essai sur les moyens de conserver la santé des gens de mer. (L)

plus long-temps, on doit le faire doubler en cuivre. Il eſt poſſible de le mettre à l'abri des pluies, en le faiſant couvrir d'une eſpèce de toît ou d'un tillac de bois mince, dont les bords s'avancent ſur les parties latérales. Cet expédient peut encore fournir un bon rempart contre l'ardeur du ſoleil pendant les intervalles que laiſſent les orages, & procurer un frais très-agréable lorſqu'il y a la moindre riſée de vent.

Quatriémement, outre les avantages conſidérables qu'offre un vaiſſeau relativement à la ſéchereſſe, la propreté, la qualité de l'eau, & la pureté de l'air, c'eſt dans l'élément ſeul qui l'environne qu'on peut trouver la nourriture la plus ſaine, & l'aliment qui convient le mieux pour le parfait rétabliſſement de la ſanté : je veux dire une grande abondance & variété de poiſſon. Dans ces climats, quand les malades ont de la tortue verte à manger pendant le temps de leur convaleſcence, ils ſe guériſſent très-promptement du ſcorbut & d'autres affections dont l'atonie générale & la conſtitution ſéreuſe du ſang ſont les principes.

On a ſouvent obſervé que les flux, les hydropiſies & la cachexie, ſuites ordinaires des maladies aiguës de ces contrées, provenoient, en grande partie, des mauvais alimens du pays, qui conſiſtent principalement en riz bouilli, chèvres maigres, oiſeaux, & autres choſes de cette nature : ils nuiſent au rétabliſſement des Européens, & perpétuent leur convaleſcence. C'eſt avec peine qu'on peut y procurer du poiſſon de mer aux perſonnes malades ou affoiblies qui ſont à terre ; car il ceſſe d'être frais au bout de quelques heures, & fréquemment ſe gâte avant d'être apporté ſur le rivage. Il eſt ſi ſuſceptible de ſe corrompre, même pendant le froid de la nuit, qu'une opinion aſſez généralement reçue parmi les pêcheurs de ces parages, eſt que le clair de lune en eſt la cauſe : ils lui ſuppoſent, à cet égard, une influence auſſi prompte que puiſſante.

Par un effet particulier de la Providence, effet dont nous devons la remercier, la rivière de Sénégal, & même tous les grands fleuves dont la ſource ſe trouve entre les tropiques, dépoſent chaque

chaque année, lorſqu'ils ſe débordent, quantité de bourbe & de vaſe à leur embouchure dans la mer ; il en réſulte ce qu'on appelle *barres :* formées par un limon auſſi fin que doux, elles s'étendent ſouvent à pluſieurs milles de la terre, & fourniſſent un bon mouillage, tant aux comptoirs flottans, qu'aux vaiſſeaux deſtinés à ſervir d'hôpitaux. Ces bas-fonds nourriſſent également quantité de poiſſon très-eſtimé. Un ſeul homme à bord d'un bâtiment réſervé aux malades, & ancré à cet effet à la vue du Sénégal, ou dans pluſieurs autres endroits de la côte de Guinée, peut, en deux heures de temps, faire une pêche aſſez abondante & aſſez variée pour nourrir une centaine de convaleſcens. L'expérience a prouvé que l'aliment qui accéléroit le plus le parfait rétabliſſement de la ſanté, le retour des forces, & prévenoit le mieux les fâcheuſes ſuites que les fièvres entraînent après elles dans les pays chauds, étoit le poiſſon, ou les ſoupes de riz nourries des ſucs pleins de ſubſtance qu'on en retire, aſſaiſonnées avec les épices indigènes, &, s'il en eſt beſoin, rendues agréables au

goût par l'addition du jus de limon.

D'après ce que nous avons dit, il eſt probable qu'en éloignant les malades du mauvais air dès qu'on s'apperçoit qu'ils en ſont affectés, & en les recevant dans un vaiſſeau deſtiné à ſervir d'hôpital, on réuſſiroit à empêcher que leur mal n'empirât, à le guérir avec facilité, à accélérer leur rétabliſſement, & à le rendre auſſi parfait qu'il pourroit l'être.

Les Européens dont le tempérament s'eſt conſervé par ces moyens, peuvent, avec le temps, s'acclimater au point de craindre beaucoup moins les funeſtes impreſſions de l'air ou du ſol. Un marchand, un facteur ou un ſoldat qui l'ont été de cette manière, deviennent plus utiles, & rendent des ſervices beaucoup plus réels que les Européens nouvellement arrivés & peu faits au climat.

On s'eſt imaginé que la première fièvre ou attaque de maladie opéroit une révolution propre à acclimater; mais, ſelon moi, ce ſont les changemens ſubits de température qui déterminent en grande partie les maladies; & je ſuis convaincu que le moyen de

s'acclimater dans quelque partie du monde que ce puiſſe être, eſt d'y reſter pendant un certain temps.

D'après le très-grand nombre d'obſervations que j'ai été à portée de faire ſur la bonne ou mauvaiſe ſanté des gens de mer embarqués ſur les vaiſſeaux de Roi qui vont dans les pays étrangers, il m'a paru que les paſſages ſubits du chaud au froid, & du froid au chaud, produiſoient, à peu près, des effets ſemblables.

Ainſi, ſuppoſé que quatre ou cinq cens matelots & ſoldats faſſent voile d'Angleterre pour les Indes occidentales, comme ils paſſeront très-rapidement d'un climat froid à un climat fort chaud, pluſieurs d'entre eux pourront être attaqués de diarrhées, & il eſt très-probable que ceux qui débarqués à la Jamaïque, boiront avec excès du rhum nouvellement diſtillé, dès qu'ils auront mis pied à terre, ſuccomberont à des fièvres violentes ; mais ſi ces hommes ſont retenus ſur les vaiſſeaux, ne quittent preſque point la mer ; ou ſi le bâtiment, ſur-tout pendant la mauvaiſe ſaiſon, évite de mouiller dans aucun port mal-ſain,

après avoir été un an dans les Indes occidentales, ils pourront être parfaitement acclimatés, & se porter tout aussi-bien que s'ils étoient restés en Angleterre.

De même si les vaisseaux mis en station dans ces parages, qu'on a coutume de relever tous les trois ans, arrivent sur la côte de la Grande-Bretagne pendant l'hiver, & restent long-temps en mer dans une saison très-rigoureuse, à l'occasion des vents contraires, les équipages accoutumés à un climat brûlant, éprouveront des diarrhées, dont ils se guériront sur-tout en se tenant fort chaudement.



CHAPITRE II.

AVIS pour la conservation des Européens qui habitent l'intérieur des terres.

SECTION PREMIÈRE.

Les Européens doivent s'éloigner des lieux insalubres pendant la saison des maladies. Il y a des cantons mal-sains dans les pays les plus sains, & des cantons sains dans les pays les plus mal-sains. Pureté de l'air dans plusieurs endroits de la zone torride.

NOUS allons maintenant exposer la manière de prévenir la mortalité qu'on a à craindre dans les endroits où l'on ne peut pas jouir des avantages d'un comptoir flottant. Il est à desirer, pour l'intérêt public, que les dépositaires de l'autorité y fassent quelque attention.

Bien des personnes fixent leur habitation dans l'intérieur du pays, fort

loin de la mer, ou ſont dans l'impuiſſance de trouver ſur cet élément un abri convenable, par la raiſon qu'il n'y a point de bon mouillage à une diſtance ſuffiſante de la terre. Il eſt encore très-difficile de ſe procurer ſur l'eau la retraite que l'on deſire, partout où les fréquentes inondations de la mer ont formé des marais qui répandent des vapeurs nuiſibles dans l'atmoſphère ; & l'embarras n'eſt pas moins grand à cet égard, quand le rivage eſt bordé de vaſe infecte, de limon, d'herbes ou plantes aquatiques de mauvaiſe qualité.

Dans tous ces cas les Européens doivent paſſer la ſaiſon des maladies à la campagne : ils en choiſiront une qui ſoit à une certaine diſtance de ces marais infects, & de ces rives impures. A cette occaſion nous croyons néceſſaire de remettre ſous les yeux deux vérités dont nous avons déjà parlé.

L'une, eſt que les pays les plus ſalubres ont communément quelques cantons où les étrangers ſont expoſés à tomber malades.

L'autre, qu'il y a peu d'iſles ou de continent un peu étendu, qui n'of-

frent plusieurs endroits privilégiés, où les Européens peuvent jouir d'une bonne santé pendant toutes les saisons de l'année (1).

Pour preuve de la première, nous pouvons citer un terrein qui, généralement pris, ne le cède en rien, du côté de la salubrité, à toutes les autres parties de l'Angleterre. Il est question de l'isle de *Wight*. Ce Montpellier de la Grande-Bretagne relativement à la bonté de l'air qu'on y respire, & à l'excellence de ses productions, renferme une petite ville appellée *Brading*, où règnent presque

(1) Il est prouvé qu'on auroit un moyen presque infaillible pour se soustraire aux maladies dans les pays les plus mal-sains, en faisant un choix judicieux du lieu qu'on se propose d'habiter. Comme le dit notre Auteur, les pays les plus mal-sains ont des positions saines. Prenons pour exemple l'isle de Sainte-Lucie, qui a servi de tombeau à une quantité prodigieuse de François & d'Anglois; elle n'est point privée de cet avantage. Je suis très-persuadé que nos troupes essuieroient dans les isles du vent & sous le vent, infiniment moins de pertes qu'elles n'en font, si l'on étoit plus attentif à les poster sur des lieux salubres. (T)

toujours les fièvres intermittentes. En raiſon de leur opiniâtreté, les habitans du pays leur donnent le nom de *kentish-agues*. Ces maladies, à peine connues dans pluſieurs endroits de cette iſle, ne s'étendent pas ordinairement à plus d'un mille de *Brading*, mais ſont particuliérement réfractaires dans une métairie des environs.

A Saint-Chriſtophe, iſle des Indes occidentales, qu'on ſait être extrêmement ſaine, on trouve des baſſes-terres ſouvent funeſtes aux étrangers : à la Barbade, *Bridgetouwn*, où règnent auſſi des maladies dans certaines ſaiſons de l'année, tandis que tous les autres quartiers de ces iſles ſont très-ſalubres & agréables.

Antigoa peut ſervir à prouver la ſeconde vérité. Cette iſle, ſur-tout près du havre anglois, eſt ſinguliérement mal-ſaine, comme nos vaiſſeaux de guerre en font ſouvent la triſte épreuve lorſqu'ils viennent s'y réparer. La fièvre jaune & le flux dévaſtent leurs équipages ; mais on ſe met totalement à l'abri & hors de la portée de ces maladies, lorſqu'on ſe réfugie ſur ſes montagnes, ſpécialement ſur celle qui

porte le nom de Monk's-Hill : le fait qui ſuit en eſt une preuve très-convaincante.

Au commencement de la dernière guerre, vers l'année 1756, quand on renvoya les François neutres de la Nouvelle-Ecoſſe, un vaiſſeau deſtiné pour la Virginie, dans lequel ils étoient, fut pouſſé par la tempête ſur Antigoa : hommes, femmes & enfans, tout fut conduit au Monk's-Hill, afin qu'ils ſe remiſſent des fatigues du voyage. Immédiatement après, une épidémie ſe déclara dans l'iſle. Nos matelots vivant dans le havre anglois, périrent en grand nombre : ils étoient moiſſonnés par la fièvre jaune & le flux. Dans le même temps, nos ſoldats compoſant la garniſon du Monk's-Hill, & les François neutres, quoiqu'arrivés depuis peu de leur pays froid, jouiſſoient de la ſanté la plus brillante, & ſe voyoient totalement exempts des maladies ſi redoutables ailleurs.

Quand les troupes angloiſes occupèrent la Guadeloupe, une partie de cette iſle leur parut être très-ſaine & agréable, tandis qu'une autre étoit ſi dangereuſe à habiter, que toutes les

fois qu'un régiment ou une compagnie de soldats avoient ordre de s'y rendre, on étoit sûr qu'il en reviendroit peu (2).

La Dominique est, dans plusieurs endroits, couverte de bois & malsaine, sur-tout du côté de la rade du nord, connue sous le nom du Prince Rupert. Cependant il y a plusieurs familles françoises qui, s'étant établies sur les côteaux de ses montagnes, ne connoissent point les fièvres intermittentes, & autres maladies communes par-tout ailleurs, & jouissent ainsi d'une aussi bonne santé & constitu-

(2) La partie de cette isle ; qui donne son nom à la colonie entière, est hérissée, dans son centre, de rochers affreux, où règne un froid continuel. Au sommet de ces rochers s'élève la montagne appellée Souphrière. De toutes ces hauteurs coulent des sources innombrables, qui vont porter la fertilité dans les plaines qu'elles arrosent, & tempérer l'air brûlant du climat par la fraîcheur d'une boisson excellente. Telle est la portion de l'isle nommée par excellence la Guadeloupe. Celle qu'on appelle communément la Grande-Terre, n'a pas été si bien traitée par la Nature; son sol n'est pas aussi fertile, ni son climat aussi sain & agréable. (T)

tion, que si elles fussent restées dans leur patrie.

Dans l'isle mal-saine de San-Yago est un endroit appellé Saint-Domingue, dont l'air est extrêmement pur, & où les Gouverneurs nouvellement arrivés d'Europe ont coutume de passer quelque temps avant de s'établir dans la capitale : ils s'acclimatent ainsi par degrés.

Aux environs de Mobile, Pensacola, & autres endroits situés dans les parties les plus mal-saines de la Floride occidentale, on trouve plusieurs cantons élevés, secs & accessibles aux vents, où l'on peut se soustraire aux maladies qui sévissent en juillet, août & septembre.

C'est sur-tout par rapport à la bonté de l'air dans la plus grande partie du Bresil, que les Portugais regardent ce pays comme un paradis. Quand le soleil est vertical, les côtes sont tempérées & rafraîchies par les brises de mer, & l'intérieur l'est encore davantage par les vents de terre, qui soufflent des hautes montagnes. De là vient que cette nation donne la préférence à cette contrée, qui est

peu éloignée, ou à peu de degrés de l'équateur, ſur ſes poſſeſſions européennes.

Depuis les dix degrés nord de la ligne équinoxiale juſqu'au cinquante-cinquième degré ſud, le continent de l'Amérique eſt partagé par une longue chaîne de très-hautes montagnes, appellées Andes ou Cordelières. Même ſous l'équateur leurs ſommets ſont couverts de neige, & la rigueur du froid qui s'y fait ſentir, les rend inhabitables, tant pour les hommes que pour les animaux. En deſcendant de ces montagnes, les voyageurs commencent à reſpirer un air ſalubre & tempéré, goûtent les douceurs d'un printemps agréable, & ſont environnés de tous les dons précoces de la nature. Un peu plus bas ils voient de tous côtés de riches & abondans pâturages, & l'atmoſphère leur paroît embaumé des productions d'un été délicieux & ſans nuage.

Ainſi la chaleur étouffante du ſoleil perpendiculaire, n'empêche pas qu'il n'y ait de larges étendues de terrein où les Européens peuvent reſpirer un air ſalubre, exempt de corruption,

modifié de manière à devenir tres-favorable à leur constitution.

Nous pouvons certifier que la chaleur ne dépend pas absolument de la proximité de l'équateur, mais qu'elle varie à des distances peu considérables, sur-tout relativement à l'élévation du terrein, plus ou moins accessible aux vents, & à la nature du sol.

C'est du sol que la température, la couleur, la force, l'activité, le tempérament & la santé des habitans, dépendent en grande partie. Ceux qui s'occupent de la traite des Nègres sur la côte d'Afrique, connoissent parfaitement cette vérité. Les esclaves qu'ils achetent sont lourds ou stupides, vifs ou ingénieux, maladifs ou sains, promettent de vivre peu ou long-temps, suivant la nature du pays dont on les a tirés.



SECTION SECONDE.

Le moyen de se soustraire aux maladies dans les pays chauds, est de se retirer sur des côteaux un peu élevés, où l'air soit tempéré ; cet asyle, propre à la conservation de la santé, peut se trouver dans presque toutes les parties du monde.

JE conclus de ce qui a été dit précédemment, que les abris les plus sûrs, non-seulement contre les chaleurs étouffantes & les inondations que l'on redoute dans les pays trop enfoncés, mais encore contre les maladies qui en dépendent, doivent se trouver sur les côteaux de ces montagnes, dont les marais sont éloignés de plus d'une lieue, sur-tout si l'on a soin de préférer ceux où les vapeurs qui s'exhalent des vallées environnantes, ne sont point à craindre, au moins dans leur ascension perpendiculaire. Il est prouvé par l'expérience qu'ils s'y rencontrent effectivement : elle nous apprend que ces lieux élevés, où la

température eſt douce, le terrein ſec & graveleux, où les arbres & arbuſtes ont été abattus, & que les eaux ſtagnantes n'infectent point, deviennent ſi favorables à la conſtitution des Européens, qu'ils s'y portent très-bien pendant toutes les ſaiſons dans les plus chauds de tous les climats.

Cet aſyle pour la ſanté exiſte dans preſque toutes les parties du monde. Ceux qui parcourent les déſerts brûlans de l'Arabie, & qui néceſſairement ſont épuiſés par les chaleurs & les fatigues qu'ils y éprouvent, peuvent, au milieu de l'été même, découvrir de pluſieurs endroits les montagnes de Perſe & de Turcomanie, dont les ſommets n'offrent à la vue que de la neige, tandis que leurs côteaux préſentent une verdure agréable, toujours entretenue par un air pur & tempéré.

Nos principaux comptoirs des Indes orientales ont, la plupart aſſez près d'eux, de bons abris contre les maladies qui règnent pendant la ſaiſon pluvieuſe. A Sumatra, le fort Malboroug, diſtant au plus de trois à quatre

milles de notre établissement mal-sain de Bencoolen, est un lieu de retraite passablement commode & sûr. Les négocians anglois devroient toujours y coucher pendant le cours de la mauvaise saison, & quelque temps après. Ceux qui préféreroient Sillebar, en tireroient le même fruit. Près de la ville fort insalubre de Calcutta, dans le Bengale, Basaratte & Garatte sont des endroits où l'air est pur; les personnes domiciliées à Calcutta feroient très-bien d'y passer les mois de juillet, août, septembre & octobre. Chandernagor & Chinchura, où les François & les Hollandois ont formé des établissemens, sont plus sains que Calcutta.

A Batavia l'on a fait faire, en faveur des personnes qui vont passer le temps de leur convalescence sur les montagnes, une route magnifique, de 70 milles de longueur, au moyen de laquelle elles peuvent s'y rendre commodément & promptement. Elle n'est pas moins belle que le meilleur chemin public de l'Angleterre. Il seroit bien à desirer, non-seulement que les convalescens en profitassent, mais

même que les malades qui pourroient ſoutenir un auſſi long voyage, ſe fiſſent auſſi porter ſur ces montagnes, ou au moins paſſaſſent à Cerebon, Samaring, ou Tanjapour, endroits plus ſains que la ville qu'ils habitent, & dont ils ſont peu éloignés.

Dans le comptoir établi à Bombay, les Anglois ſont aſſez heureux pour être très-près de pluſieurs monticules, d'où, pendant la ſaiſon pluvieuſe, on voit ſans crainte pour ſa ſanté, les terres voiſines couvertes d'eau, qui, dans ſa retraite, laiſſe des marais ſans nombre, remplis de grenouilles mortes, & de poiſſons putréfiés (1), & répand dans l'atmoſphère une infection inſupportable, ſinguliérement funeſte aux Européens.

A neuf milles de Madras, eſt le Mont Saint-Thomas, qui, par rapport

---

(1) Il exiſte à Bombay des poiſſons vivans dans les marres d'eau ſtagnante, qui ne communiquent point avec les rivières ni avec la mer, mais ſont uniquement produites par les pluies : pluſieurs perſonnes en ont mangé. Ils meurent & ſe corrompent quand le deſſéchement a lieu. Ce fait eſt inconteſtable ; comment l'expliquer ? c'eſt ce qui embarraſſe. (L)

à la bonté de l'air, eſt regardé, avec raiſon, comme le Montpellier de tous les établiſſemens anglois formés dans l'Inde. Communément les perſonnes attaquées de fièvres intermittentes au Bengale, ne ſont pas plutôt arrivées à Madras, qu'elles ſont guéries. Le climat de cette ville eſt ſi ſalutaire, que ceux qui par foibleſſe ne pourroient pas ſe rendre au Mont Saint-Thomas ſans y être portés, ont acquis tant de force & de ſanté après trois ou quatre jours de réſidence, qu'ils ſe trouvent en état de monter ſeuls 127 marches, pratiquées dans le roc afin de faciliter l'accès de ce paradis.

Outre les continens, la plupart des grandes iſles dans chaque partie du monde, ont des montagnes élevées, dont les ſommets exhalent un air ſalutaire pour les Européens. Les plus petites iſles même ne ſont pas dépourvues communément de cet avantage.

Ainſi, parmi les iſles que les Anglois poſſèdent aux Indes occidentales, j'ai déjà fait mention d'Antigoa, comme préſentant, dans la partie du Monk's-Hill, un ſûr abri contre les maladies. Nous avons dit un mot de la ſalu-

brité de l'air des montagnes de la Dominique ; il faut efpérer qu'après avoir abattu les bois à la Grenade & aux Grenadins, où les planteurs anglois ont eu derniérement tant à fouffrir (2), on s'occupera férieufement du choix des lieux où l'on bâtira les maifons, chofe dont nous nous fommes tant attachés à démontrer l'utilité ; ce fera le moyen de faire ceffer les maladies qui moiffonnent leurs habitans. A la Barbade il y a un canton fort élevé, appellé Scotland, autrement Highland, où l'air eft plus pur & plus fain que dans tout autre endroit de cette ifle agréable & falubre.

(2) On ne dit pas cependant communément que ces ifles foient auffi funeftes à la fanté que beaucoup d'autres. Les Grenadins fur-tout, qui font une douzaine de petites ifles, depuis trois jufqu'à huit lieues de circonférence, paffent pour affez fains. La terre couverte de halliers clairs, n'y a pas été défendue des rayons du foleil pendant des fiècles, & l'on peut la travailler fans qu'elle exhale dans aucun temps ces vapeurs mortelles qui attaquent ailleurs généralement les jours des cultivateurs. (T)

Section troisième.

Application de nos préceptes à l'isle de la Jamaïque (1).

MAINTENANT nous allons rassembler tous nos préceptes, & en faire l'application à la Jamaïque.

De l'est à l'ouest cette isle est traversée par une chaîne de montagnes

(1) Cette isle est coupée de plusieurs chaînes de montagnes irrégulières, où des rochers affreux sont confusément entassés. Leur stérilité n'empêche pas qu'elles ne soient couvertes d'une prodigieuse quantité d'arbres, dont les racines, pénétrant dans les fentes des rochers, vont chercher l'humidité que laissent les orages & les brouillards fréquens. Cette verdure continuelle, alimentée, embellie par une foule d'abondantes cascades, forme un printemps de toute l'année, & présente aux yeux enchantés le plus beau spectacle de la nature : mais ces eaux, qui tombent des sommets arides, & versent la fécondité dans les plaines, ont un goût de cuivre désagréable & mal-sain, qui ajoute encore à l'insalubrité du climat. Aussi, de toutes les isles de l'Amérique, la Jamaïque est-elle, jusqu'à présent, la plus meurtrière. (T)

fort élevées : de plus, elle a quelques monticules. On reſpire un air frais & tempéré ſur les côteaux de ces montagnes, tandis que les vallées ſont brûlées par des chaleurs exceſſives, ou inondées par des pluies conſidérables.

Une portion de la chaîne de montagnes qui la diviſe, n'eſt pas fort éloignée de *Spanish Town*, la capitale ; ni de *Kingſton* ou *Port-Royal*, le plus fréquenté de tous les ports. Il ſuit de là que ſi l'on choiſiſſoit de bons cantons ſur ces montagnes, les uns pour recevoir les perſonnes en ſanté, les autres celles qui ſont malades, les habitans blancs de cette iſle en retireroient des avantages inappréciables.

Nous ne conſeillons point de chercher un aſyle ſur le ſommet des montagnes bleues, ſommets ſtériles, froids & glacés, où le contraſte qu'on éprouveroit en paſſant ſubitement des chaleurs étouffantes des vallées & des bois, à un degré de froid auſſi violent, nuiroit à la conſtitution.

Nous ne conſeillons point non plus de ſe porter ſur les hauteurs, où les

vapeurs ſont condenſées en nuages ou en brouillards ; mais nous recommandons de vivre dans un endroit plus tempéré , où la chaleur du jour n'excède pas ſoixante-dix degrés au thermomètre de Fareinheit , & où le froid de la nuit ne ſoit pas au-deſſous de cinquante-quatre, meſurés à la même échelle ; où les défrichemens aient été faits, où les terres n'aient point de marécages ſur leur ſurface ni dans leur voiſinage, où le ſol ſoit riche & fertile , favorable à la culture des plantes européennes , à la ſanté des animaux venus d'Europe, enfin où les bêtes à laine, tranſportées d'Angleterre , conſervent leur toiſon dans tous les temps.

Il y a dans ces montagnes des terreins étendus & unis , dont la main de l'induſtrie & la culture peuvent faire des retraites champêtres, infiniment ſaines & délicieuſes. Pluſieurs endroits des mêmes montagnes , où la fraîcheur des ſoirées rend le feu ſupportable, & même néceſſaire aux Européens , deviendroient peu-à-peu extrêmement ſalubres, ſi l'on s'y occucupoit du défrichement.

Les Gouverneurs nouvellement arrivés à la Jamaïque (dans le nombre de ceux qu'on y a fait paſſer, beaucoup ſont morts preſque auſſi-tôt après leur débarquement), & toutes les perſonnes qui ſe trouvent en état d'entretenir un cheval ou une voiture, pourroient, avant le coucher du ſoleil, après avoir vaqué à leurs affaires à *Spanish Town* ou à *Kingſton*, retourner à une campagne ſalubre & agréable, ſituée comme nous l'avons recommandé, & y coucher réguliérement pendant la ſaiſon dangereuſe.

Mais ſans parler du Gouverneur, ni de perſonne en particulier, ſi ce que nous recommandons eſt enviſagé ſous un point de vue plus général; & ſi l'on conſidère les avantages qui en réſulteroient relativement à la conſervation d'une multitude d'individus, on s'appercevra que cet objet eſt important, & digne de l'attention la plus ſérieuſe. Quoique la Jamaïque ſoit actuellement plus ſaine qu'elle ne l'étoit ci-devant, néanmoins les fièvres & les flux la dévaſtent encore pendant certains mois; & il eſt des années où ces maladies forment des épidémies très-meurtrières.

On n'aura pas de peine à reconnoître que les plus fûrs moyens pour conſerver les Européens qui la fréquentent, & les mettre à l'abri des accidens dont ils ſont menacés à leur arrivée, ſont, à l'égard de ceux qui, par la nature des circonſtances & celle de leurs affaires, pourront ſe réfugier vers les montagnes, ſur-tout pendant la nuit, de n'y pas manquer tant qu'ils ne ſeront pas acclimatés; & quant à ceux qui n'auront pas cette facilité, de s'y faire tranſporter dès qu'ils ſe ſentiront malades.

Il ſeroit très-poſſible que les malades de *Kingſton* ou *Port-Royal* arrivaſſent dans des voitures douces & commodes, à ſix ou ſept milles de là, ſur les montagnes de la paroiſſe de *Leogane*, ou bien allaſſent par eau au *Port-Paſſage*, & de cet endroit fuſſent tranſportés aux montagnes voiſines de *Spanish Town*, lorſqu'on aura conſtruit dans ces lieux frais & ſalutaires des maiſons propres à les recevoir.

Ce qu'il y a de très-certain, c'eſt qu'une perſonne attaquée de fièvre ou de flux, aura beaucoup moins de riſque à courir lorſqu'on la tranſportera,

tera, dans ſon lit, à vingt milles de diſtance du lieu où elle ſe trouve, au moyen d'une voiture douce & commode, que quand on la laiſſera pendant vingt heures dans l'air infect qui l'a rendue malade. En pareils cas, le déplacement immédiat affoiblit ſouvent, & même, en très-peu d'heures, les ſymptomes les plus dangereux.

Dans le temps où les équipages du *Lion*, du *Spence*, & de pluſieurs autres vaiſſeaux de guerre, étoient employés au port Antonio à la Jamaïque, & alloient abattre dans l'iſle Navy les bois dont ils avoient beſoin pour la conſtruction des quais & des magaſins, pluſieurs de ceux qui coupoient les arbres étoient atteints au même inſtant de fièvre & de délire. Cette frénéſie ſe manifeſta chez l'un d'eux ſi bruſquement & avec tant de violence, qu'il ſe ſeroit ſervi de ſa hache pour tailler en pièces ſes voiſins, ſi on ne l'eût pas arrêté. On ordonna que tous les hommes qui ſe trouveroient dans cet état, ſeroient ſaignés & renvoyés ſur le champ à bord de leurs vaiſſeaux. Ils ſe rétabliſſoient très-promptement lorſqu'on ſe conformoit à ces ordres;

au lieu que quand on négligeoit de les rembarquer, ils périſſoient à terre, ou eſſuyoient des maladies fâcheuſes.

Pendant la dernière guerre, ſouvent il arrivoit que ſix ou huit des ſentinelles poſtées à la Jamaïque, ſur le marais, où l'hôpital Gréenwich a été bâti, tomboient malades dans la même nuit, ayant des évacuations copieuſes par haut ou par bas, le délire, & tous les ſymptomes alarmans d'une fièvre violente : ces accidens diſparoiſſoient en peu de temps dès qu'ils étoient arrivés à Kingſton, où l'on avoit grand ſoin de les renvoyer.

Au reſte, ſi le tranſport des malades dans un meilleur air ne produit pas toujours d'auſſi heureux effets, au moins peut-il abattre les ſymptomes fébriles, faciliter le ſuccès des remèdes, accélérer l'époque de la guériſon, & celle du parfait rétabliſſement.

Une perſonne très-judicieuſe, qui, pendant long-temps, a habité la Jamaïque, a eu la complaiſance de me communiquer l'obſervation ſuivante.

« Souvent j'ai vu les pauvres mate-
» lots attachés au ſervice de la ma-
» rine marchande, ſe guérir de la

» fièvre jaune uniquement au moyen
» de l'air frais de la mer, qu'ils respi-
» roient continuellement & librement
» dans un vaisseau ancré à une certaine
» distance du rivage. Ils y manquoient
» de tout ce dont on peut avoir be-
» soin quand on est malade, même
» des choses de première nécessité.
» L'eau froide étoit la seule boisson
» dont ils pussent faire usage, & la
» plupart du temps on en voyoit qui
» n'avoient point de lits. Ils se réta-
» blissoient malgré cela, tandis que
» les gens aisés nouvellement arrivés
» d'Angleterre, qu'on enfermoit à
» Kingston ou Port-Royal, dans des
» chambres étroites & étouffantes,
» succomboient à la maladie, leur
» sang étant totalement dissous, &
» s'échappant par tous les pores. La
» chaleur excessive des appartemens
» avoit produit chez ces derniers une
» putréfaction universelle, même avant
» la mort ».

Ce que nous avons dit de la Jamaïque peut s'appliquer à tout canton mal-sain, ainsi qu'à toutes nos isles & plantations des Indes orientales & occidentales.

Section quatrième.

Exceptions particulières qui n'ont point de force contre l'obſervation générale. Maladies terribles & mortelles pour avoir ſéjourné pendant toute une nuit dans des endroits mal-ſains. Accidens qui en proviennent attribués par le vulgaire à des cauſes ridicules. Changement d'air avantageux dans toutes les maladies épidémiques.

On peut objecter à ce qui a été dit précédemment, que dans pluſieurs endroits dont nous avons parlé comme d'excellens aſyles pour la conſervation de la ſanté, quelques-unes des perſonnes qui les habitoient ont été affligées des maladies régnantes dans le pays voiſin. A Antigoa la fièvre jaune ne peut-elle pas attaquer un officier ou un ſoldat de la garniſon du Monk's-Hill ?

Mais des inductions tirées d'un petit nombre de cas extraordinaires & particuliers, ne peuvent détruire l'obſervation & l'expérience générale. De pareils faits ſont quelquefois arrivés,

même en Angleterre. Depuis le temps fort reculé que j'ai commencé à pratiquer la Médecine dans cette isle, j'y ai vu le tétanos, l'emprosthotonos, l'épisthotonos, & le resserrement de mâchoire, aussi violens que sous la zone torride. J'y ai vu pareillement le mal de ventre sec, le vomissement noir, & l'hépatitis, maladies qui sont, pour ainsi dire, particulières aux climats brûlans. J'insiste donc, & tiens aux principes établis dans plusieurs endroits de cet Ouvrage & de mes précédens, sur les dangers dont on est menacé lorsque l'on couche dans des lieux insalubres.

Tant que tous les individus qui composent la garnison du Monk's-Hill ne seront pas parfaitement instruits de ce danger, & n'éviteront pas soigneusement d'aller passer la nuit ailleurs, on ne pourra guère décider avec justesse si ceux qui couchent réguliérement sur cette montagne, ne peuvent point être atteints des maladies régnantes dans le pays voisin. Pour moi, je pense qu'ils ne peuvent l'être que rarement, ou point du tout.

J'en ai parlé à une personne qui a vécu pendant long-temps dans le havre

anglois d'Antigoa ; elle m'a dit avoir connu plusieurs hommes de la garnison du Monk's-Hill attaqués de la fièvre jaune. Là-dessus je l'ai priée de rassembler les circonstances qui avoient précédé leur maladie, & sur-tout de s'informer s'ils n'avoient point passé la nuit quelques jours auparavant dans des lieux bas ou dans le havre anglois. Sur le champ elle s'est rappellée qu'à la même époque où elle avoit été frappée elle-même de la fièvre jaune, deux officiers de la garnison de Monk's-Hill l'avoient contractée, & s'en étoient trouvés atteints de grand matin après avoir couché, pendant deux nuits de suite, dans le havre anglois. C'est alors que, réfléchissant sur le danger qu'il y a de coucher dans des endroits mal-sains, danger dont elle n'avoit eu jusqu'alors aucune espèce de connoissance, elle se souvint que presque tous les habitans du Monk's-Hill, chez lesquels cette fièvre s'étoit déclarée, ne l'avoient eue qu'après avoir passé la nuit sur des terreins bas, les officiers de cette garnison ayant pour habitude de coucher dans les maisons du havre anglois où ils dînent & soupent.

Si l'on s'expoſe à perdre la ſanté, & la vie même, en paſſant toute une nuit, ou en couchant dans des endroits mal-ſains, il ne faut guère s'attendre à jouir des avantages que promet l'air des environs du lieu où l'on ſe trouve.

J'ajouterai à ce que j'ai déjà avancé ſur cet objet, quelques exemples des funeſtes effets réſultans du peu d'attention qu'on apporte à l'avis important que j'ai donné, de ne jamais coucher dans des endroits mal-ſains : j'eſpère qu'ils ſerviront à prouver de plus en plus l'utilité des précautions que j'ai recommandées à tous les Européens, pour leur conſervation dans les pays étrangers, & que l'obſervation de mes préceptes en paroîtra plus néceſſaire.

En 1766, ſeize familles proteſtantes françoiſes, compoſées de ſoixante perſonnes, furent envoyées, aux frais du gouvernement anglois, à la Floride occidentale; on leur aſſigna un terrein ſitué ſur le côteau d'une montagne environnée de marais, vers l'embouchure de la rivière Scambie. Ces nouveaux planteurs débarquèrent en hiver, & continuèrent à ſe bien

porter jusqu'à la saison dangereuse, qui a lieu dans ce pays en juillet & août. A cette époque, huit habitans d'une ville voisine (c'est de l'un d'eux que je tiens ces détails) vinrent à cet établissement solliciter des voix pour l'élection d'un représentant, dont on alloit s'occuper dans l'assemblée générale de cette province. Quoiqu'ils n'y eussent passé qu'une nuit, chacun d'eux essuya une fièvre intermittente très-violente. Celui qui aspiroit à être représentant, & un second, en furent les victimes. Le jour suivant sept autres personnes se rendirent, dans la même vue, à cet endroit mal-sain; mais en étant parties avant la nuit, elles furent assez heureuses pour éviter le sort des premieres, & conservèrent leur bonne santé. La fièvre qui a coutume de sévir tous les ans dans ce climat, fut si fatale pendant ces mois aux François établis sur ce canton, que de soixante qu'ils étoient, il n'en resta pas plus de quatorze: ceux même qui survécurent à cette épidémie, se virent très-malades en septembre & octobre suivans. Il n'y avoit alors personne que la fièvre eût respecté, & la

plupart moururent, peu de mois après, des ſuites du dérangement qu'elle avoit produit dans leur conſtitution.

Dans un voyage que *le Phénix*, vaiſſeau de guerre de 40 canons, fit à la côte de Guinée en 1766, les officiers & pluſieurs autres perſonnes furent en parfaite ſanté juſqu'au moment où, retournant en Angleterre, ils abordèrent à l'iſle de Saint-Thomas. Malheureuſement le Capitaine y débarqua, afin de paſſer quelques jours dans une maiſon du Gouverneur portugais. C'étoit le temps de la ſaiſon pluvieuſe ; c'eſt-à-dire, celle des maladies. Le frère & les domeſtiques du Capitaine, le Chirurgien du vaiſſeau, & quelques Contre-Maîtres, logèrent ſous le même toît. Il y avoit fort peu de jours qu'ils étoient à terre quand le Capitaine, ſon frère, le Chirurgien & toutes les perſonnes, au nombre de ſept, qui avoient couché dans cette maiſon, tombèrent malades : une ſeule en réchappa ; elle eſt revenue en Angleterre dans l'état le plus critique. *Le Phénix* reſta vingt-ſept jours à l'ancre dans cet endroit ; pendant cet intervalle, trois Contre-Maîtres, cinq hommes & un jeune garçon, paſſèrent

douze nuits à terre pour garder les tonneaux d'eau, dont ils imaginoient que les insulaires vouloient s'emparer; tous ceux-ci furent aussi malades, & l'on n'en put conserver que deux.

Il est bon d'observer que dans le nombre des hommes embarqués sur ce vaisseau, il n'y eut de malades à l'isle de Saint-Thomas que ceux qui avoient passé la nuit à terre; & tant que *le Phénix* y fut mouillé, le reste de l'équipage se porta très-bien: excepté ceux dont nous avons parlé, il ne perdit qu'un homme pendant tout son voyage, encore fut-ce d'un coup reçu malheureusement sur la tête.

Pas un des hommes qui couchèrent à terre ne put se garantir de la maladie. Parmi ceux qu'elle attaqua, il n'y en eut pas plus de trois qui en revinrent; savoir, un contre-maître, qui depuis ce temps-là a toujours vécu dans un état cachectique, pour lequel je l'ai traité à l'hôpital d'Haslar; un matelot, dont j'ai pris soin deux fois; & un mulâtre, cuisinier du Capitaine, qui, ayant couché dans la même maison que son maître, & désespérant de se rétablir en Angleterre, a cru

devoir repaſſer en Guinée, perſuadé qu'il y avoit été empoiſonné, & ne pouvoit être guéri qu'au moyen des remèdes adminiſtrés par les Nègres.

La maladie épidémique s'étoit déclarée dans l'iſle de Saint-Thomas vers le temps de l'arrivée du *Phénix*, & le Gouverneur avoit déjà pris les précautions dont il avoit coutume de ſe ſervir toutes les années à pareille époque. Il s'étoit retiré dans les appartemens les plus élevés de ſa maiſon, où il reſtoit bien enfermé, & vivoit ſeul.

Tout le temps que ce vaiſſeau reſta dans cet endroit, vingt ou trente hommes débarquèrent tous les jours : les uns prenoient le plaiſir de la chaſſe ; les autres s'occupoient à échanger des marchandiſes contre des comeſtibles ; enfin, quelques-uns lavoient le linge, ou s'employoient à toute autre choſe devenue néceſſaire, de ſorte que preſque tout l'équipage, compoſé de 280 hommes, vint à terre ſucceſſivement pendant le jour. Aucun de ceux qui retournèrent à bord avant la nuit ne fut malade, ne ſouffrit même la plus légère indiſpoſition.

Laiſſons à toutes les perſonnes qui

voudroient n'attribuer les maladies qu'on éprouva dans cette iſle qu'au mauvais régime obſervé par les malheureux qu'elles attaquèrent, le ſoin d'examiner combien il eſt peu vraiſemblable que le très-petit nombre d'individus qui avoient paſſé la nuit à terre, ait pu ſe livrer à de plus grands excès, ou à des genres d'intempérance plus dangereux que le reſte de l'équipage; ou celui d'un autre bâtiment, *le Hound*, mouillé à côté *du Phénix*, dont preſque tous les matelots & autres débarquèrent pendant le jour, & néanmoins continuèrent à ſe bien porter. Je dois obſerver que les ſources d'eau ſont extrêmement pures & ſaines à l'iſle de Saint-Thomas; & quoiqu'elle ſoit directement ſous la ligne équinoxiale, il n'y a peut-être pas d'endroit dans le monde dont la fertilité ſoit auſſi prodigieuſe, & qui offre un aſpect plus agréable.

Le vulgaire s'imagine que ceux qui couchent à terre dans des endroits pareils, ſont empoiſonnés par les Nègres. Cette opinion eſt ſi extraordinaire & ridicule, que nous pourrions nous diſpenſer d'en parler ici. Suppoſé

qu'elle ne fût pas ſans fondement, les Nègres ſeuls ſeroient en poſſeſſion de ce poiſon, qui communique la maladie endémique du pays, la fièvre & ſes ſuites ordinaires : nous voulons dire l'hydropiſie, la jauniſſe & la cachexie : tel a toujours été l'état de ceux qui s'en croyoient atteints.

Je ne puis m'empêcher de verſer des larmes ſur la mort prématurée de ces perſonnes, qui, par une imprudente conduite, furent ainſi moiſſonnées à la fleur de leur âge. Pluſieurs d'entre elles étoient de mes amis. Si elles euſſent paſſé la nuit à bord de leur vaiſſeau, il eſt probable qu'elles ſeroient revenues très-bien portantes en Angleterre : c'eſt ce qui arriva à tous les officiers & autres du *Hound*, petit bâtiment de Roi. Ayant été, comme *le Phénix*, à la côte de Guinée, il relâcha à l'iſle de Saint-Thomas avant que celui-ci en fût parti ; mais la précaution qu'eut ſon Commandant de s'approviſionner très-promptement de bois & d'eau, & de faire rembarquer tout le monde avant la nuit, fit que tout l'équipage rentra à Spithead dans le meilleur état poſſible. Aucun

des hommes qui le montoient n'avoit essuyé à l'isle de Saint-Thomas cette maladie funeste dont le Capitaine, tant de gens aisés & de matelots du *Phénix* furent les victimes.

L'année suivante *le Phénix* fit encore voile pour la côte de Guinée, & vint mouiller une seconde fois à l'isle de Saint-Thomas pendant la mauvaise saison. Sur dix hommes qui commirent l'imprudence de passer toute une nuit hors du bâtiment, il en perdit huit. Le reste de son équipage jouissoit alors de la meilleure santé, parce qu'après avoir été à terre presque tout le jour, il avoit soin de retourner à bord avant la nuit. Sur *le Hound*, qui l'accompagnoit, on ne perdit qu'un homme pendant tout le voyage, les officiers ayant été très-attentifs à faire rentrer tout le monde avant le coucher du soleil : ce malheureux fut emporté par une fièvre intermittente obstinée, dont les premiers accès s'étoient fait sentir à Schernesf.

Aux objections faites précédemment, on peut encore ajouter celle-ci : souvent on voit que les personnes attaquées des maladies régnantes dans

le pays où elles ſe trouvent, ſont transférées ſur un vaiſſeau, ou paſſent en meilleur air, ſans que leur fièvre ſoit guérie, ſans que les accidens diminuent, enfin ſans que la maladie ne parcoure ſes périodes, & ne devienne mortelle; mais il eſt bon de rappeller ici que ce que j'ai le plus recommandé, a été de faire changer d'air aux malades dès le commencement de l'invaſion, c'eſt-à-dire avant les premières vingt-quatre heures.

Je n'ignore point que le cholera-morbus, la dyſſenterie, ou même le vomiſſement noir, peuvent ſe déclarer aſſez bruſquement & violemment pour laiſſer entrevoir peu d'avantages à obtenir du changement d'air; mais il faut convenir que ces cas ſont rares & extraordinaires. Si un remède, dont l'application eſt trop tardive, vient à échouer, ou ſi, dans quelques circonſtances, il a peu de ſuccès, quoique appliqué à temps, eſt-on en droit de ſoutenir qu'il ne vaut rien?

A la Jamaïque, & autres endroits, on fait paſſer ſur les montagnes les perſonnes qui ont eu la fièvre, afin qu'elles ſe remettent complettement:

elles n'en ont pas plutôt reſpiré l'air, que leur foibleſſe & tous les maux qui viennent de ce principe, diſparoiſſent preſque ſur le champ.

Lorſqu'un Européen, dont le tempérament s'eſt affoibli ſur la côte de Guinée, s'éloigne de ces parages, à peine a-t-il humé l'air de la mer, dégagé des émanations terreſtres, qu'il trouve du mieux dans ſon état ; ſon appétit revient, & ſes forces ſe réparent.

Dans ces deux cas, le changement d'air eſt le meilleur de tous les moyens pour le parfait rétabliſſement de la ſanté. Néanmoins ceux dont la conſtitution a été ruinée complettement, ſoit par les ſecouſſes réitérées des maladies eſſuyées dans un air impur, ſoit par leur violence, peuvent mourir en mer ou ſur ces montagnes.

Les faits rapportés juſqu'ici ſont conſtatés ; en réfléchiſſant un peu ſérieuſement ſur leur nature, on ſe convaincra de la néceſſité d'établir comme règle générale & univerſelle de pratique dans toutes les maladies épidémiques, provenantes du mauvais air, qu'il faut en éloigner ſur le champ ceux

qu'elles attaquent, pour leur en faire respirer un qui soit plus pur & plus salubre.

Cet éloignement peut être extrêmement avantageux, non-seulement pour les maladies produites par des vices de l'air aussi évidens que ceux dont j'ai souvent parlé dans cet Essai, mais encore pour toutes celles qui sont endémiques. Il peut aussi devenir utile dans un cas de maladie universelle & générale, dépendante de quelque intempérie occulte de l'atmosphère, dont il est impossible de trouver la source. Il y en a certainement qui viennent de cette cause, sans que la contagion y ait de part. Les altérations de l'air qui tombent sous nos sens, telles que sa chaleur, sa froideur, son humidité, &c. ne facilitent guère les moyens d'expliquer pourquoi les maladies sont plus violentes dans certains temps. On ne peut pas toujours établir l'espèce de variation nécessaire pour en produire de beaucoup plus fortes & obstinées, ou de plus longues dans une saison que dans une autre.

Ainsi, pendant 1765 & 1766, les fièvres rémittentes & intermittentes

furent plus communes dans plusieurs parties de la province d'Hampshire, qu'elles ne l'avoient été depuis long-temps : elles continuèrent à sévir jusqu'en décembre ; le froid de ce mois n'en mit point à l'abri ceux qui l'avoient évitée jusqu'alors : de sorte qu'à Noël de la seconde année je n'eus pas moins de cent malades atteints de fièvres intermittentes & autres. En 1767 & 1768, elles furent bien moins fréquentes, sans qu'on pût en savoir les raisons ; & en 1769 & 1770, leur rareté fut remarquable, même dans les lieux les plus mal-sains. Quoi qu'il en soit, les causes occultes de ces fièvres, peu ordinaires, étoient alors évidemment restreintes à des cantons particuliers, à certaines maisons & situations. Le passage des malades dans un meilleur air, fut très-utile, comme il le sera toujours indubitablement en pareil cas.

Je terminerai cette section en observant que dans l'espace de huit ou dix ans, une maladie épidémique, très-meurtrière, s'est répandue parmi nos facteurs & colons, dans plusieurs lieux situés sous la zone torride. On

en vit régner une de cette eſpèce à Antigoa, en 1765 & 1766. La fièvre y fit alors tant de ravages, qu'elle moiſſonna preſque un ſixième de ſes habitans blancs. En ſuppoſant que cette maladie n'ait point été une épidémie particulière, & ne fût autre choſe que celle qui, tous les ans, reparoît dans cette iſle, mais ſe montrant auſſi violente qu'elle pouvoit l'être, telle que la fièvre qui ravagea Hampshire les mêmes années, il paroît très-probable que ſi l'on eût fait paſſer les malades au Monk's-Hill dès qu'ils ſe ſentirent incommodés, beaucoup de ceux qui en ont été les victimes exiſteroient encore.

Je laiſſe parler les faits que je me ſuis borné à rapporter ici ; les avis qu'ils ſuggèrent ſont d'une importance ſi avérée, d'une utilité ſi étendue, & ſi aiſés à ſuivre, qu'on ſe perſuadera ſans peine qu'il ne faut rien de plus pour engager à y ſouſcrire dans toutes les parties du monde.



SECTION CINQUIÈME.

Instructions plus particulières pour la côte de Guinée. On doit faire subsister les établissemens mal-sains en accordant aux habitans du pays les mêmes prérogatives qu'aux Anglois. Nécessité de recruter les garnisons de ces endroits avec des criminels. Plan de conduite à faire suivre aux soldats, &c. à bord des vaisseaux de la Compagnie des Indes orientales.

J'AJOUTERAI ici un petit nombre d'instructions pour les établissemens les plus mal-sains de la côte de Guinée. La grande mortalité dont les Européens ont été les victimes dans plusieurs endroits de cette côte, nous fait évidemment sentir combien il est intéressant de s'occuper d'instruire quelques jeunes gens du pays, & de leur donner les connoissances nécessaires pour remplir les fonctions de facteurs ou de négocians dans les établissemens où l'air est le plus dangereux. Une application soutenue, ou

une grande habileté dans le commerce, beaucoup d'induſtrie & une intégrité irréprochable, ſont des titres dignes de récompenſes. Ceux en qui brillent ces qualités, doivent être diſtingués des autres par des privilèges ou honneurs particuliers ; il faut leur accorder les mêmes droits qu'aux Anglois, les élever à un certain rang, ſoit dans le civil, ſoit dans le militaire, & les faire jouir des autres prérogatives accordées aux ſujets de la Grande-Bretagne.

A Benguela, Cacho, & autres endroits mal-ſains de la Guinée, il y a peu de Portugais de couleur blanche, ſi nous en exceptons les prêtres & les gens exilés dans cette partie du monde. Ceux qui ſont à la tête de leurs établiſſemens d'Afrique, ont tellement inſtruit & civiliſé un certain nombre de Nègres & Mulâtres, qu'ils ſont parvenus, non-ſeulement à en faire des gens d'Egliſe fort ſavans, propres à ſe diſtinguer dans la carrière des lettres, très-verſés dans les langues latine, grecque & françoiſe, mais encore à en former leurs principaux facteurs, des négocians très-entendus,

des hommes de loix, des chirurgiens, &c. ſujets auſſi fidèles à la couronne de Portugal, que les habitans de Lisbonne.

Une choſe digne de remarque, c'eſt que les parties les plus ſaines de cette côte ne ſont occupées, aujourd'hui, par aucune nation européenne : il eſt queſtion des iſles Banana, peu éloignées de *Serre-Lionne.* D'après ce qu'on m'a dit ſur la ſalubrité de leur climat, ſalubrité qui peut encore être augmentée par la culture, il eſt probable que les Européens pourroient y vivre pendant toutes les ſaiſons de l'année ſans de grands inconvéniens pour leur ſanté. Les principaux quartiers des troupes que nous entretenons en Afrique, devroient être éloignés du Sénégal & de Gambie, & transférés dans ces iſles, où d'ailleurs on feroit bien de concentrer tout le commerce, & d'avoir un magaſin général. Tous les ans, pendant la ſaiſon ſèche, des officiers choiſis & des négocians partiroient de là : les premiers, pour inſpecter les poſtes militaires extérieurs ; les ſeconds pour viſiter tous les autres établiſſemens. Les uns & les autres s'acquitteroient

alors de cet emploi ſans courir aucun riſque.

Peut-être ſeroit-il avantageux que les régimens mis en garniſon dans les endroits mal-ſains, où l'on eſt contraint de les laiſſer l'année entière, fuſſent recrutés avec des criminels, condamnés à y ſervir toute leur vie, ou pendant un temps limité. La peine due à la déſertion peut ſe commuer, dans quelques circonſtances, en banniſſement à ces établiſſemens.

On dit que le Roi de Pruſſe punit rarement de mort ſes ſoldats ; mais qu'eu égard à la nature du crime qu'ils ont commis, il les condamne à travailler aux fortifications pendant plus ou moins de temps. C'eſt ainſi qu'ils ſont toujours utiles à leur patrie.

Les Eſpagnols n'envoient guère de régimens pour la défenſe de leurs poſſeſſions mal-ſaines ; communément ils les font garder par ceux qui ont encouru la peine de l'exil.

On m'a appris que les pertes annuelles eſſuyées par les troupes hollandoiſes à Batavia, ſe réparoient en grande partie au moyen des gens oiſifs & des vagabonds qui ſe ramaſſoient

ou s'engageoient dans les rues d'Amſterdam, mais ſur-tout avec les étrangers & déſerteurs de différentes couronnes. Ces recrues embarquées tous les ans dans les vaiſſeaux de la compagnie des Indes orientales, ſont un mêlange de diverſes nations européennes. On auroit tort de comparer cet aſſemblage avec les régimens anglois formés, preſque en totalité, de ſujets britanniques, & compoſés d'un très-grand nombre d'excellens ouvriers.

Si les Anglois faiſoient ainſi paſſer les déſerteurs & criminels à leurs établiſſemens mal-ſains de la côte de Guinée, ils pourroient conſerver beaucoup de ſujets eſſentiels, & parviendroient à rendre toujours utiles à leur pays ceux que la loi a retranchés du cercle de la ſociété. Cette conduite pourroit également ſervir à détruire la calomnie dont les étrangers nous noirciſſent; calomnie que nous croyons être peu fondée, & qui conſiſte à avancer que la main du bourreau fait ſouvent périr plus de monde en Angleterre, dans l'eſpace d'une année, que ſur le reſte du continent d'Europe.

Le

Les établissemens militaires formés au Sénégal pendant la dernière guerre, & qu'on a conservés pendant trois ans consécutifs, ont coûté par année plus de mille hommes : c'est une vérité bien affligeante, mais en même temps incontestable. Depuis que le gouvernement militaire y a été rétabli, la mortalité a été très-considérable : la plupart des officiers & soldats embarqués derniérement pour cette partie du monde, sont morts actuellement. Si le Gouverneur & les tristes restes du corps qu'il commandoit, ont subsisté jusqu'aujourd'hui, on peut dire qu'ils le doivent, en grande partie, au quinquina, dont ils ont fait un usage habituel.

Je ne puis m'empêcher d'observer ici que les vêtemens de laine & le chapeau noir qu'on fait porter aux soldats anglois, ne conviennent nullement dans les pays chauds. Accablés sous le poids des armes & des habits trop épais, au milieu des marches pénibles auxquelles on les contraint, ils sont sujets à être frappés subitement d'une espèce d'apoplexie pendant la chaleur du jour. Cette maladie est

occaſionnée par les rayons brûlans du ſoleil, dardés ſur leurs têtes, & abſorbés par le noir du chapeau. Il y a lieu de croire que ces pays exigeroient qu'ils portaſſent des chapeaux blancs (1); en leur en accordant, on parviendroit à les ſouſtraire à l'accident qui les menace. Ceux qui l'éprouvent doivent être ſaignés ſur le champ. Malgré cela, pluſieurs en ſont les victimes, & d'autres perdent l'uſage de leurs facultés intellectuelles après avoir été guéris.

Peut-être n'eſt-il pas hors de propos de joindre ici quelques avis pour la conſervation des nombreux ſujets de la Grande-Bretagne, & particuliére-

---

(1) Suppoſé qu'ils n'en aient pas, on doit veiller à ce que la forme de celui qu'ils portent ſoit extérieurement couverte de papier blanc. Quand le mal de tête, la ſoif, &c. ſont une ſuite de l'expoſition au ſoleil, il eſt eſſentiel, même indiſpenſable, d'interdire le vin, les liqueurs ſpiritueuſes, de preſcrire la limonade, l'orangeade, la crême de tartre, les infuſions fraîches de tamarin, & enſuite d'évacuer avec le ſel de glaubert, dans le cas où les malades continuent d'être reſſerrés. (T)

ment des ſoldats qui paſſent aux Indes tous les ans.

Comme la plupart des vaiſſeaux employés à ces voyages ſont de nouvelle conſtruction, ou ont été pluſieurs mois à l'ancre, ſans feu ni perſonne à leur bord, ils deviennent dangereux pour les individus qui s'y embarquent. On fera donc très-bien, deux ou trois ſemaines avant de mettre en mer les bâtimens deſtinés à faire voile pour les Indes orientales, d'y entretenir du feu de bois ſec, pendant ſix ou huit heures, tous les jours. L'utilité de cet avis paroîtra dans tout ſon jour ſi, par forme d'expérience, on en allume ſur le leſt, les écoutilles étant fermées. La fumée qui ſortira par les crevaſſes ſera d'une fétidité inſupportable, provenante uniquement de l'humidité mal-ſaine des bois.

Afin de prévenir les maladies contagieuſes, chaque recrue ou ſoldat envoyé à bord pour la première fois, quittera ſes vieilles hardes avant d'avoir la permiſſion de deſcendre aux entre-ponts.

Un auſſi long voyage que celui des

Indes orientales, exige qu'on ſoit pourvu d'une ſuffiſante quantité d'habits, de linge de corps, & ſur-tout de bons couchers. On obſerve que quand on fait paſſer à bord d'un vaiſſeau beaucoup de ces ſoldats ou recrues, ceux d'entre eux qui n'ont point de lit, & ſont obligés en conſéquence de repoſer avec leurs habillemens & linges ſales ſur les ponts ou coffres, éprouvent fréquemment des friſſons reſſemblans au *rigor* d'une fièvre intermittente, & enſuite ſont tourmentés de maux de tête, d'une ſoif conſidérable, de chaleurs à la peau; ce qui peut être ſuivi de toux, de douleurs des lombes, & autres ſymptomes accidentels.

Ce ſont les premiers indices de cette fièvre contagieuſe dont on a ſouvent à ſe plaindre, plus ou moins, dans les vaiſſeaux trop remplis de ſoldats. Pluſieurs de ceux qu'elle attaque deviennent jaunes, d'autres ont des taches ſur le corps: mais ce qui caractériſe le mieux leur maladie, c'eſt la grande céphalalgie & la petiteſſe du pouls.

De même que le plus ſûr de tous les moyens pour prévenir cette mala-

die contagieuſe, eſt d'emporter aſſez de bons vêtemens & de lits pour chacun des hommes qui ſont embarqués, de même auſſi jamais on ne réuſſit mieux à arrêter ſes progrès, qu'en ſe chargeant d'une proviſion de matelas, de couvertures, de linge de corps & d'habits, aſſez conſidérable pour en faire changer. Dès que cette fièvre ſe déclare, & que la tête s'embarraſſe, il eſt preſque certain que l'application d'un véſicatoire remédiera à la céphalalgie ; mais la malpropreté rendra nuls les remèdes les plus efficaces.

Nous recommanderons encore que les vaiſſeaux deſtinés aux voyages des Indes orientales, ſoient auſſi-bien approviſionnés des choſes néceſſaires aux malades, que les bâtimens de Roi. Le biſcuit & le bœuf ſalé ne peuvent plus convenir à un homme qui a la fièvre. L'orge, le riz, les raiſins ſecs, le ſagou, le ſucre, les épices, & même le vin, deviennent pour lui d'une néceſſité indiſpenſable au temps de la convaleſcence.

Si les vaiſſeaux, dans leur paſſage aux Indes, relâchent aux iſles de Saint-

Yago, de Madagaſcar, de Sainte-Jeanne ou Mohilla, à Culpée, ſur la rivière Ougly, à Batavia ou Bencoolen, les perſonnes qui iront à terre ſe rembarqueront toujours avant la nuit. L'expérience a prouvé que ces endroits étoient funeſtes aux Européens, ſur-tout pendant certains mois de l'année. Dans tous les lieux malſains, quand un vaiſſeau mouille près de la terre, il eſt très-eſſentiel, pour la conſervation des hommes, que le feu reſte allumé toute la nuit ſur le gaillard d'avant, & que le tendelet ſoit diſpoſé de manière à répandre ſon influence, ainſi que celle de la fumée ſur la totalité du bâtiment, (2).

Si l'on débarque à Calcutta, on peut établir les ſoldats ſur les terreins élevés des environs, juſqu'à ce qu'ils aient été acclimatés.

Mais il eſt bon de ſéparer, pendant quelque temps, des perſonnes ſaines, celles qui ont été malades dans la traverſée, juſqu'à ce qu'elles ſoient tota-

---

(2) On trouve d'autres inſtructions relatives à cet objet dans mon Eſſai ſur les moyens de conſerver la ſanté des gens de mer. (L)

lement rétablies, & qu'on ſoit aſſuré qu'elles ne peuvent plus communiquer la contagion : c'eſt une précaution que nous recommandons à tous nos Comptoirs éloignés. Pluſieurs n'ont ſouffert que pour l'avoir trop négligée.

Fin de la ſeconde Partie & du Tome I.

